The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol —▶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

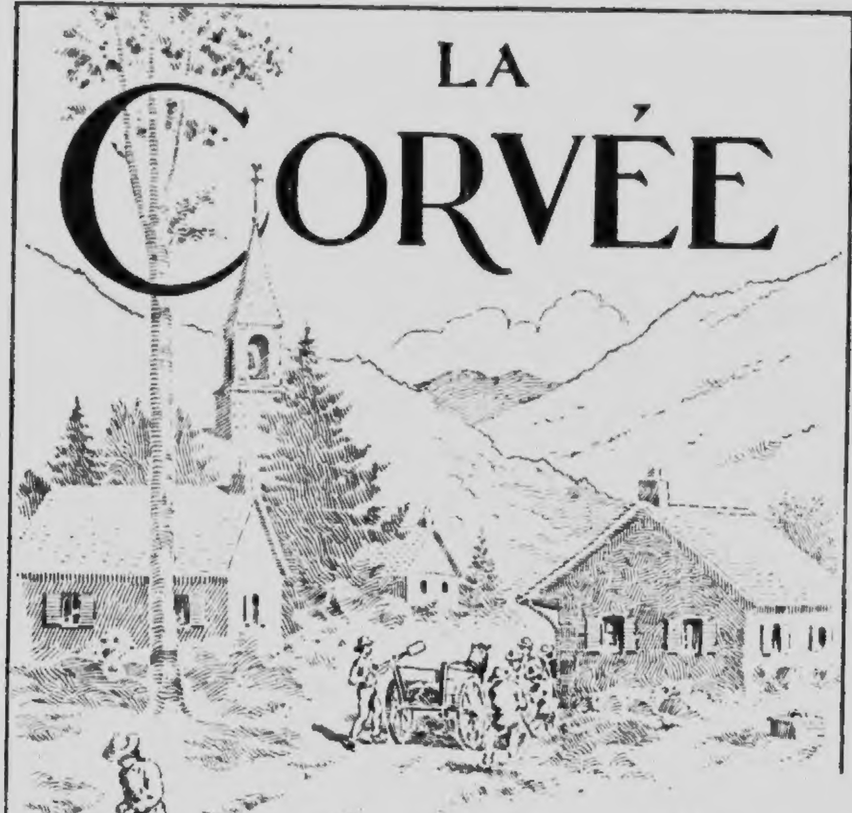
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —▶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6



LA CORVÉE

DEUXIÈME CONCOURS LITTÉRAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

1917

2450

1

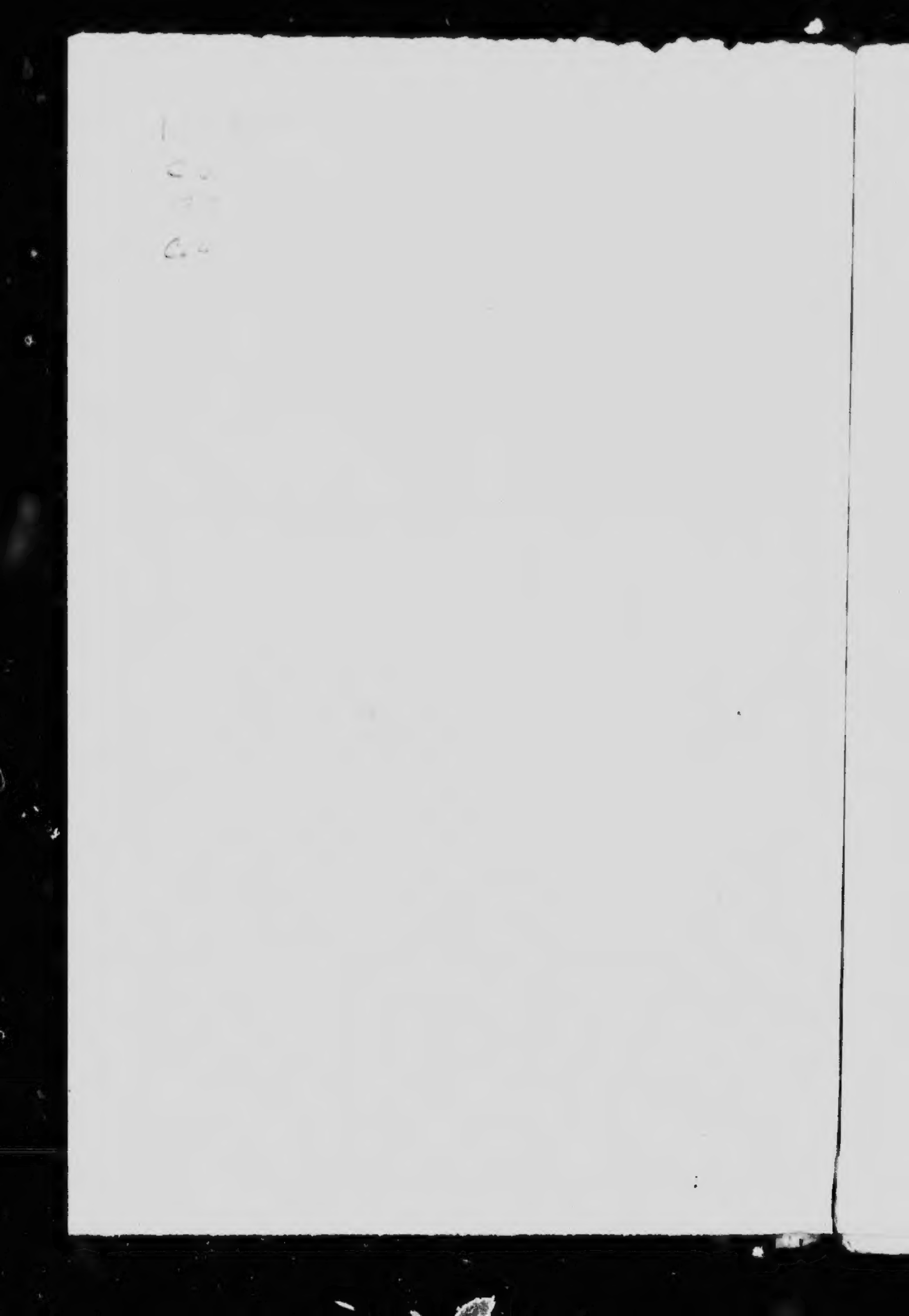
LA CORVÉE

DEUXIÈME CONCOURS LITTÉRAIRE

DE LA

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

1917



La Corvée

L'ANNONCE DU CONCOURS[1]

L'AN dernier à pareille date nous lançions, non sans quelques craintes, notre premier concours littéraire. Le Petit Canadien *n'était guère connu; le sujet, si séduisant que nous le trouvions, ne plairait peut-être pas; l'apathie intellectuelle de notre population, que nous nous serions bien gardé de mettre en doute, tant nous l'avions entendu affirmer, devait l'empêcher de s'intéresser à notre concours; bref nous n'étions guère rassurés. Nos craintes, heureusement, restèrent vaines: grâce à la bienveillance de la presse quotidienne, la nouvelle de notre concours pénétra partout, le sujet fut accueilli avec enthousiasme et notre succès fut complet. Complet au point de vue de la qualité des manuscrits qui nous furent envoyés et dont nous avons pu tirer l'un des plus intéressants volumes de la littérature canadienne; complet aussi à un autre point de vue. Sur les quatorze travaux dont se*

---

[1] *Extrait du* Petit Canadien, *organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, septembre 1916.*

compose notre volume La Croix du Chemin, *quelques-uns sont signés de noms avantageusement connus, tandis que les autres sont l'œuvre d'étudiants, de collégiens même et de jeunes filles dont nous avons révélé le talent au grand public et peut-être à eux-mêmes. Il nous est donc permis de croire que nous sommes dans la bonne voie, puisque notre initiative rencontre un si bon accueil et puisque nous atteignons le double but pour lequel la Société Saint-Jean-Baptiste a inauguré ses concours littéraires, savoir: encourager nos jeunes qui ont du talent à le cultiver, et enrichir notre littérature d'œuvres destinées à perpétuer les nobles traditions et les poétiques et touchantes coutumes de chez nous.*

C'est sous l'empire de cette confiance ou de cette conviction que nous lançons aujourd'hui notre deuxième concours littéraire, pour sujet duquel nous avons choisi la Corvée; la courvée *comme disent nos* habitants.

De toutes nos bonnes vieilles coutumes, la corvée est incontestablement l'une des plus jolies et l'une des plus révélatrices de la nature sociable et charitable, en d'autres termes française et catholique, de nos excellentes populations rurales; on s'y rend comme à une fête parce qu'elle fournit une occasion de se rencontre nombreux, de rire et de causer, et de rendre

service. Aussi tout prétexte est-il bon pour faire une corvée: le levage *d'une maison ou d'une grange, des* billots *à charrier, du blé d'inde à éplucher; on ne se gêne pas pour lancer une invitation qui, on le sait, sera accueillie avec le plus grand plaisir.*

L'épluchette de blé d'inde *est la plus populaire des corvées, parce que la jeunesse des deux sexes s'y rencontre et qu'un épi rouge s'y trouve toujours à point pour rompre la monotonie du travail; mais les autres ne manquent pas d'attrait non plus. S'agit-il d'un* levage; *il y a les prouesses des plus agiles qui se disputent l'honneur de clouer le* bouquet *au faîte du bâtiment en construction. Dans les charriages de* billots *on organise de véritables tours de force entre les chevaux, et les murmures d'approbation, parfois même les applaudissements, accompagnent la vaillante bête qui, cambrant ses reins robustes, réussit à sortir du bois une énorme charge sur laquelle les autres chevaux s'étaient escrimés en vain.*

Comme La Croix du Chemin, *la Corvée est un sujet très vaste, aux aspects multiples, sur lequel peuvent s'exercer avec fruit tous les genres de talents. Il y a les corvées légendaires, par exemple celle dont parle Hubert Larue, où le diable, sous la forme d'un fringant cheval noir harnaché par un sorcier de l'Ile d'Orléans, dut transporter toutes les pierres moins*

une, destinées à la construction de l'église Saint-Laurent. Il y a des corvées apparamment miraculeuses, par exemple, celle qu'on fit sur le pont des Chapelets, *lors de la construction de l'église du Cap-de-la-Madeleine. Les corvées sont généralement gaies, mais on peut en imaginer qui se terminent d'une façon tragique, comme l'épluchette dont il est question dans le* Baiser Fatal, *des "Contes vrais", de M. Pamphile Lemay.*

Puis il y a le décor où se déroulent les péripéties diverses de la corvée et qui, bien décrit, situe *les scènes que l'on veut raconter, leur donne, pour une large part, leur couleur locale et en augmente considérablement l'intérêt.* L'épluchette *se fait généralement dans* l'allonge *de la maison ou la* batterie *de la grange, éclairée par une lampe ou des fanaux fumeux; et la scene à décrire est d'un pittorresque intense. Les autres corvées dont nous avons fait mention se passent en plein air; ce sont des coins de notre merveilleuse nature canadienne qui leur servent de cadre et qu'il faut* faire voir.

Tout cela explique pourquoi la Corvée est un sujet si populaire chez nos auteurs canadiens. Poètes et prosateurs — depuis M. l'abbé Casgrain jusqu'à M. Anglebert Gallèze — tous ceux qui ont écrit sur les choses de chez nous en ont parlé, au moins

en passant. Quelques-uns, comme M. Pamphile Lemay, y sont revenus à plusieurs reprises et en ont tiré chaque fois des effets nouveaux.

Qu'on ne nous accuse pas, pour autant, d'avoir choisi un sujet de concours usé, vidé, sur lequel tout ayant été dit, il ne reste par conséquent plus rien à dire. La plainte de nous ne savons plus quel poète ou peut-être, simple rimeur français:

Dis-je quelque chose d'assez belle,
L'antiquité, tout en cervelle,
Me dit: "Je l'ai dit avant toi.
Que ne venait-elle après moi,
J'aurais dit la chose avant elle!

Cette plainte n'est qu'amusante, elle n'est pas fondée, et c'est Brunetière qui avait raison quand il écrivait: "Rien ne se fait de rien... et l'invention ne s'exerce véritablement, en toute originalité, que sur des matières amenées pour ainsi dire, par un long usage, à l'état de lieu commun."

Et encore: "le lieu commun est la condition même de l'invention en littérature...

"L'invention n'est pas dans le fond, elle est dans la forme, uniquement dans la forme...

"Il faut que plusieurs générations aient vécu sur le même fond d'idées, pour que ce fond lui-même puisse être transformé par la main de l'artiste." [1]

Le fond est là. De nombreuses générations y ont puisé sans l'épuiser, ou plutôt l'ont enrichi de leur apport, de leur travail. Nous invitons nos artistes jeunes et vieux, connus et inconnus, à l'exploiter à leur tour, à s'emparer de la matière d'idée, si l'on peut dire, dont il déborde, à se l'assimiler, à la transformer et à nous la rendre... chef-d'œuvre.

Pour le Comité de Rédaction,

ARTHUR SAINT-PIERRE

---

[1] Brunetière : *La théorie du lien commun.* Histoire et littérature, tome I.

RAPPORT DU JURY

1er prix: La corvée des Hamel, par Laurentien.
2e — La corvée chez Gnace Tiviarge, par Mistigris.
3e — La fenaison, par Jean-Louis.
4e — La corvée du cimetière, par Esdras du Terroir.
5e — Le couvre-pieds, par Claire Fontaine.

Lorsque, samedi dernier, le secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste eut achevé la lecture des manuscrits, l'un des juges tendit à ses deux collègues cette liste de prix. Tous trois se regardèrent étonnés. Sans qu'ils se fussent jamais connus, sans qu'ils se fussent jamais parlé ou même vus, il se trouva que leurs listes comparées contenaient exactement la même distribution.

Un seul avait placé, au même rang que la Corvée des Hamel, *la* Corvée de l'érable, *par Jean-Baptiste de l'Erablière. Si l'une brillait par l'émotion dans la description, à son sens l'autre se distinguait par l'émotion dans la narration. Recherches faites, l'on constata que les deux essais provenaient du même*

auteur. L'on s'accorda à demander au secrétaire de renvoyer en appendice, dans le volume futur, la Corvée de l'érable *et à maintenir au premier rang la* Corvée des Hamel.

Aussi bien ce dernier essai, par les observations précises dont il abonde, par la vie du style, par le pittoresque de la description, par l'émotion du récit, par la distinction étonnante de l'ensemble, par le fait enfin que son auteur fut déjà récompensé au concours précédent, semblait-il devoir être placé hors concours. Néanmoins, il ne représente pas, comme il arrive dans les expòsitions, un produit déjà primé, mais une œuvre nouvelle. A ce titre, les juges devaient à l'auteur de lui assigner son rang parmi les autres. Ce rang ne pouvait être, sans conteste, que le premier.

Quant aux autres essais que signale la liste ci-haut, ils attirent l'attention, chacun par des qualités différentes. Celui de Mistigris reproduit, avec une exactitude minutieuse, le parler bigarré de nos gens revenus des States. *Il peint aussi, avec une fidélité comique, la gaieté bretonne et la rouerie normande de nos campagnards. Leur ténacité et leur amour-propre éclatent davantage dans la* Fenaison *de Jean-Louis. Leur rudesse fait le fond de la* Corvée au cimetière, *où elle est tempérée par la figure patriar-*

cale du curé et la naïve candeur des enfants. Enfin, l'habileté du dialogue, la délicatesse de l'expression, le babillage si naturel des piqueuses signalaient au jury le Couvre-pieds *de Claire Fontaine.*

Ce classement établi, pour ces motifs et d'autres encore, les juges tenaient à y ajouter quelques mentions. Le fait est que leur embarras fut grand. Des soixante travaux qui leur avaient été soumis, une fois les cinq premiers écartés, il en restait encore une bonne trentaine susceptibles de balancer leurs faveurs, pour diverses raisons. Après consultation, ils en vinrent à ce partage:

1ère mention: La courvée chez Bapaume, par Jean-François.
2e — Une courvée dans les Bois-francs, par Pierre Deschamps.
3e — Le "plumage" des oies, par Jean Noellet.
4e — Jean-Brette à l'épluchette, par Fanfant.
5e — Vieux-Temps, par France.
6e — Terre neuve et fiançailles, par René Perrot.

S'ils n'avaient pas craint de trop allonger cette nouvelle liste, les juges auraient mentionné aussi la

Chanson du ber *de Vonne Francès, pour la douceur de son style, et le* Brayage du lin *de Lionel Genest, pour la précision de son récit et l'exactitude de son vocabulaire. Enfin le* Petit monsieur *de Canadien aurait mérité, lui aussi, une mention, peut-être même un prix, si l'auteur n'avait pas, intentionnellement il semble, caché son identité. Jean Reclus eût été traité de même, si son essai ne tournait pas tant à la polémique.*

Par cet exposé, tout sec qu'il est, on devine déjà l'excellence des essais envoyés au concours. On comprendra mieux l'énorme service que rendent des joutes pareilles, quand on saura d'abord que les auteurs ont traité les sujets les plus divers: abattage de l'orme, levage de la grange, "plumage" des oies, "épluchette" du blé d'Inde, charroyage de l'érable, fenaison, "renchaussement" du cimetière, "piqûre" de couvre-pieds, toutes les formes de corvées ont été abordées. De quarante travaux, sur les soixante présentés, on pourrait extraire des passages vivants, des scènes pittoresques, des dialogues entraînants, des tirades véritablement émues. Et ces soixante essais proviennent des régions les plus diverses, du nord de Montréal aussi bien que du bas de Québec. du voisin Ontario comme de l'Ouest lointain. Constatation plus consolante encore, c'est que, si les essais



classés les premiers sont l'œuvre de gens mûris par l'âge et l'expérience, la plupart ont pour auteurs des jeunes, étudiants d'université ou simplement de collège. C'est un heureux augure pour l'avenir.

Ce concours atteste que les vocations littéraires ne manquent pas chez nous. Elles attendent seulement l'occasion de se produire. Cette occasion, la Société Saint-Jean-Baptiste, n'eût-elle fait que de la fournir, mériterait encore la reconnaissance de tous les patriotes. Le concours sur la Croix du chemin *avait révélé déjà des talents inconnus. Celui qu'elle termine aujourd'hui sur la* Courvée *a montré qu'il y en avait d'autres encore. Même ce dernier concours l'emporte sur le premier par le nombre d'essais vraiment bien écrits et dignes de figurer, en tout ou en partie, dans le recueil à venir. Il faut espérer que la Société ne s'arrêtera pas en si bonne voie. Que de veines encore restent à exploiter dans la mine de nos traditions nationales! Que de figures méritent d'être appendues aux murs de nos galeries d'art littéraire! Que de pages touchantes inspireront, par exemple, le curé de campagne et le chantre de village, la maîtresse d'école et la "petite maman"! A force de mettre ainsi en activité des talents qui s'ignorent, la Société nous prépare une élite d'écrivains de terroir, écrivains que leur seule inexpérience ou leur timidité font demeurer la plume en l'air.*

Cette inexpérience, alliée à de grands dons naturels, le concours présent en a fourni la preuve. Même dans les meilleurs manuscrits, tout n'est pas à louer. C'est l'aspect moins brillant du tableau. Des pages entières ne méritent pas de fixer l'attention. On brode autour du sujet, on tresse autour des guirlandes charmantes; le sujet lui-même n'est pas abordé. Ailleurs on se plaît à des hors-d'œuvre qui n'ont pas même de valeur d'expression. Pour notre part, dans la Corvée des Hamel, *nous supprimerions la première page, et nous soulagerions encore presque des trois premières la* Corvée de l'érable. *Il y a là des superfétations telles qu'on en trouve chez les meilleurs écrivains, même français.*

Qu'importent ces défauts accidentels? Ce qui reste, comme note générale, c'est une amélioration sensible dans ce concours, quand on le compare à celui de l'an dernier. De ce succès il faut féliciter la plupart des concurrents, mais personne plus que les gagnants des prix, le frère Marie-Victorin (Laurentien et Jean de l'Erablière), les journalistes Pierre Voyer (Mistigris) et Damase Potvin (Jean-Louis), le curé Arsène Goyette (Esdras du Terroir) et mademoiselle Angéline Demers (Claire Fontaine). Il faut louer encore les titulaires de mentions, monsieur Sylva Clapin (Jean-François), mademoiselle Anne-

Marie Turcot (Pierre Deschamps), l'étudiant en loi Emile Gagnon (Jean Noëllet), l'élève Rodolphe Farly (Fanfant), mademoiselle Germaine Cordon (France) et le professeur J.-H. Courteau (René Perrot). Ajoutons, pour être complet, les noms de mademoiselle Juliette Desroches (Vonne Francès) et de l'élève Thomas Mignault (Lionel Genest).

Le public lira leurs essais dans le recueil publié par la Société. Nous voudrions seulement que ce public fût composé de tous les Canadiens français. Pour les atteindre tous, il faudrait, croyons-nous, s'y prendre autrement qu'on l'a fait l'an dernier. Ces œuvres doivent être lues par le tâcheron à peine instruit aussi bien que par le fouilleur de bibliothèques. Comment veut-on qu'un ouvrier ne recule pas devant un volume de la taille de la Croix du chemin ? *Nous souhaitons en finissant que la Société Saint-Jean-Baptiste adopte, pour son prochain recueil la forme donnée à ses* Rapaillages *par l'abbé Groulx, à ses* Lettres *par Fadette. Dans ces conditions, nous voyons déjà l'ouvrage, glissé dans la poche du travailleur, pénétrer dans les foyers les plus humbles.*

Il y provoquera, en même temps que les larmes de l'émotion, l'éveil des talents trop timides. Il y excitera, avec le goût de l'imitation, l'ambition de

conserver à tout prix, selon le mot de Nodier, "les délicieuses histoires du peuple", mais, selon aussi le commentaire de Saint-Maurice cité par l'un des concurrents, "avec leur simplicité, en ménageant la couleur locale, et le pittoresque du geste et du parler comme la prunelle de nos yeux". N'est-ce pas le suprême désir de la Société?

C'est celui que nous voulions satisfaire en acceptant d'apprécier, sur sa demande, les manuscrits. Leur lecture nous laisse l'âme tout embaumée du parfum qu'exhalent les choses de chez nous.

Pour le jury :

Abbé EMILE CHARTIER,[1]
Professeur à l'Université Laval de Montréal

12 décembre 1916.

---

[1] *Les autres membres du jury étaient, Mlle Lesage, (Colette) et M. Charles Gill.*

La Corvée des Hamel

Le chemin qui, sortant de Québec, file entre les haies d'aubépine vers la Petite-Rivière et l'Ancienne-Lorette traverse une campagne vieille comme la cognée française en Amérique. De cette origine elle garde un air de noblesse rurale, de vastes fermes historiques où la richesse est héréditaire et normale, avec, à la croisée des chemins, des hameaux tranquilles qui vous ont de vieux noms français délicieux, attendrissants !

Tout près, la rivière Saint-Charles, exsangue, bordée de cerisiers à grappe, de s[illegible]aux et d'astères blanches, coule à petits bouillons sur ses cailloux polis. Les deux routes, celle du Nord et celle du Sud, l'enjambent tour à tour et d'une seule arche sur de petits ponts de bois d'un archaïsme charmant. Derrière les feuillages, on devine plutôt qu'on ne voit des maisons retirées et d'antiques moulins bâtis au temps des Français. Voici le hameau des Saules, carrefour de rivières et de routes où tout le jour, devant la boutique du maréchal

ferrant défilent, au pas, les voyages de foin descendant de l'Ormière.

Tournez à gauche et prenez vers l'Ancienne-Lorette. Le paysage s'agrandit. D'un côté, l'église de Sainte-Foye s'agenouille à flanc de côteau et vers le nord, sur les premières pentes des Laurentides, comme des bijoux d'argent sur un écrin vert, les clochers des deux Lorettes brillent dans la montée des arbres innombrables.

Le chemin va tout droit entre de vieux saules et de grandes maisons dérobées derrière un joli parterre et une haie d'aubépine. Arrêtez! Voici à cent pas vers la droite la maison des Hamel. On l'appelle comme ça par ici. Elle est petite et nue; des planches pourries, clouées de travers, condamnent la porte et les fenêtres. Il n'y a pas d'arbres alentour. Les herbes dures, maîtresses de l'avenue, cachent les ornières. Les oseilles sauvages et les verges d'or ont envahi le jardin devant la porte, et seuls, rappelant des cultures anciennes, de vieux rosiers, bardés d'épines, fleurissent encore près du pontage vermoulu et de la barrière en ruine. Mais il y a là tout près, attirant forcément l'attention, et émergeant encore de la végétation folle qui monte autour d'elle, une souche colossale d'où, comme de noirs serpents, d'énormes

racines descendent, rampent sur le talus, traversent le fossé et disparaissent sous le macadam du chemin.

C'est, hélas! tout ce qui reste de l'orme des Hamel.

* * *

Le dernier habitant de cette maison fut le défunt Siméon Hamel, mon grand-oncle, que j'ai bien connu! La mort lui avait pris tous ses enfants et il vivait sur le bien tout seul avec Marie, sa femme, une bonne vieille qui avait un fin petit visage tout plissé et qui nous laissait sans bougonner grappiller dans ses cerises.

Quelle famille, mes amis, que ces Hamel! Il y avait chez grand'mère une extraordinaire photographie, et nous autres, les enfants, quand on nous emmenait le dimanche souper à Lorette, nous passions de longues minutes, un doigt dans la bouche et silencieux, à regarder dans le cadre ces dix-neuf frères et sœurs, tous vieux à barbe et vieilles à *capine*, et dont le plus jeune, — c'était défunt mon grand-oncle — avait alors passé cinquante ans!

Et c'est là qu'ils étaient tous nés dans la petite maison grise qui n'avait en avant qu'une porte et trois fenêtres et autour de laquelle courait

un bon renchaussage retenu par des poutres de cèdre. La terre descendait en pente douce vers Sainte-Foye, jusque dans "la Suète", belle terre, ma foi, encore assez féconde après trois siècles de culture pour nourrir cette formidable lignée.

On connaissait la terre des Hamel de dix paroisses à la ronde à cause de l'orme gigantesque planté au bord de la route, l'orme bien des fois centenaire, plus vieux que l'histoire, aussi solidement établi dans la légende que dans la terre. Il était gros quand l'homme blanc parut aux rives du Saint-Laurent et les sauvages le disaient habité par un puissant manitou. Durant cent cinquante ans, sur le chemin du Roy qui poudroyait à ses pieds, il avait vu passer les beaux soldats de France et l'on racontait qu'à son ombre M. le marquis de Montcalm avait fait reposer plus d'une fois ses vaillants grenadiers. Il y a quelque trente ans, on voyait encore de là deux autres arbres semblables, l'un sur les hauteurs de Sainte-Foye, l'autre vers Lorette-des-Indiens, et, chose curieuse que grand'mère m'a souvent affirmée quand je lui tenais l'écheveau, ces ormes appartenaient à des Hamel n'ayant entre eux aucun lien de parenté.

L'orme de l'oncle Siméon avait trente-six pieds de tour à hauteur d'homme. Oui, trente-six

pieds bien mesurés à la corde! Le dimanche, quand nous étions chez grand-père, à quelques arpents de là, nous prenions à travers l'avoine pour venir entourer le géant de la couronne de nos petits bras. Et je pense aujourd'hui à la scène délicieuse que cela faisait, à ces ardents papillons d'un jour que sont les enfants, posés pour un instant sur le pied noir du vieil arbre, à ces cris, à ces rires qui fusaient vers la cime et s'harmonisaient au babil des oiseaux sur le seuil des nids innombrables!

Ah! l'orme des Hamel! L'oncle Siméon pouvait labourer loin de l'autre côté du chemin sans quitter son ombre, et souvent aussi le soc plantait tout droit et l'attelage s'arrêtait court: la charrue avait encore touché une racine! Siméon regardait alors avec orgueil pendant un instant l'arbre superbe; puis, passant les guides à son cou et assujettissant sa pipe entre ses dents, il tirait dur sur les manchons, commandait les chevaux et continuait le sillon commencé.

L'orme des Hamel! Je l'ai vu bien des fois et sous toutes les lumières. Je l'ai vu quand le printemps commençait à peine à tisser la gaze légère des jeunes feuilles sans masquer encore la musculature puissante des grosses branches. Je

l'ai vu aux petites heures, sensible à la prime caresse du soleil, accueillir avec un profond murmure la fine brise du matin. Mais c'est surtout le soir, quand nous redescendions vers Québec, qu'il était beau. Je manquais de mots alors, mais les images sont là, très nettes, dans ma mémoire. La lumière horizontale retouchait la forte tête et charpentait d'or bruni le baldaquin immense royalement dressé dans le ciel apâli. Puis, avec la retombée du soleil, les verts se fonçaient, des trous noirs se creusaient dans la masse lumineuse, et peu à peu, à mesure que l'ombre montait derrière, le charme s'éteignait doucement! Vers l'heure où notre voiture passait au pas sur le pont Radeau, l'orme des Hamel se fondait dans la grande nuit.

Or, un soir que, après souper, Siméon, assis sur le rebord de son renchaussage, fumait silencieusement sa pipe en regardant la buée violette s'élever au fond de "la Suète", il vit son voisin Charles Paradis, ouvrir la barrière et remonter l'allée.

—Bonsoir Charles!

—Bonsoir, Siméon! Ça va, les labours?

—Oui. Mes deux grandes pièces sont faites. Demain je fais la terre noire.

Le silence tomba entre les deux hommes. Charles était dans la quarantaine, grand, un peu voûté, gris aux tempes. Il fumait, debout, les mains passées sous ses bretelles de cuir.

—Siméon, dit enfin Charles, rompant le silence, j'ai à te parler. Tu sais que ton orme est vieux et pourri. La dernière tempête a encore jeté une grosse branche sur ma remise!



—Tu veux m'en faire coûter? dit Siméon en secouant sur son pied la cendre de sa pipe.

—Non, Siméon, c'est pas pour l'argent, mais la branche a manqué tuer un de mes petits gars. Quelque beau jour cet arbre-là nous tombera sur la tête!

—Il est encore solide va! Il est vieux, quoi! Un arbre ça perd des branches comme nous autres nous perdons des cheveux. On ne meurt pas de ça! Nous serons tous les deux dans la terre avant lui!

Charles hocha la tête.

—Ecoute, Siméon, on en parlait sur le perron de l'église dimanche, et dans le rang de la Petite-Rivière, tout le monde pense comme moi: tu devrais le couper avant qu'il arrive un malheur.

—Le couper!

En disant ces mots le vieillard avait retiré sa pipe et restait là, en arrêt, les yeux agrandis devant cette conjoncture à laquelle il n'avait jamais songé.

—Oui, continua Charles, faudra que tu te décides. J'ai vu un avocat, on peut t'obliger. Mais nous sommes de bons voisins, n'est-ce pas? Et alors...

Effrayé d'en avoir tant dit, Charles Paradis tourna sur ses talons et rentra chez lui à grands pas, tandis que Siméon, atterré les pieds dans l'herbe, regardait son arbre dont la cime bruissante s'enténébrait peu à peu.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Marie, comme bien l'on pense, avait tout entendu, et le lendemain, ce fut dans la vieille demeure sans enfant comme une menace de mort planant sur un fils unique. L'homme s'endimancha, attela le blond sur la belle voiture, et s'en fut au petit trot vers Québec. Quand il revint vers deux heures de relevée, Marie

put lire sur la figure de Siméon la sentence du vieil arbre. Elle sortit de la commode ce qu'il faut pour écrire, remua la bouteille d'encre Antoine jaunie par le temps, et sa vieille main tremblante, en quelques



lignes laborieuses, apprit aux Hamel — aux vieux — la triste nouvelle et les invita pour une corvée après les semences.

* * *

Ce matin-là, le soleil se leva insolemment radieux. La pluie de la veille avait lavé le ciel et donné une voix claire à toutes les rigoles dégorgeant dans le fossé. La rosée brillait sur les pétales rouges des pivoines et une odeur capiteuse venant des haies d'aubépine flottait dans l'air rajeuni.

Dès sept heures on vit arriver à pied, sa hache sur le dos et suivi de son chien, Jean Hamel, de l'Ormière. Puis une petite charrette à deux roues fit sonner le pontage: c'était Louis Hamel, des

Grands-Déserts, avec sa vieille. Comme on s'y attendait, Julie, la veuve, arriva de Québec par l'omnibus. Vers neuf heures, Charles Hamel, depuis trente ans bedeau aux Ecureuils, descendit de la voiture de son curé. Et successivement tous les autres Hamel, hommes et femmes, tous gens d'âge et en cheveux blancs, parurent à la barrière du chemin. On savait qu'il viendrait et pourtant une émotion saisit tous les anciens quand Joson, l'aîné de la famille — âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et à demi paralysé — entra dans la vieille maison, tenu sous les bras par deux de ses arrière-petits-fils.

A ce moment, l'*Angelus* s'épandit sur la campagne, passa par-dessus les sapins du petit bois et atteignit la demeure des Hamel. Par ce midi lumineux de printemps, la voix joyeuse des cloches chrétiennes s'en allait à travers champs bénissant la semence dans la terre, le fruit nouveau sur la branche. Elle pénétrait dans les fermes par les portes et les fenêtres ouvertes et bénissait les familles en prière autour de la soupe fumante. Pour tous les vieux Hamel, hélas! elle ne sonnait qu'un glas! Ils songeaient au vieil arbre qui avait entendu le premier *Angelus* tinter là-haut pour les pauvres Hurons fugitifs et qui allait à son tour se coucher dans la mort.

Le dîner fut simple et triste. La conversation de toutes ces vieilles gens était dans le passé, et le passé est peuplé de fantômes évanouis, de bonheurs brisés et de cercueils.

Vers deux heures, les hommes s'étant consultés du regard, ôtèrent leurs gilets et allèrent à la meule aiguiser les haches. Sur la route les voisins et les gens du village causaient par petits groupes; les enfants, pieds nus, passaient et repassaient en courant, un brin de mil à la bouche, faisant siffler dans l'air des harts de cornouiller.

Enfin, Siméon Hamel, tenant sa hâche près du fer, sortit de la remise et s'engagea dans la descente. Ses frères, quelques-uns munis de haches aussi, le suivaient. Parmi les vieilles silencieuses, Joson resta dans la porte, écroulé dans un petit fauteuil, pleurant dans sa barbe blanche qui tremblait. Il y avait quelque chose d'inouï dans ce défilé de vieux terriens aux visages travaillés par la vie, et tous du même sang, s'en allant frapper l'arbre qui avait vu naître et mourir tous les Hamel, tous leurs ancêtres, même ceux dont on ne parle plus mais dont on lit les noms en première page au registre de l'Ancienne-Lorette. En cette minute ils songeaient tous aux *bers* sur lesquels l'orme avait veillé dans les grandes chaleurs, aux joyeuses voi-

turées qu'il avait vues sortir au grand trot les matins de noces et aux nombreux cercueils qui avaient une dernière fois, et lentement, passé dans son ombre avant de descendre à la terre.

On avait décidé de faire tomber le géant sur le chemin parce qu'il penchait un peu de ce côté et que, au-delà, il n'y avait point de construction. Siméon fit un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent et donna le premier coup dans l'écorce. Sans tarder la hache de Jean s'éleva, tournoya, retomba à angle et fit voler dans l'air un gros copeau noir. Les coups répétés se répercutèrent sur la vieille maison, et il sembla aux Hamel qu'elle aussi souffrait dans son âme, qu'elle gémissait, et que tout à l'heure, quand l'arbre tomberait, elle s'effondrerait toute! La sueur coulait sur les fronts ridés des deux hommes et l'*aubel* était à peine entamé. Deux autres Hamel vinrent les relayer et le lamentable travail reprit avec une nouvelle vigueur. Les copeaux blonds, dégouttant la sève, étaient maintenant semés partout, sur la route, sur l'herbe, sur les pivoines du pauvre jardin. L'arbre saignait du pied, mais le cœur tenait bon, et la tête, se jouant dans la brise fraîche, chantait toujours la chanson millénaire qui berce dans les nids le peuple des



oiseaux. Ils voletaient encore, les oiseaux, insoucieux de la mort qui planait toute proche, sur les petits œufs couleur de ciel!

....

Deux autres haches.

....

Vers quatre heures, au moment où un nuage blanc lamé d'or passait sur le soleil, faisant taire le gazouillis dans la cime de l'orme, on entendit un craquement sourd. Le cercle des curieux s'élargit précipitamment. Au bas, Siméon avait saisi la hache, et, fébrile, portait les derniers coups. L'immense amas de verdure s'inclina dans le ciel, lentement d'abord; puis la chute s'accéléra et celui que les ouragans des siècles n'avaient pas ébranlé s'abattit sur le chemin et dans le champ voisin, s'y écrasa avec un bruit de tempête fait du bris des branches, du choc menu des millions de feuilles, de cris et de battement d'ailes.

Il y eut cette minute de stupeur et de silence recueilli que provoque toujours le spectacle de la grandeur tombée, puis l'on se mit à l'œuvre pour débarrasser la route. On accepta les services des voisins. Les Hamel se répandirent dans la ramure et la besogne de mort continua, acharnée. A mesure que l'ébranchage avançait, le cadavre de

l'arbre devenait hideux; dépouillées de leurs feuilles, les branches amputées dressaient contre le ciel mauve d'énormes gestes de menace.

Le soir tombait et on alla souper. Marie alluma la lampe, et comme la route ne pouvait rester barrée pour le lendemain, jour de marché, les hommes prirent des fanaux et retournèrent à l'ouvrage. Dans la nuit qui montait sans lune et étreignait toutes choses, le bruit des haches, le grincement des godendards s'attaquant au tronc, le pas saccadé des chevaux tirant à la chaîne les énormes billes, les petites flammes qui couraient dans l'arbre, cette hâte, cet acharnement contre une chose morte et tombée, tout cela avait l'air d'un crime.

. . . .

Un mois après, le curé de l'Ancienne-Lorette recommanda aux prières des paroissiens l'âme de Siméon Hamel, décédé à l'âge de soixante-dix ans. Marie le suivit de près. Ils dorment maintenant tous deux à côté des ancêtres, à l'ombre de l'église, tout au bord de *l'écorre* de la rivière. En vérité, l'homme et l'arbre avaient des racines communes dans la terre des Hamel!

Les humbles qui vivent tout près de la terre et n'écrivent pas, retournent à elle tout entiers.

Le peu qui reste d'eux tient à la maison qu'ils ont bâtie, aux choses qu'ils ont touchées, aux sillons qui leur ont donné le pain, aux arbres qui leur ont donné l'ombrage. Aussi la disparition de l'orme a-t-elle consacré l'oubli de tous les Hamel d'autrefois. Cependant, les jours de marché, quand les maraîchers de Saint-Augustin et de Bel-Air passent au petit jour enveloppés dans leurs *capots* gris, ils montrent à leurs enfants, du bout de leur fouet, ce qui reste de l'orme des Hamel.

FR. MARIE-VICTORIN
des E. C.

Longueuil, 25 nov. 1916.

Le petit Monsieur

—Brrr! il fait froid, vous savez, dit le père Servan en entrant dans la cuisine de la ferme. "Il est fini l'été des sauvages et ben fini... N'importe! j'suis content d'voir mon blé-d'Inde — et j'en ai gros c't'année — rendu dans la grainerie, tout prêt pour l'épluchette. Brrr! j'suis tout transi...

Il ôta son chapeau, l'accrocha à un clou planté dans l'un des soliveaux au-dessus de sa tête, près du fusil ankylosé par la rouille et par l'âge, et se rapprocha du feu.

—Viens prendre une tasse de thé chaud, lui dit la mère Servan, une petite vieille aux mouvements vifs, à la personne proprette et dont les joues, encore rondes, avaient l'air de pommes d'apis mûres.

—T'as raison, répondit Servan. "Ça m'réchauff'ra." Il ajouta une nouvelle bûche d'érable à celle qui brûlait déjà allègrement dans le poêle, puis s'alla mettre à table, traînant sa chaise sur le plancher.

—Ah! l'temps change vite, dans not' pays! s'écria-t-il. "C'matin il faisait presque chaud, il faisait beau et c'soir, nous v'la enfermés comme si c'était l'hiver, contents d'boire une goutte de thé pour réchauffer la pauvre carcasse qui s'en va... Tout d'même, c'est bon ce changement... Cette chaleur, ce silence, ce poêle qui ronfle... Ça nous change de l'été. Et ça m'rappelle un tas d'choses... des choses ben loin, aujourd'hui, des figures, des souvenirs...

Un moment il sirota son thé avec béatitude, puis, se retournant vers une jeune fille qui s'occupait activement de la table, il ajouta gaiement:

—Dis donc, Yvonne? Si on appelait une courvée pour l'épluchage de c'blé-d'Inde? Est-ce que ça t'irait, toi?

—Oh! oui! approuva la femme, "faisons une épluchette!"

—Tu n'dis rien, Yvonne?

—Mais je veux bien, parrain, répondit la jeune fille, toute rougissante de plaisir. "On mangera de la tire?"

—Tant qu'on voudra!

—Et nous danserons?

—Des gigues, des quadrilles, oui, ma fille, si l'on veut.

—A quand la fête?

—Mon Dieu, l'plus tôt possible. Samedi soir ferait ben not' affaire, répondit Servan. "Qu'en dis-tu?"

—Hum! l'temps est ben court pour avertir les jeunes gens, reprit la mère. "C'est aujourd'hui jeudi"...

—Oh! il suffira d'le dire à Louis Valande, demain matin, et tout l'monde le saura, du village à la ville. C'est mieux qu'un journal que c'gars-là: c'est un télégraphe!

Servan se leva de table, alla chercher sa pipe sur le banc des seaux, prit un tison dans la braise du poêle, le posa sur le tabac dont sa pipe était encore à demi remplie, aspira avec force la fumée, puis alla s'asseoir posément dans l'ombre, réchauffé, content, fermant les yeux de bien-être et de volupté.

Prestement la table se débarrassait dans un cliquetis réjouissant de vaisselle entrechoquée, mais Servan, qui s'y plaisait d'habitude, bientôt ne l'entendit plus, perdu dans un rêve étrange et doux. De toute son âme il écoutait parler sa maison, son foyer, la voix de ses vieux meubles qui semblaient craquer d'aise dans la chaleur grandissante de ses murs, des marches de son escalier où tant des siens

étaient passés; de son seuil; de son vieux poêle de Trois-Rivières dans lequel sa grand'mère avait fait son pain; que sa mère avait utilisé, que sa femme utilisait encore — et de toutes ces voix, ces visions, ces souvenirs, prenaient corps, se concrétisaient les formes familières de ses grands parents, de son père, de sa mère, des enfants qu'il avait perdus, et, tout à coup, se sentant prêt à pleurer, Servan se leva brusquement et se rapprocha de la table.



—C'qui m'fait l'plus d'peine, dit-il, suivant son idée, "c'est que not' garçon ne pourra pas venir à c'courvée-là... V'là trois ans j'me souviens qu'il s'était ben amusé, l'bougre... Tu te souviens, Yvonne d'la cour qu'il te faisait? Hein? Que veux-tu! c'est sa façon, à lui, d'montrer son affection... Puisqu'il t'aime, le gars...

—Voyons, parrain! se récria la jeune fille.

—Eh ben, quoi? S'pas défendu d's'aimer, il me semble...

—Pour ça, non, approuva la mère Servan, affectueusement. "C'est même une grande joie pour nous autres, pauvres vieux, d'savoir que not' garçon, quand il prendra not' place sur la ferme, sera ben éduqué, ben avantagé et ben marié...

—Quand ton père est mort, suivant ta mère de près, hélas! reprit Servan, s'adressant à la jeune fille, je lui ai promis de faire de toi ma fille — notre fille — et je tiendrai ma promesse.

Le cœur gros d'une émotion mêlée de peine et de reconnaissance, Yvonne s'était arrêtée dans son travail et songeait.

—J'y pense! s'écria la mère, "si tu envoyais un mot au garçon? Il pourrait demander un congé au collège et venir passer l'samedi et l'dimanche avec nous. Comme ça il serait d'la courvée, l'pauvre p'tit"...

—T'as raison! cria Servan, enthousiasmé, "il faut qu'André vienne à c't'épluchette et qu'il s'amuse encore... Quand tu auras fini ton ouvrage, Yvonne, tu nous écriras un mot pour André, hein?"

—Tout de suite, parrain.

Et la jeune fille, après avoir été chercher ce

qu'il fallait, s'installa au bout de la table, la plume levée, songeant. Puis, lentement, elle se mit à écrire, énonçant tout haut, à mesure, les phrases qu'elle écrivait afin d'être bien comprise des deux vieillards qui s'étaient rapprochés et suivaient avec intérêt le tracé des caractères sur le papier. A tout moment ils approuvaient de la tête, pleins d'admiration pour le talent de la charmante enfant qu'ils aimaient comme leur propre fille et qu'ils voyaient déjà à la tête de leur ferme, heureuse épouse, bonne mère et fermière renommée.

Le lendemain, Servan rencontra Louis Valande au village. — J'compte sur toi pour faire connaître ma courvée, Louis... C'est pour samedi soir. Et sur la réponse enthousiaste du gars d'aller le dire partout, il rentra chez lui.

—Ça marche! s'écria-t-il en entrant. On aura foule samedi. C'est Louis qui me l'assure. Où est Yvonne?

—Dans la cuisine d'été, répondit la mère Servan.

—J'vas la trouver.

—T'as mis la lettre d'André à la poste? cria la mère, juste au moment où Servan sortait.

—Mais oui! c'question! répliqua-t-il.

* * *

Le samedi, André Servan arriva vers six heures du soir, frais, rose et mis comme un monsieur de la ville. La mère en eut un éblouissement. Elle courut à lui et l'embrassa sur les deux joues. Non moins glorieux, mais plus calme, le père se contenta de lui serrer énergiquement la main. Yvonne, accourue de la cuisine, toute rose d'émotion, allait tendre ses joues au jeune homme, comme elle en avait l'habitude à chacune de ses visites, mais cette fois André lui tendit la main avec un tel parti pris de froideur et de cérémonie, qu'elle s'arrêta net, toute saisie.

—Mais embrassez-vous donc! En v'là des manières! s'écria Servan. Comme si vous étiez des inconnus l'un pour l'autre... Des enfants qui ont été élevés ensemble. Embrassez-vous tout d'suite!

André se mit à rire et courut à Yvonne qui se dérobait déjà.

—Comment donc! mais je ne demande pas mieux! s'écria-t-il. "Allons, viens embrasser ton grand frère! dit-il plus bas à la jeune fille en lui coupant la retraite. A ce terme de grand frère, Yvonne s'arrêta, baissa les yeux, se laissa embrasser, pâle et froide, puis s'en alla lentement vers la cuisine attenante. Les deux vieillards se regardèrent avec surprise, inquiets, ne comprenant rien à ce qui se passait.

—Qu'est-ce qu'elle a donc, la p'tite? dit la mère Servan. "Lui as-tu dis quelque chose de déplaisant, André?"

—Mais non, répondit le jeune homme avec indifférence, "elle est intimidée, sans doute"...

—C'est curieux, reprit Servan. "Je vas aller lui parler."

—Laisse-donc, père! Elle va revenir... J'ai faim! Mère, as-tu de tes bonnes tartes aux pommes à m'offrir?

—Mais oui, j'en ai, s'écria joyeusement la mère. Tiens, va te mettre là, à ta place... Seulement ne va pas manger à ta faim. André, garde un peu d'appétit pour le réveillon.

—Oui, ajouta Servan. "Nous allons nous amuser ce soir. Après l'épluchette, le réveillon, et vive le plaisir!

A table, André parla du collège, de ses maîtres, de ses camarades, de ses brillantes relations... Il se vanta avec la suffisance puérile et maladroite du petit jeune homme dont la tête s'est enflée aux dépens du cœur et de l'intelligence, et qui s'ignore encore profondément.

—Et l'on n'a pas fait de difficulté, au collège, pour te donner congé? demanda Servan.

—Non. Mais mes camarades se sont moqués de moi quand ils ont su qu'il s'agissait d'une éplu-

chette, d'une "courvée" comme vous dites si drôlement... Pourquoi une épluchette ?

—Comment! pourquoi ? s'écria la mère, suffoquée.

—Ça ne se fait plus guère, continua André. "Pourquoi ne pas acheter une de ces machines américaines qui font tant de besogne en si peu de temps ? Les inventions existent pour qu'on s'en serve et la science...

—Laisse-moi donc tranquille avec ta science! dit Servan, impatienté. "Tes inventions sont en train d'faire des automates, des machines avec nos habitants... Tu dis qu'les courvées s'en vont ? Tant "pire"! C'est encore un peu de ce qui nous faisait contents, affables et "recevants" qui s'en va. Eh ben! tant que j'vivrai, moi, la courvée s'ra en honneur à la maison et c'est pourquoi j'en ai organisé une pour c'soir... L'école — la ville plutôt — t'a ben changé, mon gars ?... J'me souviens que tu ne les dédaignais pas, les courvées, v'là trois ans...

—Peut-être. Mais j'ai vieilli, j'ai changé depuis... Je me suis instruit... Ça me paraît aujourd'hui un peu enfantin, un peu ridicule ce rassemblement, cette foule avec sa grosse gaieté, ses cris, ses jeux... Non! si je suis venu c'est à

cause du congé que m'a procuré votre lettre, d'abord, et pour avoir le plaisir de vous revoir. Mais puisque corvée il y a, je veux bien en être, si cela peut vous faire plaisir.

Le père allait ajouter quelque chose, mécontent du ton de voix qu'avait pris son fils, mais il n'en eut pas le temps: une voiture venait de s'arrêter à la porte, chargée d'invités, à en juger par le bruit qu'on faisait, et il se contenta d'ajouter:

—Il faut que ces jeunes gens s'amusent et soient bien reçus, André. Tu vas me faire le plaisir de quitter tes airs dédaigneux et d'leur faire les honneurs d'la maison avec Yvonne.

—Tout de même, ne comptez pas sur moi pour les amuser, répondit André, avec dépit. "Je n'en ai ni le goût, ni le courage..."

—Ah! mon Dieu! pensa la mère. "On m'a changé mon p'tit! Et une inquiétude, soudain, la mordit au cœur: "Est-ce que ce beau monsieur-là serait jamais un cultivateur, un habitant?"

—Bonsoir, m'sieu Servan! bonsoir madame... Tiens! bonsoir, André! T'as pas voulu manquer l'épluchette?

Une trombe d'invités entraient dans l'immense cuisine où devait se faire la corvée. Les hommes parlaient haut, se serraient les mains avec la phrase consacrée sur les lèvres:

—Tiens! un tel? Comment ça va?

—Bien, bien... et toi?

Les femmes riaient entre elles, causaient en se regardant l'une l'autre de la tête aux pieds, détaillant chapeaux, figures et toilettes, et toutes firent fête à André quand, commandé, poussé par le regard de sa mère, il se fut décidé à avancer. Mais les attentions tombèrent vite devant l'attitude ironique du jeune homme et l'on se tourna vers Yvonne qui recevait à la porte, les yeux un peu fatigués, mais souriante et très brave.

Les chapeaux, les manteaux, les pardessus s'enlevaient, s'empilaient aux clous, le long des murs, sur les chaises, sur les marches de l'escalier... On transportait des bancs, des chaises; le poêle ronflait dans la pièce voisine; une allégresse flottait dans l'air et des senteurs alléchantes passaient, par intervalles, qui faisaient lever le nez aux gars et rire les jeunes filles.

—J'ai fait du cidre, c't'année, annonça Servan, quand tout le monde se fut installé. "J'paye une ronde avant d'se mettre à la besogne. Yvonne, continua-t-il, se tournant vers la jeune fille, "veux-tu aller tirer du cidre? C'est bon. Et nous, les gars, allons chercher les sacs de blé-d'Inde à la grainerie. Viens-tu, André?"

Mais André fit la sourde oreille. Ce que voyant, Valande goguenarda:

—Faut pas qu'y salisse ses beaux habits! Allons-y, père Servan, nous et les g[illegible]s.

—André n'nous a pas entendus, murmura Servan avec un peu de gêne.

Ils revinrent quelques minutes plus tard, chargés de sacs de maïs bruissants et chevelus qu'ils versèrent en tas au milieu de la chambre, sur le plancher. Yvonne, aidée de la mère Servan, était déjà en train de passer le cidre aux invités. André se tenait à l'écart, l'air dédaigneux.

—Une danse ronde autour du tas d'blé-d'Inde! cria Valande en saisissant une jeune fille par la main.

—Oui, oui! une danse ronde! reprirent les autres.

—Allez-y! dit Servan.

Et la danse ronde se forma, évolua, un peu folle et bruyante à cause du plancher de bois nu et des gros souliers qui le raclaient, mais pleine d'entrain et d'agreste poésie. On chanta "L'oiseau bleu," "Mon père a tué le loup," etc., etc., et quand on s'arrêta, plus d'un et plus d'une avaient soif d'avoir chanté. Encore une fois les verres de cidre circulèrent, puis chacun venant prendre son épis

de maïs au monceau central, se mit à le dévêtir proprement de son enveloppe. Les chaises et les bancs manquaient: les femmes prirent ce qu'on en put trouver, et les garçons, les hommes restèrent debout derrière elles ou s'assirent sur le parquet, en tailleur. Des rires éclatants fusaient, des petits cris, des exclamations... Partout on caquetait tandis que les mains travaillaient et, quand il se faisait la moindre accalmie, on entendait le bruit très doux, pareil à celui de la soie qu'on déchire, de l'enveloppe arrachée violemment du maïs mûr et sec.

André était disparu depuis un instant. Servan ne s'en aperçut pas tout d'abord, mais une des jeunes filles en ayant fait malicieusement la remarque, il s'empressa de s'informer.

—Ah! laissez-donc, père Servan, cria le fils Leroux, un voisin. "On sait bien qu'André n'est pas d'not' monde!... On peut bien l'excuser, vous savez..."

—Pas d'not' monde! s'exclama Servan, "pas d'not' monde! Apprends, mon gars, qu'André est fils d'cultivateur, d'habitant comme toi et qu'il ne s'ra pas autre chose"...

—J'vous d'mande pardon, m'sieu Servan, reprit Leroux. "Je n'ai pas dit ça pour vous offenser.

Comme André n'paraissait pas s'plaire beaucoup à l'épluchette, j'ai cru...

—C'est bon, dit le père, je n't'en veux pas. Et il ajouta, s'adressant principalement à sa femme: "Je vas chercher André"...

Quelques minutes plus tard il rentra suivi de son fils. Servan avait l'air mécontent, tandis qu'André montrait une nervosité qui ne disait rien de bon.

—Ah! le v'là, m'sieu André! s'exclama Leroux. goguenard. "Il faut que tu trouves l'épi rouge, André! j'suis sûr que tu vas tomber dessus du premier coup...

—Oui, oui, dit Servan, "les mains à la pâte!" Et sa voix prit un accent qui fit dresser les oreilles aux invités.

—Le fils Servan flanche à l'ouvrage, se dirent-ils. Et les jeunes filles se regardèrent entre elles, les unes avec surprise, les autres narquoisement. André rougit, mais s'approcha et se mit en devoir, lui aussi, de déshabiller les épis. Autour de lui le tapage, un instant calmé par cette scène, reprenait; les yeux brillaient, une chanson s'ébauchait, coupée par une exclamation, et Leroux continuait son monologue de beau garçon qu'on admire et qui s'en rend compte tout à fait. Il suivait des yeux le

travail qu'accomplissait André, sachant probablement ce qui devait arriver, car tout à coup, il poussa un cri de triomphe.

—Il en a un! il en a un! André a trouvé un épi rouge!

—André ? Un épi rouge ?... C'est pourtant vrai! Viens voir, Yvonne...

Yvonne ne bougea pas, mais la mère Servan s'approcha, s'essuyant les mains à son tablier. Il y eut un silence curieux, plein de choses. Un rire étouffé fusa; des chuchotements se firent entendre.

—Tu sais, dit Servan à son fils, "que celui qui trouve un épi rouge doit aller embrasser son amie de cœur"...

—Oui, je sais, répondit André. "Mais je n'ai pas d'amie de cœur"...

—Pas d'amie de cœur! s'écria Servan. Et naivement son regard alla vers Yvonne, Qu'est-ce que tu dis donc là, garçon ?

—C'est dommage qu'la ville soit si loin, dit Leroux, ironique. "André ne serait pas long à s'en trouver une"...

André se retourna vers lui avec colère: — Toi, Leroux, tu me ferais plaisir en gardant tes réflexions pour toi: je n'ai rien à te dire et tu n'as pas à parler.

—Oh! oh! voyons! dit Servan, s'interposant.

—J'vous d'mande ben pardon, m'sieu André, reprit Leroux, avec un salut cérémonieux qui fit rire les autres. "Permettez-moi d'aller mettre mes gants... Et puis, tu sais,– et sa voix eut soudain un ton de défi,— si tu ne veux embrasser personne, il faut le dire et me passer l'épi : j'embrasserai pour toi"...

—Fais donc! dit dédaigneusement André. Et il lui tendit l'épi rouge.

Clac! Un gros baiser retentit qui jeta l'assemblée dans une gaieté folle. Puis on se remit à l'épluchette avec une énergie nouvelle. Tout à coup, André laissa tomber furtivement l'épi dont il venait d'entr'ouvrir l'enveloppe et s'empressa d'en prendre un autre. Mais Leroux, qui devait être pour quelque chose dans ce hasard extraordinaire, jeta le cri d'alarme.

—André en a trouvé un autre!

—Un autre épi rouge! Mais il n'y en a donc que pour lui? cria la mère Servan, de loin. Ah! ben, j'espère ben que c'fois-ci, tu vas l'embrasser!

—Qui? demanda Leroux, railleur.

—Je n'ai pas trouvé d'épi rouge, dit André, avec dépit. Voyez plutôt.

—Et celui que tu viens d'laisser tomber? s'écria Leroux. Je le vois d'ici... Il est rouge comme la joue d'ta voisine...

André hésita. Un moment il eut l'envie folle de jeter l'épi qu'il tenait à la tête de celui qui le raillait là-bas, du regard, mais il se contint. Rapidement il se pencha vers sa voisine, l'embrassa sur les deux joues, puis regarda autour de lui avec défi. Il y eut un moment de surprise, puis tous les yeux se tournèrent vers Yvonne qu'on venait de voir à deux pas du groupe, mais qui tournait le dos, maintenant et paraissait très occupée. Encore une fois les époux Servan se regardèrent, une immense surprise dans les yeux.

Le tas de maïs était presque épuisé. Servan s'avança:

—C't'assez pour l'moment. Un quart d'heure de r'pos, puis viendra l'réveillon. Amusez-vous un peu.

Un brouhaha et les invités se levèrent, se secouèrent, s'éparpillèrent un peu partout, les uns s'empressant de sortir, les autres organisant un quadrille ou se poursuivant de pièce en pièce. André suivit Leroux qui sortait en chantonnant.

—Leroux, lui dit-il, quand il l'eut rejoint, "tu vas me faire le plaisir de te mêler de tes affaires, hein? Je ne veux pas...

—Tiens! Mais c'était pour s'amuser que j'ai fait ça! répondit Leroux.

—Je ne veux pas me mêler à vos jeux, reprit André, s'échauffant. "Ils sont idiots, vos jeux"...

—Ah! Eh ben, pourquoi venais-tu à la corvée, alors?

—Je suis venu pour faire plaisir à mes parents, non aux imbéciles de l'épluchette...

—Oh! oh! Je t'avertis que si tu m'appelles imbécile, j'répond par crevé...

—Leroux!

—M'sieu!

—Brute! Et André eut un mouvement violent, comme pour lancer sa main sur la figure de l'autre.

—Ah! non! pas ça! dit Leroux en saisissant les bras d'André entre ses mains puissantes. "Tu pourrais te faire mal, mon p'tit, et ça f'rait d'la peine à ton papa... Rentrons à la maison et soyons sages"...

André, dans l'impossibilité absolue de bouger, tremblait de rage et d'humiliation. Quand Leroux l'eut lâché cependant il ne tenta pas d continuer la querelle, mais rentra rapidement chez lui, pour disparaître tout à fait. Cela t pour effet de créer une gêne, un malaise qui écourta la veillée. On n'apporta plus de maïs après le réveillon et les couples s'en allèrent bientôt, les uns après les autres, ou plusieurs à la fois. Quand le dernier fut

sorti, Servan eut un grand soupir de soulagement. Yvonne, lentement s'en alla... La mère Servan s'assit sans rien dire, fixant la table mise et toute bouleversée, une tendresse aux yeux. Il y eut un silence plein d'angoisse, puis tout à coup on enten-



dit un sanglot, un sanglot convulsif d'enfant qui ne peut plus se contenir et les deux vieux, lentement, tournèrent leurs regards vers la chambre voisine.

—C'est Yvonne, murmura la femme.

Alors le père Servan se leva, la face empourprée de colère, tendant le poing vers l'étage supérieur de la maison où son fils devait se trouver:

—Ah! le r'négat! l'mauvais fils, le lâche! cria-t-il.

Mais la mère qui pleurait aussi, maintenant, dit avec difficulté:

—Mon pauvre vieux! Si pourtant c'était tout d'not' faute c'qui nous arrive là? On voulait en faire un m'sieu, d'not' fils, un savant, eh ben?

—Un m'sieu, un savant! Ah! misère! gronda Servan, en écrasant une larme sur sa joue, avec sa grosse main tremblante.

UN CANADIEN.

Jean-Brette à l'épluchette

"Fanfants! Savez-vous qui c'était Jean-Brette ?"

C'est ainsi que grand-papa commençait toujours l'histoire du fameux, du mirobolant Jean-Brette, dont les tours inouïs hantaient sans cesse nos jeunes imaginations.

Aussi, lorsque nous *veillions* avec les grands, — permission exceptionnelle — et que nous voyions *pepère* fumant au coin du feu, sa grosse pipe d'érable, vite, Mariette et moi nous mettions à jouer autour du bon vieux, lui accrochant, qui un bras, qui une jambe, tant et si bien qu'à la fin impatienté, *pepère* se levait en nous arrêtant du geste: "Si vous voulez rester tranquilles les enfants, j'vais vous conter un conte." C'était justement ce que nous attendions.

—Une histoire de Jean-Brette n'est-ce pas ?

—Oui, c'est bon, une histoire de Jean-Brette.

Déjà, nous étions des anges, et aussitôt grands et petits de s'approcher, regardant le conteur avec

des grands, grands yeux. "Lui" regardait..... au plafond; ou plutôt non, il ne regardait rien. Seulement, on eût dit qu'il cherchait loin, loin dans sa tête, comme lorsqu'on cherche des vieux souvenirs.... et qu'on a quatre-vingt-six ans....

Puis soudain, *tirant* une dernière *touche* — car les grands-pères ne fument pas en contant:



"ça empêche de dire vrai," — il nous interpellait avec son beau vieux sourire: "Fanfants! Savez-vous qui c'était Jean-Brette?"

—Mais non.... pepère!

Il fallait voir avec quel air nous disions ce "non" là. Car à chaque histoire de Jean-Brette

— et il y en avait bien dix — c'était toujours la même question qui revenait, et aussi la même réponse.

Si je tiens à vous dire tout cela, vous comprenez, *c'est rien que pour vous dire*.... Parce que je sais bien que pour vous autres, une histoire de Jean-Brette, de la Corriveau, ou de Bellenflure, ça vous est parfaitement égal. Pourtant..... si vous aviez seulement entendu conter par *pepère* en personne, "la *fois* du presbytère", ou "la *fois* de la Croix-Neuve", ou "la *fois* du bedeau" ah! "la *fois* du bedeau!".... mais pour aujourd'hui, c'est "la fois de l'*épluchette*" que je voudrais vous raconter, et telle que je la tiens de mon grand-père.

* * *

—Or donc, mes bons amis, savez-vous qui c'était Jean-Brette?... Non?... Eh bien! Ecoutez!

Autrefois *au ras* la Sapinière du Grand-Coteau, il y avait un homme qui s'appelait Virelouche, et sa fille, Roselinette. Le père était bon, bon comme un ange, mais laid, mais laid comme un péché mortel. Il était bien laid n'est-ce pas? Tandis que Roselinette était belle, oh! belle, mais orgueilleuse la petite, et avec ça, fière comme une oie.

Par malheur, il arriva qu'un jour Roselinette se moqua et rit de son vieux père: vous savez que c'est très mal cela; alors Bonne Fée lui apparut et lui dit: "Roselinette! ma belle Roselinette! comme tu es méchante enfant! Tu as ri de ton père; pour ta punition, le premier garçon qui t'embrassera, tu le marieras."

Or comme Roselinette était on ne peut plus orgueilleuse, elle eut dès lors grand peur de se faire embrasser par des gas du Grand-Coteau. Car vous saurez que "*mam'zelle*" ne voulait miette marier un *habitant*. Elle avait pour son dire, que "ça commençait à être *tannant*, toujours *faire le train* et *tirer* les vaches: c'était un monsieur de la ville qu'il lui fallait...."

Voilà pourquoi dans les *veillées* et les *épluchettes*, on ne voyait plus maintenant Roselinette. Quant au père Virelouche, ça le taquinait un brin, ces manies là: "Pour sûr, disait-il, que ma Rose ne se mariera pas. Ça me serait pourtant si utile d'avoir un gendre pour m'aider."

Voyez ce que c'est que d'être méchante petite fille!...

—Mais Jean-Brette, *pepère ?*

—Ah! attendez un peu.... Jean-Brette....

Un beau jour, Virelouche qui avait pas mal de blé-d'inde, décida qu'on ferait une *épluchette:*

"les épis commençaient à *reluiser*, et puis disait-il, ça sera un *adon* pour ma Rose de se faire des *cavaliers;* car nous inviterons les *jeunesses* des trois rangs."

Qui fut dit fut fait. Et comme c'était la première *épluchette* de la saison, aucun des invités n'y manquait: c'est vous dire que les trois Coteaux y étaient.

Mais faut avouer que si la chose *adonnait* Virelouche, ça n'était pas aussi *adonnant* pour Roselinette! Me voilà bien prise, se disait-elle, toute triste. Car, dans une *épluchette*, il y a des épis rouges, et alors? alors je vais me faire embrasser; et alors? oui alors..." Vous savez le reste, n'est-ce pas? La belle pouvait se faire embrasser par *queuque* gamin du Vieux Coteau, et il lui faudrait l'épouser. Orgueilleuse comme elle était, la pauvre Roselinette tordait son tablier en pleurant de rage.

Tout à coup une idée lui vint: "Si je cachais tous les épis rouges, se dit-elle, personne ne pourrait m'embrasser...." Et toute la nuit qui précéda l'*épluchette*, Roselinette la passa à trier des épis rouges et à les bien cacher. La petite n'avait pas les yeux *clairets* le lendemain, mais tout de même, elle était fière de son coup; et pour un coup vous conviendrez que c'en était un *mâtin*.

Or faut que vous sachiez, qu'en ce temps-là, Jean-Brette, le fameux Jean-Brette, cherchait femme. *Ca fait que* juste le soir de l'*épluchette au* père Virelouche, notre Jean-Brette s'en fut au Bois des Diables, trouver sa Vieille Sorcière et lui dit: "Sorcière, je cherche femme, et je veux trouver belle, aussi belle que le jour; peux-tu me renseigner?"

Alors la Vieille Sorcière, qui était une amie de Bonne Fée et connaissait tous ses secrets, fit tourner sa baguette et craquer son petit doigt, tiens, comme ça: "Jean-Brette, dit-elle, tu sais que t'es pas mal canaille: c'est toi qui as volé le vin du curé et la madone de la Croix-Neuve. C'est toi qui as fait chauffer le bedeau dans un four, et coupé *au ras, au ras*, la queue de son pauvre chien. Tu as fait bien d'autres mauvais coups, mais tout de même, pour t'aider à trouver femme, je ne puis pas te refuser ça. Je t'indiquerai donc ce que tu cherches."

—"Parlez, bonne vieille, lui dit Jean-Brette, je vous écoute." Et il glissa une pièce d'or toute neuve dans la main de la Sorcière.

—"Sais-tu où est la Sapinière du Grand-Coteau?"

—"Oui" ....

—"Eh bien, tout près de là, il y a un homme qui s'appelle Virelouche et sa fille Roselinette.



On dit que c'est la plus belle fille du monde. Seulement, pour l'avoir en mariage, il faudra auparavant que tu l'embrasses une fois."

—"Voilà qui est assez difficile, dit Jean-Brette; mais j'essaierai et on verra bien, si je ne réussis pas. Merci, bonne vieille!" Et Jean-Brette s'en alla.

L'*épluchette* venait justement de commencer chez Virelouche, lorsqu'arriva soudain un étranger avec une belle jument noire, — plus belle encore que Princesse, — et avec ça, un grand *tuyau-de-castor, et pis* une canne; il avait aussi de jolies moustaches et des cheveux frisés. Tout le monde pensa que c'était le gouverneur en personne, ou son envoyé: mais ce n'était ni l'un ni l'autre. L'étranger se nomma "un avocat de Québec, qui allait plaider à Montréal."

Dans ce temps là, vous savez, les chars n'étaient pas inventés; c'est pour ça qu'on voyageait en voiture.

Or ce qui vous surprendra le plus mes agneaux, si vous ne l'avez pas déjà deviné, c'est que le beau monsieur à moustaches et aux cheveux frisés, n'était autre que Jean-Brette lui-même. Eh oui! Jean-Brette! Le rodeux! il s'était déguisé pour ne pas se faire reconnaître: il en avait des plans n'est-ce pas, pour embrasser Roselinette? Car c'était bien pour ça, qu'il venait, le faraud!...

Et avant qu'on le questionnât trop, Jean-Brette, ou plutôt monsieur l'avocat, se mêla aux

éplucheux, en disant que "le blé-d'inde, ça le connaissait, puisque dans son jeune temps, il passait ses vacances en campagne." Mais dans le moment, ce qui l'occupait le plus, c'était Roselinette; il n'eut pas grand'peine à la reconnaître, tant elle était la plus belle des *éplucheuses:* et pour ne pas se faire jouer de tour, il se mit à éplucher comme un bon. Vous vous imaginez pourquoi n'est-ce pas? Pour avoir un *rougeau* et voler un bécot à la belle Roselinette.

Epluche! Epluche! Epluche! Toujours des épis blancs!

Epluche toujours! Epluche toujours! Epluche toujours! Encore des épis blancs!

"Batte-feu! pensa Jean-Brette, en se frottant la moustache, pour sûr qu'on a trié tous les épis rouges!"

Et Roselinette se disait: "Que j'ai donc été folle! Si au moins je m'étais caché un *rougeau* dans le tas; je l'aurais fait trouver au beau monsieur de Québec: Et alors? alors il m'aurait embrassée. Et alors? Oui alors....." Roselinette tordait encore plus fort qu'hier son tablier, et avait grande envie de pleurer. Les autres, vous pensez bien, trouvaient ça assez ennuyeux et pas mal curieux: rien que des épis blancs; pas un *rougeau* encore!...

Mais Jean-Brette sans se décourager, épluchait toujours.

Epluche encore! Epluche encore! Epluche encore! Le pauvre garçon en suait à grosses gouttes, tant il avait chaud. Roselinette, elle, commençait à blêmir: elle voyait tout son rêve qui s'en allait à l'eau, rien que pour un épis rouge.....

Tout à coup, le beau monsieur s'écria tout joyeux: "J'en ai un, un *rougeau!* J'en ai un!..." Tous se penchèrent pour le voir, mais se mirent à rire: c'était une citrouille. Vous savez ces petites citrouilles qui poussent dans les champs de blé-d'Inde, et qu'on fait cuire le soir de l'*épluchette*, pour manger avec le blé-d'Inde bouilli. Le Jean en avait trouvé "une", en pigeant dans le tas; et tout fier il criait: "J'en ai un *rougeau!* J'en ai un!"

Vous croyez qu'il disait ça par farce? Nenni, mes petits amis! Faut vous rappeler que Jean-Brette était fin renard, et qu'il n'avait pas qu'une corde à son arc.

On le vit bien, lorsque le beau monsieur s'avança galamment vers Roselinette, et lui présenta sa petite citrouille en disant: "Mam'zelle, par chez-nous, dans les *épluchettes*, les petites citrouilles comptent pour des épis rouges." Alors, vous comprenez que la belle ne se le fit pas dire deux fois, et pan! ils s'embrassèrent.....

Et c'est ainsi que Jean-Brette trouva femme à son goût et que l'orgueilleuse Roselinette dut épouser le garçon le plus canaille, à dix lieues à la ronde. Ça vous montre n'est-ce pas, ce qui peut arriver aux petites filles qui se moquent et rient de leurs parents. Ça vous montre aussi, que parce qu'on est belle fille, faut pas s'imaginer que le roi va venir nous demander en mariage.



Non, mes petits enfants, concluait grand'-père avec son gros bon sens: quand on reste au Grand-Coteau, et qu'on veut se marier, faut pas *cracher* sur les *habitants*, pour courir après les messieurs de la ville.

Faut jamais trop se *craire:* ça porte pas bonheur. C'est moi qui vous le dis.

* * *

Elle est longue mon histoire de Jean-Brette... N'est-ce pas qu'elle est longue? Et simple aussi? Trop simple peut-être, dans un siècle où l'on aime tant les choses compliquées. Que voulez-vous? au temps dont je vous parle, c'était simple comme

cela. Et puis, "trop longue" ou "trop simple" franchement je la trouve belle, mon histoire. Tiens! seulement que de vous l'avoir racontée, — bien mal il est vrai — je me suis senti revivre mille petits bouts de vie d'autrefois; vous savez ces "petits bouts" qu'on oublie ça et là sur la route, au bord des fossés et des ruisseaux, "*au ras* la Sapinière du Grand-Coteau", ou près du P'tit-Rocher...

D'ailleurs n'est-ce pas joli: "Fanfants! Savez-vous qui c'était Jean-Brette?"

Moi, je trouve ça charmant.....

Et toi Mariette?....

VIATEUR FARLY
(Fanfant)

Joliette, novembre 1916.

La corvée du cimetière

Ce dimanche-là, le père Michel Desbiens, majestueusement assis dans le banc de fabrique, s'estimait le plus heureux des mortels et le plus



fameux des treize marguilliers anciens et nouveaux de la paroisse de Saint-Jacques. Enfin il avait gagné son point. Monsieur le curé venait justement d'annoncer à son prône, pour le trois novembre, une corvée générale afin de refaire la toilette du cimetière. Et cette idée, c'était bien celle du père Michel. Il l'avait inscrite en tête de son programme de fabricien; il l'avait inlassablement exposée dans les conseils de fabrique; il lui abandonnait même parfois son esprit au point d'avoir sur la conscience quelques distractions volontaires durant l'office divin. Enfin ses efforts aboutis-

saient. Il pourrait dorénavant avec ses cinq fils et ses quatre filles venir s'agenouiller sur la tombe embellie de sa défunte femme; il pourrait se relever moins triste puisqu'il aurait contribué à faire renaître l'ordre dans le champ du suprême repos; il aurait fait une œuvre dans sa vie, ce qui lui vaudrait bon accueil de la part du grand Christ du cimetière lorsque lui-même viendrait à son tour dormir le dernier sommeil.

Cette corvée, comme il la souhaitait générale, fructueuse, à jamais mémorable, il se chargea de l'organiser. Il fallait le voir au sortir de l'église au milieu des groupes qui font la chronique de la semaine: un mot à celui-ci, un coup de coude à celui-là. Bref, il vit tout le monde; il parla à tout le monde; il invita tout le monde. Il ne recueillit que des approbations. Restait à constater si la réalité répondrait à son attente.

* * *

Le trois novembre était arrivé. Une longue théorie de voitures cheminaient lentement vers le cimetière tandis que de nombreux manœuvres, la pelle ou la pioche sur l'épaule, attendaient le signal pour commencer la besogne. Le père Michel Desbiens, la figure épanouie, assignait à chacun le labeur de la journée.

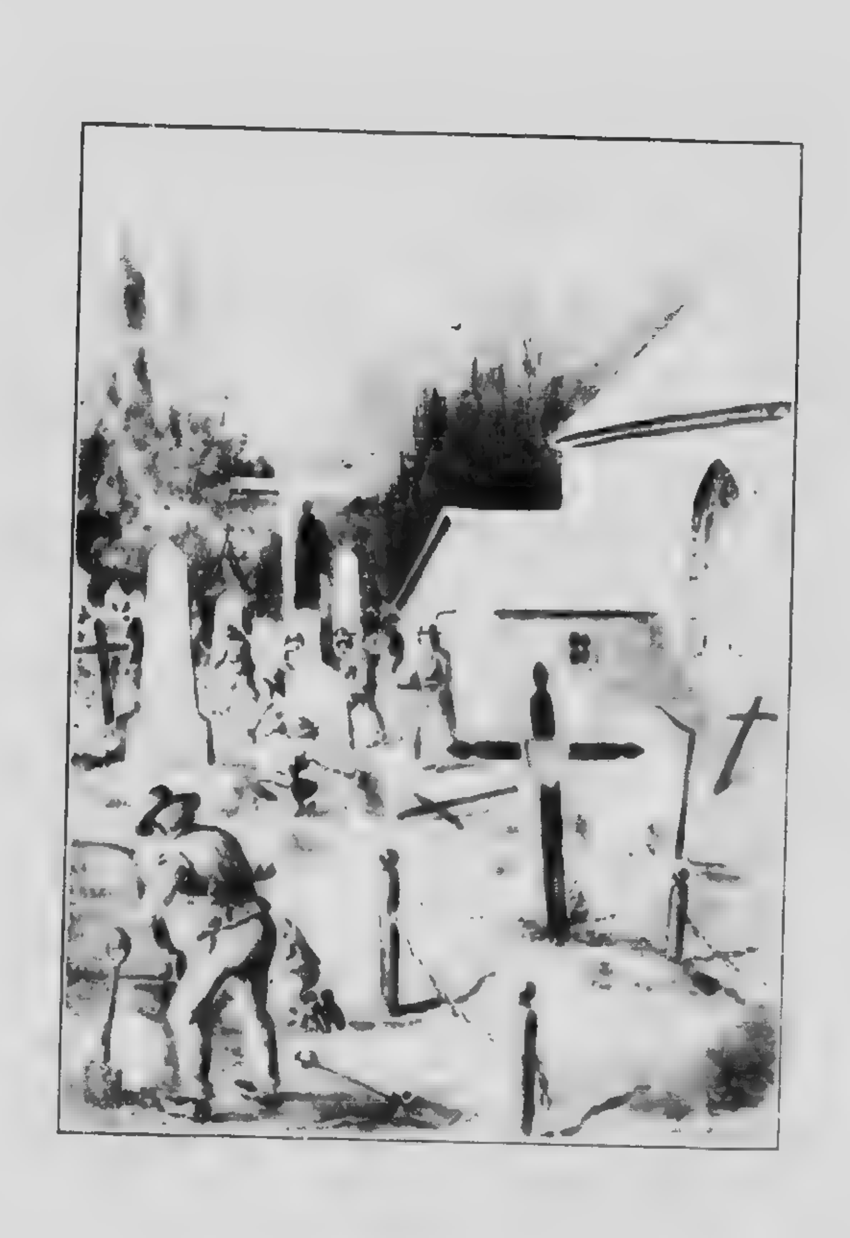
Qu'il était intéressant d'examiner la physionomie reposée de ces robustes campagnards! Alors que cette journée était sombre et nuageuse, alors que partout les prairies avaient emprunté cette teinte fauve et sauvage de fin d'octobre, alors que, selon le poète,

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Le rossignol était sans voix,
Le bocage était sans mystère.

tous ces corvéables paraissaient réjouis comme au printemps quand ils confient à la terre leurs espérances. On sentait que ce genre de réunion renfermait pour eux beaucoup d'attraits. Sans doute, ils semblaient heureux d'unir leurs forces dans un but de charité et de coopérer à la renaissance de ce qui autrefois avait été le beau cimetière de Saint-Jacques. N'y avait-il pas là pour chacun un coin de terre où reposaient des êtres aimés? Ceux pour qui se donnait cette corvée, ce n'était point des voisins, mais des proches, un père, une mère, qui, en partant, avait emporté le bonheur du foyer. Plus que toute autre, cette pensée de chers disparus, à qui l'on veut offrir une marque d'amour avait rassemblé cette armée de travailleurs. Et cependant il y avait encore autre chose. Outre ce souvenir si naturel pour ces bonnes natu-

res, il y avait le prix de monsieur le curé. Car monsieur le curé avait promis un prix, et ce prix devait échoir à l'homme qui aurait fait le plus de besogne dans le cimetière, cette journée-là. Bien plus, le vainqueur devait être nommé en chaire, tout comme les gens qui se marient. La chose était connue de tous, et chacun avait ses prétentions. Le père Michel, ayant disposé son monde, donna le signal de commencer.

Rien de plus pittoresque que ce cimetière, champ d'immobilité et de silence, devenu tout à coup champ d'agitation et de tumulte. On eût dit une résurrection soudaine pour une seconde vie. Et certes il y avait assez de bruit pour réveiller les morts les plus anciens. Les pioches tombaient en cadence; les pelles entraient en gémissant dans la glèbe; les coups de masse retentissaient sourdement sur l'obstacle. Tout était en mouvement. Ici, une douzaine de paires de chevaux attelés à des charrues déchiraient avec effort le gazon d'allées remplies par les ans, tandis que d'autres équipages enlevaient au moyen d'énormes pelles ces sillons écourtés et les culbutaient aux endroits de nivèlement; là, plusieurs gros bœufs tiraient lentement de lourdes traînes surchargées de cailloux, pendant que d'autres charroyaient le sable et la



gravelle. Au milieu de ce fracas, on pouvait entendre distinctement les cris des conducteurs, excitant leurs bêtes de somme par les noms qu'ils leur avaient donnés. Il y en avait de toutes les nuances et aucune couleur de l'arc-en-ciel n'y manquait. C'était une véritable cacaphonie de: "Avance donc, Noir. Pas si vite, Rouge. Arrête, Blanc. etc..."

Le père Michel lui était partout: on eût dit qu'il avait le don d'ubiquité. Tantôt il apparaissait au milieu des manœuvres dont la besogne consistait à redresser les monuments funéraires qu'avaient renversés les tempêtes, tantôt il se mêlait à ceux qui faisaient disparaître la mousse ou la rouille des mausolées. Sans doute, monsieur le curé assistait. Sans sa présence, l'événement eût été incomplet. Il fallait qu'il y fût pour que chacun reçût le mot de bienveillant encouragement; il fallait qu'il y fût surtout pour présider la fin de la corvée. On lui désignerait le conducteur de la meilleure paire de chevaux de la journée ou encore le plus infatigable des manœuvres, et le soir venu, aux pieds du Christ, du cimetière l'heureux vainqueur recevrait des mains du pasteur le prix tant convoité.

Et la journée avançait. Sous l'action des travailleurs, les pierres revenues à une blancheur moins effrontée, étaient replacées avec goût, les obélisques fatigués avaient repris la verticale, de longues allées purgées de détritus encadraient avec symétrie des lots parfaitement distincts. Peu à peu le cimetière avait repris sa physionomie de cité des morts; à mesure que progressait l'entreprise, le sommeil des défunts semblait devenir plus calme, leur douleur plus résignée.

Le père Michel jubilait. Il avait réalisé son rêve de marguillier. Seule, une légère inquiétude assombrissait un peu la joie radieuse de son âme: il devait désigner à monsieur le curé l'heureux corvéable digne de la fameuse récompense. Tous avaient également porté le poids du jour et de la chaleur; tous avaient droit au denier du père de famille. Heureusement qu'un incident providentiel vint trancher la difficulté.

* * *

Pendant que les travailleurs se rendaient aux pieds du grand Christ pour entendre les remerciements du pasteur, ils avaient remarqué là-bas un groupe d'enfants agenouillés sur le tertre encore frais d'une tombe. Chose singulière, c'était la

troisième visite de ces petits ce même jour. Que venaient-ils faire ? Pourquoi prier si souvent ? Le prêtre voulut en savoir la raison.

—Allez quérir ces enfants, dit-il à l'un de ceux qui approchaient.

Les enfants accoururent; ils étaient cinq. C'était les cinq fils du père Michel.

—Pourquoi donc, mes enfants, dit le prêtre à haute voix, êtes-vous venus si souvent aujourd'hui dans le cimetière ?

—Nous sommes venus prier pour maman et les défunts, déclara Charles rougissant.

—Mais est-ce qu'une seule fois n'eût pas été suffisante ? demanda le prêtre.

—Vous nous avez dit hier, monsieur le curé, répondit Emile qui était l'aîné, de prier souvent. Alors nous avons décidé, nous aussi de faire une corvée...

—Une corvée! Comment ?

—Oui, une corvée de prières pour vider le purgatoire. Vous nous racontiez dans votre prêche que nos pères en 1759, abandonnés par la mère-patrie et n'ayant plus d'espérance, murmuraient tristement: "Le Ciel est trop haut et la France trop loin pour espérer du secours." Voilà pourquoi nous ne voulons pas que maman et les pauvres dé-

funts puissent dire au fond de l'abîme: "Le Ciel est trop haut et nos parents de la terre trop loin."

Un murmure d'admiration s'était élevé devant tant de sagesse. Le son sublime qu'avait rendu la bouche de cet enfant avait retenti dans l'âme de ces rudes campagnards. Il n'en était pas un qui ne fût touché, pas un qui ne se crût amplement payé de son labeur. Des larmes coulaient des yeux du prêtre. Il avait reconnu dans ces anges de la terre la présence de Celui qui cache ses mystères aux sages et les révèle aux petits.

—N'est-ce pas à eux qu'appartient de droit le prix du vainqueur ? demanda le prêtre.

Une approbation générale se fit entendre, et aux pieds du Christ souriant, les fils du père Michel reçurent des mains du pasteur le glorieux trophée de la corvée.

* * *

Et ce soir-là, pendant que résonnaient les notes de l'Angelus du soir, dans la paroisse de Saint-Jacques, la paix régnait à souhait dans le cimetière, purgatoire des corps, et dans l'abîme, purgatoire des âmes.

Abbé Arsène GOYETTE
(Esdras du Terroir)

Le 16 novembre 1916.

Terre-neuve et fiançailles

Pierre Grenon s'est levé dès la première barre du jour; son train est déjà presque fait, car aujourd'hui les gens du canton, convoqués la veille, viennent en courvée.

Pierre est un rude colon de Laflèche, hameau perdu sur la terre ontarienne. Tout à côté du sien, il vient d'acquérir un très grand lot, car, voyez-vous, les têtes blondes poussent au foyer, il faut pour elles multiplier les rendements par l'extension des domaines. Seulement ce lot, hier encore couvert de pins altiers, gardent fortement attachées au sol plein de promesses, les souches grises que la hache du bucheron n'a pu que décapiter. Eh! bien, ces souches drues et tenaces disparaîtront aussi! et c'est la courvée qui les enlèvera.

Jamais on ne refuse d'aller à la courvée chez nous, encore moins sur cette terre en train de redevenir française; à cause même des luttes vives et des persécutions de toutes sortes, on s'entraide joyeusement. C'est ainsi qu'aux avant-postes

français, on conserve les belles traditions du Québec et tout ce qui fait la force du caractère national.

Depuis trois semaines, Pierre effardoche sa pièce de souches; il a déserté vers l'ouest, une large bande en taillis, afin de donner du soleil à la terre-neuve où, bientôt, l'arome des sarrazins s'élèvera pour embaumer les alentours. Les souches débarrassées des broussailles se dressent les unes contre les autres, et, du clos voisin, le cultivateur les contemplent, calculant les milliers de bardeaux qu'il en tirera pour l'allonge qu'il se propose de faire à ses bâtiments dès l'automne venu; les débris de racines avant d'aller pétiller dans le gros poêle à deux ponts, feront la plus solide cloture d'embarras qui n'ait jamais été.

Le soleil vient de se lever radieux, illuminant les coteaux et les bois, faisant monter de la terre humide de rosée, une buée chaude où danse la poussière fine des chemins. Les blés dressent leurs petites tiges vertes oscillant mollement à la moindre brise. Dans la lumière crue du matin, la route se déroule en un cordon d'argent; au sud, par le milieu de la plaine ensoleillée qui dévale, l'église de Laflèche émerge d'une mer de feuillage aux teintes douces, et, tout à l'entour, les maisons piquées de toits blancs semblent, dans l'éloigne-

ment, une volée d'oiseaux de neige sur la première verdure du printemps. Il plane sur ce paysage agreste une chaleur ardente tempérée par les bouffées d'air frais de l'Ottawa qu'on devine tout proche. Pierre sourit: avec cette courvée il y aura des fiançailles chez lui. Pascal Viau, fils de colon, a demandé la main de Jeannette. Le prétendant n'est pas riche, mais il est actif, très intelligent, on l'aime beaucoup. De plus, le dernier lot des anciens propriétaires est entre ses mains; Pascal clôt la liste des envahisseurs pacifiques de ce coin de pays. Avant lui d'autres sont venus, marquant leur arrivée par un nouveau départ. Maintenant c'en est fait; cette terre est toute à eux, et avec elle ces énergiques habitants possèdent tout.

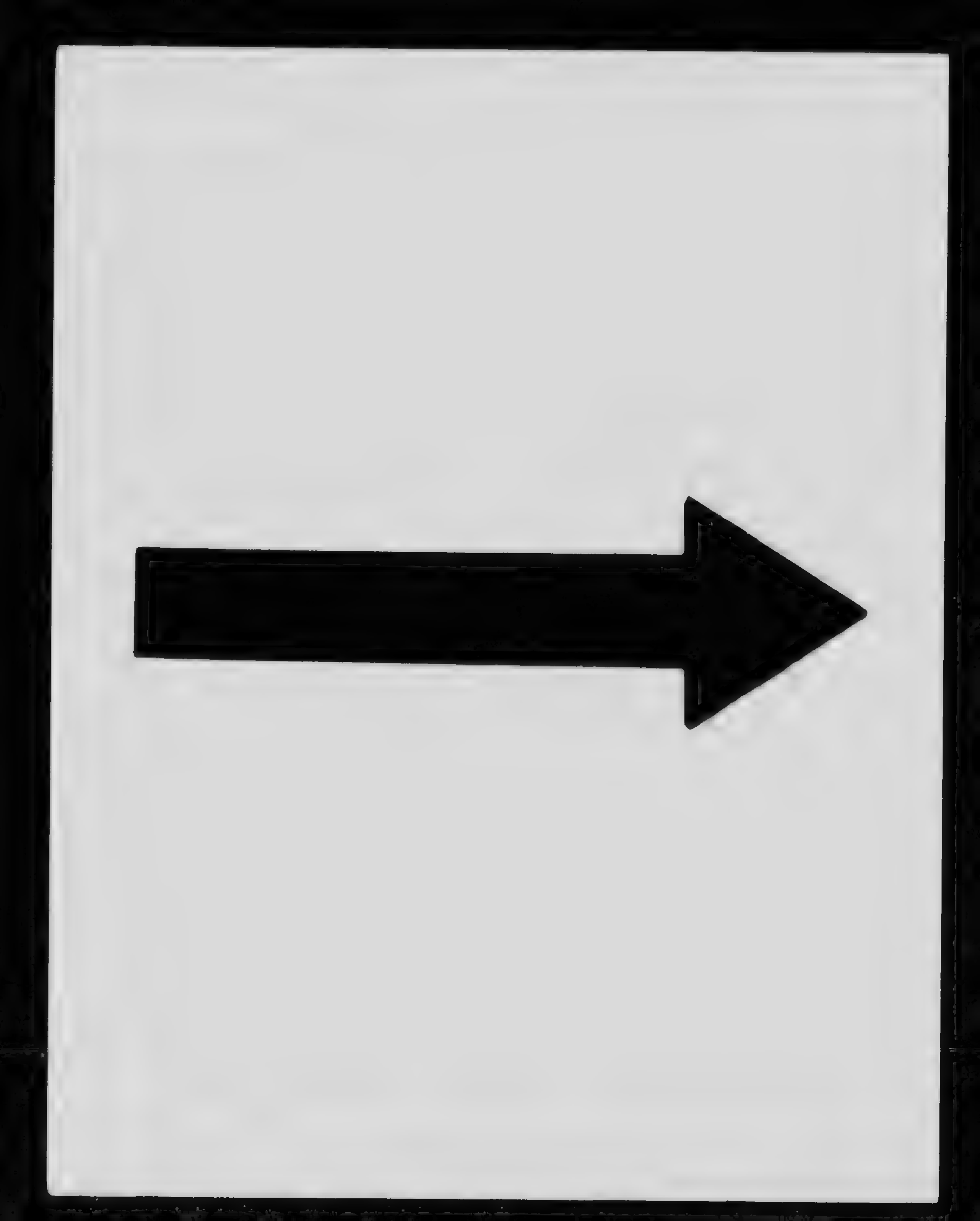
Jeannette a voulu donner un coup de main à sa belle-sœur. Une courvée ne va pas sans une bonne table: la grande armoire bleue de la cuisine, les étagères de la laiterie, sont bondées de rôties, de côtelettes de mouton, de patés succulents et de tartes appétissantes; de beaux pains de savoie et des beignes s'amoncellent partout. La jeune cuisinière va de la huche au poêle et du poêle à la fenêtre qui donne sur le chemin du cinq: Il n'y a pas à en douter, Jeannette attend Pascal.

Pierre voit tout celà, et dans une vision lointaine de radieux enchantement, ses fiançailles à lui reviennent avec d'autres émotions activer les forces vives de son être. Comme le temps passe! Huit bambins entourent la table, qu'on allonge chaque année. Longtemps avant cette époque d'un foyer à lui, son père, le vieux Baptiste Grenon, arrivait d'en bas de Québec, seul au sein d'une race étrangère, n'ayant d'autre patrimoine que sa hache et son courage. Les anciens maîtres ont reculé devant ces familles débordantes, vague vivante qui pousse la vague par les vallons et par les plaines trouant les forêts, déchirant la terre féconde et faisant claironner très haut avec une vigueur irrésistible, le fier, le souple, l'indomptable verbe français, c'est la marée montante de la race française sur le sol d'Ontario.

Mais voilà qu'au tournant du chemin, un bruit de voitures s'élève dans un tourbillon de poussière. Pascal Viau suivi du vieux Grenon et de quatre de ses fils, arrive conduisant d'une main sûre un superbe cheval de trait. La bonne femme de Baptiste est avec le jeune homme; à la maison la besogne ne manquera pas, et certes, grâce à Dieu, la vieille est encore alerte pour son âge. Pierre rencontre ses gens près de la barrière qui

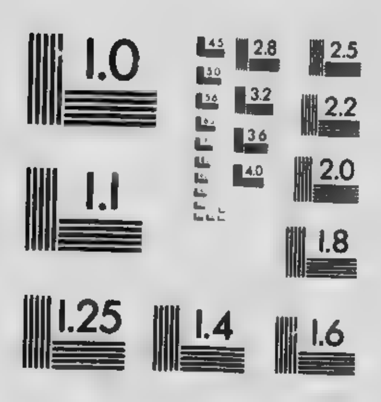
s'œuvre toute grande pour les recevoir. Tout de suite le père demande: "Combien en as-tu?" —"Une trentaine, reprend Pierre en indiquant des noms, les deux Lafleur, l'oncle Michel, Brunet et ses deux gendres..." —"Bigre," interrompit le vieux en bourrant sa pipe, "ça va marcher; de mon temps on n'allait pas de cette allure, les souches tombaient de vieillesse et avec chaque récolte disparaissaient les plus décrépites; quant aux autres, elles dépassaient longtemps encore les plus beaux épis." —"C'est qu'alors vous n'aviez pas les machines d'aujourd'hui, et puis, continue Pierre, vous étiez plus seul dans ce temps-là". —"Ça, c'est bien vrai, murmure le vieux Grenon, songeur revoyant dans un éclair son arrivée d'il y a quarante ans, "ça c'est vrai; les faucilles et les javeliers allaient bien entre toutes les souches du monde, mais vos faucheuses et vos lieuses, c'est d'une exigence.... Où donc est Viau? déjà rendu! oh, l'insécrable, et le bon vieillard, qui connait bien ces jeunesses sourit des yeux où passe un souvenir.

Pascal a filé droit à la maison et cause depuis longtemps avec sa promise. Le dimanche d'avant, au foyer du vieux Baptiste, il a fait la grande demande; ce soir, après la courvée, la réponse comblera ses vœux. De nouveaux venus causent



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





bruyamment; ils s'en vont au travail, et Pascal les suit. —"Alors, c'est entendu?... Vous viendrez pour la première n'est-ce pas? La jeune fille fait un signe. —"Et puis ensuite à la veillée" finit-il, hâtant le pas pour rejoindre ses compagnons.

Ils sont là trente à la forte carrure; tous ceux qui avaient promis de venir. Trois équipes se partagent la tâche après s'être choisi des chefs. Pascal, chef de l'équipe du "sorouet" près du bois, donne les dernières instructions à ses hommes. La courvée commence. "Attention", crie Pierre, "pas d'accident et les yeux à votre besogne". —"Oui, Oui..." répondent ceux qui l'entourent. Alors le vieux Baptiste, dans un élan de foi vive mais toute de simplicité, mettant ces travaux sous la protection de la divine Providence, ôte son grand chapeau de paille, et avec piété, fait le signe de la croix. Tous imitent le vieillard.



Déjà Pascal est à l'œuvre; muni d'une longue tarrière, il perce au-dessous d'une souche immense

quatre trous profonds pendant que d'autres coupent les grosses racines qui courent à fleur de terre. Le chargeur a pris autant de cartouches de dynamite; il les a d'abord reliées par un fil de cuivre qu'il a attaché à une batterie électrique puis les ayant fait couler jusqu'au fond, il bourre ces trous de terre glaise et de sable; l'opération est presque complète. Pour voir sauter cette première souche, les créatures et les enfants sont là. Jeannette écoute les instructions brèves de Pascal: établir le contact en exerçant une légère pression sur une tige rigide qu'une poignée arrondie termine. C'est un jeu pour la jeune fille. Pascal se tourne vers les hommes: "Ça y est...? Alors... une... deux... trois..." Une explosion sourde retentit, se mêle aux acclamations des hommes et aux cris des femmes et des enfants; une secousse terrible ébranle le sol d'où montent en nuages épais des masses de terre brune, en même temps qu'un être fantastique, fouillis de racines enchevêtrées d'éclats jaunes comme l'or et d'un arome pénétrant, apparaît dans ce brouillard sombre; la première souche gît là sur le flanc, au bord d'une fosse géante. Pascal félicite Jeannette, mais la jeune fille le renvoie vite au travail: elle veut, à la fin du jour, acclamer un vainqueur.

Sept hommes sont à l'œuvre: ils comblent la fosse, scient deux billes à bardeaux, saines jusqu'au cœur, et traînent ce qui reste de la souche vers la clarière; c'est le premier jalon de la clôture d'embarras. Les détonnations se succèdent, tantôt aiguës comme les rapides crépitements de la flamme, tantôt sourdes comme le roulement lointain du tonnerre. Les coups de haches que les échos des bois redisent longuement, le sanglot des fibres qui se déchirent, le bruit sec des racines qui se cassent, les nuées de terre qui flottent dans l'air enveloppant tout d'un voile obscur, cet ensemble offre le spectacle d'une activité fébrile en même temps qu'étrange.

Vers deux heures de l'après-midi, Pierre avec l'aide de sa petite sœur passe le vin; on prend à la hâte une légère collation. Et dans l'accalmie de ce repos, voilà que de la petite école française, à quelques arpents plus loin, arrivent portées par les voix fraîches des élèves, les mots graves de l'hymne bien connu:

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux......

On écoute ces accents pieux à la gloire de la terre natale. Terre de souffrances et d'énergies! Ils la

défrichent en ce moment et c'est parce qu'ils l'aiment avec passion. Le rythme impressionnant des strophes se fait plus lointain et plus doux; là-bas, dans la petite école, les notes ont fini de vibrer tandis qu'ici elles remuent délicieusement les cœurs.

Sous un soleil ardent l'ouvrage bat son plein. L'ambition stimule les gens de la courvée. Qui sera vainqueur? C'est un honneur que chacun envie. D'ailleurs, on se hâte pour terminer avant la brunante, et puis, la faim se fait pressante, on songe à ces bonnes choses qui attendent sur les tables déjà mises... Et les unes après les autres, suprême résistance, les vieilles souches se cabrent vainement; toutes finissent par s'affaler dans des jets de poussières que la brise emporte avec l'odeur forte de la poudre noire et le parfum exquis de la terre qu'on ouvre. Les trois équipes se suivent de près; on parle peu et par mots brefs, en phrases hachées comme l'essoufflement des chevaux qui tirent à plein collier.

Les vieux, Grenon et Landry, deux vétérans du sol, sont au comble de la joie: il faut avoir défriché pour bien savourer cette satisfaction intense des faiseurs de terre. Tous deux se baissent d'instinct, ils palpent l'argile humide, riche de

l'humus accumulé depuis des siècles, où la vie semble bruire sourdement; et de leurs mains marquées des stigmates augustes du travail, coulent des flots onctueux de la substance féconde, source prochaine d'opulentes moissons de froment.

Là-bas, un cri soudain éclate: un trait de fer en se brisant a frappé Pascal au poignet. On accourt de toutes parts: —"Ce n'est rien; une simple graffignure," dit le blessé, qui cherche à étancher un jet de sang vermeil.... "Conservez vos places," continue-t-il s'adressant aux siens, "je reviens bientôt." Et il se dirige vers le ruisseau, le long de la route. Là, adossé à la clôture, il peut encore diriger et admirer l'ensemble du travail. C'est beau! et c'est plein d'espérance; sera-t-il vainqueur?



A ce moment, de la maison, Jeannette a vu le jeune homme; elle salue à grands coups de mouchoir. Pascal tressaille d'une douce émotion et d'un geste passionné, envoie un affectueux baiser que la bien-aimée retourne par douzaines.

"Encore un coup de cœur, mes braves" s'écrie le chef à son retour. Décidément la chance le favorise. Les deux autres équipes traînent à cent pieds, au moins, derrière lui; mais de parts et d'autres les souches continuent de sauter à l'envie, comme des pailles que le vent soulève; la terre vibre longuement sous l'effort de la dynamite qui éclate en sons de fanfares; les godendards pleurent, chantent et crient dans le pin jaune, semant une longue traînée de bran de scie en une rosée de poudre d'or. Enfin la dernière souche va sauter; Pascal est vainqueur! Mais pour couronner son succès il veut faire plus encore. Lorsque la tâche est partout achevée, Pierre debout près de son père, lui montre le roi de la courvée qui herse avec ardeur sa lisière de terre-neuve. Le vieux Baptiste Grenon sourit: ah! sa Jeannette sera heureuse! Tous avec lui admirent cette superbe pièce où dansent les rayons pâles du soleil couchant; et dans l'ombre qui s'avance sur la plaine les mille bruits du soir s'élèvent en un chant d'allégresse et de paix.

* * *

Au milieu de la grande chambre et de la cuisine, les tables faites de planches posées sur des chevalets sont chargées de tout ce qu'on prépare

depuis trois jours: c'est le repas de la courvée. Les trente défricheurs attablés mangent plus qu'ils ne parlent et le tintamarre des assiettes heurtées par les cuillères domine cette première partie du souper. Cependant la grosse faim apaisée, le vin aidant, on finit par s'interpeller d'un bout à l'autre de la table. Le rire est joyeux comme le cœur est sincère; c'est la joie naïve et douce qu'engendre le travail des champs. Le père Grenon coule un œil vers Pascal et Jeannette. Il semble soucieux..... pourtant, par un effort de volonté, le voilà qui se lève; vraiment une bonne souche lui pèse moins que ce petit discours-là! Jeannette regarde Pascal et dans ce seul regard lui exprime tout son amour. Le silence s'est fait jusqu'au fond du fournil; les voisines, curieuses chuchotant d'éternels secrets, s'encadrent dans les portes et sous la clarté vacillante de la lampe suspendue, le vieil habitant promet sa quatrième fille en mariage. C'est une scène digne des temps les plus reculés. "Mes amis," commence-t-il, essuyant la sueur qui coule de son front, "vous savez que Pascal Viau a fait la grand'-demande; j'ai voulu lui répondre ici; je ne refuse pas. Jeannette non plus, je crois. Pascal est vainqueur: voilà sa récompense." Un tonnerre d'applaudissements ébranle la maison de l cave

au grenier. Dès qu'il peut reprendre il continue. "Nous les marierons après les récoltes, et, ça va sans dire, vous êtes tous des noces." Et l'orateur s'assied au milieu des acclamations qui reprennent de plus belle. Pascal ne dit rien; Jeannette laissant voir à son doigt une jolie bague de fiançailles, se



cache le visage dans un fin mouchoir de soie blanc. Mais tous deux subissent le feu roulant des souhaits les plus divers. C'est Pierre qui termine en disant: "Hein, mes vieux, pour une récompense, c'en est une fameuse!"

Dehors les étoiles scintillent et les bouquets de grands pins chantent sur les coteaux. Dans la salle qu'on a débarrassée le joueur de violon accorde son instrument et prélude par quelques trilles vivement enlevés. Les fiancés, encore rougissants d'émotions, ouvrent la danse, cependant que dans la cuisine les plus vieux font la partie de quatre-sept. Toutefois, malgré la joie exhubérante, il est clair que ça ne va pas; la journée a été trop dure. Peu à peu la sauterie perd son entrain et les tables à cartes chaument.

Alors la cour devient pleine de rumeurs. Les gens de la courvée attellent; Pierre, un fanal à la main, va de l'un à l'autre, éclairant et remerciant tour à tour. "Bah! pas tant de cérémonies", que fait l'oncle Michel, "c'était chose due, voilà tout."

Pascal veut faire un bout de veillée près de Jeannette; laissons-les causer d'avenir et d'amour.

Et dans le calme de ce soir de juin, par les chemins ténébreux, les gens de la courvée s'en vont. Ils disparaissent bientôt tandis qu'après eux, un murmure de voix reste encore puis s'éteint peu à peu. On les devine longeant le champ essouché où s'estompe dans la nuit l'amoncellement des racines duquel se dégage un parfum de terre humide qui grise ces terriens de bonne race.

Ensemble ils songent à la maison qu'à la Toussaint il faudra lever pour les fiancés de ce soir... Et des cœurs aux lèvres monte spontanément l'hymne, que tantôt chantaient les enfants de la pétite école française:

O Canada, terre de nos aïeux!

J.-H. COURTEAU
(René Courteau)

Valleyfield, novembre 1916.

"Vieux-Temps"

(Une corvée dans le Nord)

Tout en bas du village de Saint-J., là où finissent les rangées de maisons plus ou moins jolies, deux chemins se croisent: l'un, qu'on nomme La Chapelle, monte abruptement et conduit en pleine campagne; l'autre, qui descend, mène à de gras pâturages, paradis des belles vaches Holstein à la robe noire et des Jersey café au lait. A la croisée de ces chemins, Madame Stanislas Ca[illegible]ette habite une maison d'autrefois, aux pierres irrégulières, perdues dans le mortier, aux fenêtres faites de multiples carreaux. Deux trembles jumeaux, excessivement élevés et plantés à droite et à gauche de la maison, font paraître celle-ci très basse; elle a cependant deux étages du côté qui monte et trois de celui qui descend.

Cette pittoresque demeure s'appelle "Vieux-Temps". Nulle main ne l'a encore profanée sous prétexte de restauration; on n'a pas infligé de colonnes blanches à son perron vermoulu; ses

planchers ignorent les tapis turcs et, dans les vastes pièces, aucun plafonnier d'albâtre ne pend à des poutres émaillées. C'est le bon vieux temps et ses charmes discrets: porte pleine au heurtoir de fer forgé, catalognes claires et proprettes, humble lampe sur la cheminée. Lorsque, dans ma toilette moderne, j'entre sous ce toit séculaire, je me sens un véritable anachronisme, tandis que Madame Cadorette, avec sa robe de simple percale, ses cheveux en bandeaux et son langage archaïque, doit rappeler aux murs de sa maison la paysanne normande ou picarde qui, jadis, pendit un jour la crémaillère dans la vaste cheminée.

Malgré la grande affinité qui existe entre "Vieux-Temps" et sa maîtresse, Madame Cadorette n'y est pas heureuse. Quand je lui exprime l'envie que me causent et sa maison pittoresque et le grand jardin d'où, par les jours de beau temps, l'on voit une Laurentide bleue se profiler au-dessus des sapins, elle hausse les épaules et répond: "Si vous aviez vu notre terre!"...... Quel ton d'infini regret! Ce paradis perdu, dont le souvenir hante ma vieille amie, est une ferme de Sainte Anne des Plaines, entourée de cette terre canadienne noire et forte qui fait les champs opulents si admirés au cours de nos randonnées en auto. Mais ce n'est

pas un paysage que regrette la pauvre femme, c'est la maison même qu'elle habitait. Il me semble voir, tant elle m'en a parlé, la vaste et claire cuisine, ce poêle énorme de fonte où disparaissaient des troncs d'arbres presque entiers, et le chaudron, jamais assez grand pour les "bouillis" monstres qu'elle faisait aux "engagés". Je vois aussi les chambres spacieuses et j'entends les bruits joyeux qui les remplissaient quand tous les Cadorette, disséminés dans la Province, arrivaient en août chez leur tante de Ste-Anne pour "casser" le blé d'Inde. Les jeunes appelaient cela la "Corvée"; les vieux, qui avaient gardé les expressions d'autrefois, disaient la "Courvée". Que cette réunion familiale était gaie! Aussi, quand, à la mort de son mari, Madame Cadorette dut tout vendre, tout abandonner pour aller vivre au village, elle ne put renoncer à sa fête annuelle et emporta de Ste-Anne le grand chaudron à bouillis et quatre épis de son blé d'Inde sucré, le meilleur de la Province, paraît-il...... Plusieurs années ont passé depuis ce jour; des dix enfants Cadorette il ne reste plus à "Vieux-Temps" que les deux derniers, mais le blé d'Inde que, chaque année, Charlemagne sème dans le grand jardin, est toujours le véritable descendant des quatre épis de Sainte-Anne.

Ce mois d'août que je passe à Saint-J. amène la fameuse Corvée. Depuis huit jours, Madame Cadorette prépare "Vieux-Temps" pour les hôtes attendus. Aux fenêtres fraîchement lavées je l'ai vue mettre des rideaux blancs. D'une armoire elle vient de sortir une catalogne toute neuve, qui, dans son genre, est une œuvre d'artiste. C'est le dernier ouvrage d'Eugénie, la fillette qu'elle a perdue; j'aime ses larges bandes bleu très pâle, roses, vert foncé. On dirait que la petite "habitante" qui l'a faite a voulu reproduire un beau soir comme ceux que nous avons maintenant, car ce bleu, c'est bien le ciel pâle de sept heures, le rose, l'horizon que le soleil vient de quitter, et la bande verte rappelle la ligne sombre des bois de sapins. "J'irai au village cet après-midi, me dit Madame Cadorette; il me faut du coton jaune pour leurs draps. Pour vous, j'en ai réservé des blancs, mes plus beaux, ceux que j'ai toujours de côté pour les morts." (!!!)



* * *

"Vieux-Temps" possède enfin ses hôtes: la tante Maria, de Montréal, et son petit Charles-Auguste, bambin de l'âge de Jean Cadorette, huit ans, je crois. Il y a encore les deux fils de ma vieille amie et leurs femmes. Tout le monde s'est revu avec joie et les embrassades de l'arrivée ont rempli la maison de ce "bruit d'abeille" dont parle Rostand.

"Notre 'visite' nous a apporté le beau temps!" dit Madame Cadorette. Et c'est heureux, pensé-je, car le Nord a besoin de soleil: la ramure des sapins est si compacte quand la lumière ne s'y joue pas!

Et voici que cinq heures sonnent, moment fixé pour la Corvée. Dans le jardin où le blé-d'Inde est roi, toute une cour descend. Très vite. nos personnes amusées disparaissent sous le feuillage profus. Un champ de maïs, c'est une forêt vierge en miniature; les vrilles des plants de citrouille qui y sont parsemés remplacent les lianes et sont comme elles inextricables; il faut faire son chemin entre les plants serrés, écarter ces grandes feuilles pâles et lancéolées..........

C'est joli ici: "Vieux-Temps", vu de loin, est presque majestueux; le soleil qui baisse donne aux vieilles pierres des tons roses et bleus. Les trem-

bles dépassent le toit pointu et l'ornent de deux énormes bouquets. Mais ce n'est pas le moment de la contemplation; la Corvée est déjà commencée. Autant de bruits secs, autant d'épis cassés, qu'une main lance aussitôt dans le petit sentier. Cric, crac.... j'ai fait ma première "casse". C'est gentil, un épi! A voir la mèche brune qui le surmonte, on croirait qu'une frimousse se cache derrière l'enveloppe verte. Tirons donc une feuille pour voir...... Qu'est-ce qui a robes par-dessus robes? Pas rien que l'oignon, je vous jure! Mon épi en a trois, quatre, cinq, combien donc? Oh! quel joli sourire font ces rangées de grains blancs, pareils à des dents! Tiens, c'est tout chaud sous ces feuilles; le soleil a caressé l'épi avant moi; les fils vert tendre qui le remplissent sont tièdes comme, sur une nuque, des cheveux fins. Mais, voyons, ce n'est pas le moment de contempler, ai-je dit..... Et cric et crac, je casse, ils cassent, nous cassons. De partout, les épis volent, les épis tombent; on dirait qu'un prestidigitateur jongle avec le blé d'Inde de "Vieux-Temps". Cependant, le soleil baisse toujours; dans le grand jardin il y a pour tout bruit le froissement du feuillage et, à intervalles, un froufroutement prolongé: ce sont les vingt pigeons blancs de Charlemagne

qui font la navette, en un vol unique et splendide, du toit de l'écurie à celui de "Vieux-Temps". Oh! la belle, la merveilleuse journée!....

"Six heures!" crie tout-à-coup Madame Cadorette. "Assez travaillé, mes enfants...... Jean, mon petit garçon, viens avec Charles-Auguste ramasser tout ce blé-d'Inde et le mettre dans ma grande cuve à laver, pour qu'on fasse l'épluchette, à soir......"

Tout le monde sort du feuillage sauf Jean et son cousin. Où sont donc ces petits? Les messieurs fouillent le blé-d'Inde, les y croyant cachés; peine perdue! C'est Charlemagne qui, entendant sous l'escalier des rires étouffés, découvre les deux enfants. Ils se sont cachés là pour exécuter quelque forfait, je m'imagine.



"Voulez-vous me dire ce que vous êtes en train de faire?" demande Madame Cadorette.

— "J'sus t'après manger des "frémilles" pour amuser Tit Charles," répond Jean.

Horreur! ce garnement dit vrai..... Il

suce à pleines lèvres le corps noir d'une énorme fourmi!

— "Mon infâme, ousque t'as pris ces plans-là ?"

—"Ben, sa mère, c'est Tit Charles.... Il me paye pour me voir faire...... J'mange deux frémilles pour une cent.... J'les casse par la moquié d'abord et j'suce le blanc qu'y a dans le gros morceau..... C'est pas méchant pan toute... c'est surette.... ça goûte quasiment comme les "caboches". Ça paye pas si ben que les chenilles, par exempie; Tit Charles me donnait une cent chaque pour les croquer en deux; mais j'les envalais pas parce que ça colle trop et j'ai pas pu aller plus loin que six!"

—"Mon malpropre, dit Madame Cadorette, dégoûtée.... C'est-y pas toé qu'avais mal au cœur à l'école parce que le Frère disait que saint Jean Baptiste mangeait des sauterelles, et te v'la qui fais ben pire encore! Jette-moé ces bibites-là tout de suite et ramasse le blé-d'Inde dans le p'tit chemin, que je puisse passer pour aller traire la vache..... Puis, écoutez-moé, tous les deux: si jamais je vous reprends à des inventions de même, vous mangerez une volée à faire peur aux poules!"

* * *

La campagne sous un ciel gris, ce n'est point beau. Aujourd'hui les bois n'ont pas un relief, les champs, pas une couleur; le chemin de La Chapelle, de "Vieux-Temps" jusqu'à la Montée, a été lugubre. J'ai pourtant préféré cette monotone promenade à un séjour dans la maison où chacun se ressent du vilain temps: Madame Cadorette a mal aux jambes et aux nerfs, les gamins sont bruyants; nous remarquons d'ailleurs que, depuis avant-hier, jour de la Corvée, Charles-Auguste change beaucoup; il semble que son naturel, un instant chassé par la timidité, revient au triple galop; ce petit monsieur brave maintenant sa mère, se moque de sa tante, parle aux autres effrontément. Je reviens donc bien lentement, dans la poussière du chemin, regardant le ciel si bas qu'il semble près de déchirer ses nuages aux pointes des sapins. Mais pourquoi contempler cette grisaille quand j'ai en moi des souvenirs ensoleillés? Hier était encore un jour à marquer d'une pierre blanche, car ce lendemain de Corvée fut fête à lui seul. L'excellente Madame Cadorette avait dit, le matin: "Qui casse le blé-d'Inde le mange!" et, pour mettre sa menace à exécution, elle chauffa le gros poêle, sortit le fameux chaudron de Ste-Anne, dans lequel s'engouffrèrent tous nos

épis, et prépara un "bouilli". Quel air de fête eut à midi la table de "Vieux-Temps"! Il n'y brillait certes pas de cristaux autour d'un surtout ciselé mais la nappe blanche et rouge était immaculée, et dans maints petits plats, tous les trésors du jardin s'étaient logés: c'étaient les tranches rosées des tomates sur la verte laitue, les betteraves pourpres, l'or pâle du céleri...... Et, sur tout cela, un clair soleil et le sourire de notre hôtesse régnaient. Bonne Madame Cadorette, je la vois encore nous servir...... Son bouilli, nous le vanta-t-elle!!!! "C'est du bœuf de par icitte, avec une belle brique de lard au travers, des carottes de chez nous; y a aussi dix beaux p'tits paquets de fèves, un par personne...... Mangez..... mangez..... y a qu'ça de plaisir dans le monde!" Pauvre femme, on pourrait la croire bien terre-à-terre; pourtant, une fois les repas donnés aux autres, elle s'assied, fourbue, au coin de la table de sa cuisine, pour ne manger à la pointe de son couteau que des restes refroidis.

Avons-nous vraiment consommé ce monceau de blé-d'Inde qu'elle apporta, depuis les épis laiteux à la fine saveur jusqu'aux "fleuris" que préfère Charlemagne? Sainte pénitence, vous étiez loin! C'est la faute de Madame Cadorette, après

tout.... Elle disait sans cesse: "Bon, bon.... mangez.... gênez-vous pas...." Et, alors, nous mordions, à la façon des écureuils, dans les épis juteux, et c'était bon!!!!

Je ris encore d'une répartie que fit Jean, pendant qu'au dessert nous savourions mûres et "bleuets" parfumés. "Sa mère, dit tout-à-coup Charles-Auguste, Jean est simple, c'est effrayant. J'sus t'après lui conter que notre chatte blanche a eu des p'tits chiens et il cré ça!......"

—"Ben, c'est pas si drôle, fit Jean, étonné; notre grosse poule a ben eu des canards!"

Cher petit Jean!

Mais n'est-ce pas lui qui vient au-devant de moi? Il est porteur de quelque nouvelle, je suis sûre. Aurait-il fait bonne pêche et va-t-il m'annoncer pour le dîner mulets gras, perchaude ou un embryonnaire achigan?

"Mademoiselle, vous savez pas ? ?"

—"Non, Jean, je ne sais pas du tout ..."

—"Imaginez que ma tante s'en va à soir!!!"

—"Comment donc, mon mignon? Tes grands cousins sont partis hier, mais Tante Maria et son petit garçon devaient rester jusqu'à dimanche."

—"Ça fait rien, ils partent pareil, ma tante est en 'iable!"



Nous arrivons au seuil de "Vieux-Temps" sans que j'aie compris le bavardage de mon petit ami. Il ouvre la porte et je vois sa maman assise au bas de l'escalier, la tête dans ses mains. Evidemment quelque chose va mal.

"Hein, sa mère, c'est vrai qu'ils s'en vont?"

—"C'est ben trop vrai, répondit Madame Cadorette; Maria part ce soir, et cela pour l'amour de son Charles-Auguste. Vous avez vu nos deux garçons ben tannants ce matin, c'était rien auprès de c't'après-midi. Ils m'ont cassé une vitre de l'écurie, estropié un poulet. Pour les punir, je les ai fait monter sur la galerie. Croyez-vous qu'ils sont restés tranquilles? Jamais de la vie! Pour changer, ils jetaient des pierres aux pigeons de Charlemagne. 'Tout de même, je tâchais de les endurer à cause de Maria. Vers quatre heures, ils se sont décidés à trier mes tomates; c'est alors qu'une bataille a commencé; ce Charles-Auguste est devenu quasiment enragé et a garoché deux grosses tomates qui se sont écrasées en plein sur la catalogne d'Eugénie. C'est ben simple j'me

sentais pus...... j'sus sortie — la bonne Sainte Anne elle-même m'aurait pas arrêtée — je vous l'ai attrapé par les oreilles, comprenez-vous..... et j'y ai dit: "Toé, mon p'tit garçon, j'te garantis que le jour où tu partiras, j'irai pousser sur l'train...." Il a ben fallu que sa mère m'entende d'en haut; elle est descendue, avec un air de barreau de chaise, pour me dire qu'elle partait. J'y ai répond: "Maria, tâche d'avoir plus de bon sens qu'ça.... va pas te fâcher pour l'amour de ces achalants!" Elle a dit: "Quand on est tanné de mon enfant, on est tanné d'moé itou..... j'm'en vas..." — Que voulez-vous que j'fasse? Faut ben les laisser partir!"

Oh! la corvée si belle, si gaie, qu'elle finit mal! Ma vieille amie est bouleversée, son cœur hospitalier, tout malade; il voudrait, je suis sûre, pouvoir donner à ses nerfs une de ces volées qui font peur aux poules. Moi aussi, je suis navrée, et je dis avec inquiétude: "Croyez-vous que vos parents sont fâchés pour toujours?"

—"Craignez pas, me dit Madame Cadorette avec son fin sourire; ils reviendront ben "faire boucherie" avec nous autres pour les fêtes!..."

Je suis invitée à la Corvée d'hiver de Madame

Cadorette. J'irai voir le jardin tout blanc......
"Vieux-Temps" sera bien gris sous les trembles dénudés!..........

Germaine CORDON
("France")

Montréal, novembre 1916.

Le plumage des oies

Du temps que je demeurais chez nous, les gens aimaient beaucoup à faire des *courvées*, les grands frères y allaient et revenaient toujours fort tard dans la nuit; et le lendemain matin, au déjeuner, ils racontaient leurs prouesses, car c'était des prouesses que chacun accomplissait à ces *courvées* où se jouait la renommée des plus forts ou des plus galants. Et nous, les petits, nous souffrions de ne pas être grands. Ah! viendrait-il ce jour où nous aurions vingt ans? Et il devait venir... et je ne devais prendre qu'une part bien petite à ces *courvées* si miroitantes pour ma jeune imagination. Et pourtant il y en a des souvenirs de *courvées* dans ma vie. Je n'aurais qu'à retourner errer sur les chaumes, dans les champs de chez nous, et je vous



en raconterais... Je vous parlerais de l'arrachage du lin, de ces journées presque féériques où l'un des arracheurs sort grandi par la lutte en tenant dans ses mains la *queue du renard.* Je vous ferais connaître les *jeunesses* qui sont venues *lever* la Grange-Neuve... ou celles qui ont arraché la pièce de patates du pied de la côte, l'automne où nous avons acheté la terre du voisin. Et la cuisine de la vieille maison..., de combien de *courvées* n'a-t-elle pas été témoin? Il faudrait l'interroger pour qu'elle révélât tout ce monde de choses qu'elle emporte avec elle. Mais je veux lui dérober un souvenir; elle me pardonnera bien car je l'aime toujours.

Eh donc! un soir ce que j'ai vu et dont plusieurs n'ont peut-être pas entendu parler, c'est une *courvée* pour plumer les oies. Cet automne-là maman avait une grosse récolte d'oies et elle avait dit que nous rassemblerions les amis pour les plumer. Imaginez donc! Pas moyen pour la famille de plumer quarante grosses oies dans une seule veillée; et, passer une semaine à *s'ébouillanter* les doigts, le père n'aimait pas ces animaux jusqu'à ce point-là. Il ressemblait en cela à tous les cultivateurs de chez nous. Car chez nous les cultivateurs n'aiment pas en général à élever les oies et il faut

entendre, au printemps, quand vient la couvaison, les discussions entre les hommes et les femmes. Les hommes, habitués aux rudes besognes, ne s'arrêtent pas à ces choses qu'ils jugent pas sérieuses; les femmes, elles, apprécient l'utilité des oies pour le cultivateur: ça ne prend pas grand soin et ça rapporte beaucoup; et les maris n'entendent pas, cela de la même manière: des oies... ça ne paie pas: ça mange du grain comme trois chevaux et c'est toujours rendu partout. Y a-t-il une pièce de blé qui commence à pointer... ça se fait des chemins dans l'herbe et c'est de même jusqu'aux récoltes, sans compter les visites dans les champs du voisin. Et les femmes par cet instinct de pitié pour ce qui n'est pas aimé, trouvent toutes sortes d'arguments en faveur de leur cause: pas d'oies pour les repas de famille au temps du jour de l'an et des jours gras... quel carnaval Seigneur! Et puis le grain... les garçons en ont toujours quelques platées pour la pouliche... pour qu'elle paraisse bien le dimanche soir, et c'est là où il va le grain... Mais la corde sensible c'est le point d'orgueil: tout le canton est en train d'en élever ce printemps, et ils seront les seuls à ne pas en avoir; et quand la femme d'un tel qui est curieuse comme quatre leur demandera s'ils ont bien réussi, ils seront obligés de répondre,

la tête basse, qu'ils n'en ont pas. Et vous comprenez que les hommes se rendent. Pourtant, l'automne, quand il faut courir ces damnées oies dans la boue devant l'étable, c'est là qu'il s'en fait des promesses; mais vienne le printemps! Sur la boue où l'on a fait des promesses, l'herbe verte fait oublier les mauvais jours d'automne et l'on garde encore des oies.

Donc un soir de décembre on fit la *courvée.* Ce fut un soir de tempête; d'abord il avait neigé depuis le petit jour et dans l'après-midi le vent prit. Mais y a-t-il une tempête pour faire manquer une veillée quand on a vingt ans et qu'il y a des *créatures,* ou quand on va voir les vieux? Vers six heures, les garçons et les filles du père Fabien arrivèrent. Ne faîtes pas la grimace les demoiselles de la ville s'il n'est que six heures: à la campagne on ne perd pas de temps. La belle Lisette avait mis son beau manteau pour paraître plus jolie; elle se doutait peut-être que Léon y serait... Clara était toute souriante avec ses petites joues rougies par le froid. —C'est épouvantable de voir comme il y a de la neige dans les chemins, disaient les garçons. —Vous comprenez, reprenait le père, qu'après une journée pareille, les chemins sont *boulants.* "Voyons, passez vous *dégréer* dans

le salon, dit enfin la mère. —C'est ça, passez là-dedans, nous autres nous allons dételer la bête, reprit un grand frère en riant. Soudain on frappe à la porte. "Entrez". La porte s'ouvre... une bouffée d'air froid coule sur le plancher... et les sœurs mariées entrent avec leurs *brassées* et leurs marmots; et c'est un "bonsoir tout le monde"... des becs aux vieux... une poignée de main par ici... une répartie par là; et c'est une bande de petits emmitouflés jusqu'aux yeux que le grand-père serre dans ses bras... qu'il élève en l'air; et la vieille qui va au travers de tout ça, embrassant l'un... enlevant le châle de l'autre... et en en jetant par dessus marché une couple



sur le plancher avec a queue de sa jupe d'étoffe. Puis, au milieu de cette scène de famille, des voix.. des rires arrivent du dehors. On ouvre la porte... on regarde... Imaginez-vous que Baptiste à Pierre vient de *renverser* sa blonde, mademoiselle Luce, en

prenant la *montée*, et que les frères et les sœurs des deux *parvenus*, qui viennent de passer sans *broncher*, sont *à terre de rire*. Un cri n'attend pas l'autre. "Parlez nous d'un *charretier*"... "C'est de la faute de ma pouliche, rétorque à tue-tête Baptiste qui se débat dans la neige. Mais l'on coupe court à toutes les petits malices... on aide les deux malheureux à se relever et l'on entre à la maison; et Luce en secouant sa blouse de fourrures songe à l'aventure qui n'en restera pas là.

Au-dedans, la *courvée* va commencer. On a choisi la cuisine pour la besogne; cinq petites tables, autour de chacune desquelles peuvent se ranger quatre personnes, ont été disposées près de la grande et sur le poêle, dans le plat à vaisselle, l'eau boue. Les lampes ont été toutes allumées: il y en a sur la tablette ordinaire... il y en a sur la corniche du poêle de cuisine... il y en a sur le bureau des chaudrons... il y en a jusqu'à côté de l'horloge, et ça ressemble plutôt aux préparatifs d'une noce.

Mais comment ça se plume des oies? Regardez: la mère en prend deux, les plonge dans l'eau bouillante et vous les distribue, puis recommence. Et vous, vous êtes installé sur le coin d'une table avec votre *compagnée* et vous vous mettez immédiatement à arracher les plumes; les plus habiles com-

mencent par le dos et finissent par le cou en passant par la *bouchée des dames;* les moins habiles arrachent au hasard et n'avancent à rien. Ce soir, deux qui *se poussent* ce sont Baptiste et Luce, ils ont commencé en même temps que Léon et ils ont *un brin* plus d'avance. Et le voilà ce damné Baptiste qui se lève la tête en criant d'un air vainqueur: "Une autre de mieux". Léon qui se sent *pointé* s'adresse à Philippe, le petit brun qui se dépêche comme un enragé de l'autre côté de la table avec Clara: Sais-tu une chose ?" Et Philippe qui sait ce qui va venir prend un air *vicieux* et répond en accentuant: "Non". —"Il paraît que Baptiste a *renversé* ce soir en arrivant; il trouve que ce n'est pas toujours drôle faire le *bras croche.*" C'est un rire général. Les deux amoureux rougissent légèrement... puis, le moment d'après, Luce jette un demi regard dans les yeux de son *cavalier* et lui glisse un clin d'œil qui veut dire: "Je pense qu'ils voudraient être à notre place hein ?"

Les sœurs mariées plus *sérieuses* et surtout plus habituées que les filles, éventrent les oies plumées. C'est toute une besogne que d'éventrer une oie, comme une poule du reste. Il faut d'abord un couteau bien coupant; il faut ensuite avoir de l'*accoutumance.* Alors vous fendez la

fale délicatement, vous rapetissez votre main, et vous allez chercher le gésier et les autres fonctionnements de l'intérieur. Vous ouvrez le gésier (car sans cela l'ouvrage n'est pas complet) et les marmots qui sont toujours *dans vos jambes*, grimpent autour de vous pour voir ce qu'il y a là-dedans. Et Dieu sait s'il y en a des perles pour les petits enfants; il y a même de l'argent; bien plus, mais il faut dire que ce n'est arrivé qu'une fois, je me rappelle avoir trouvé un diamant (vous riez?) un véritable diamant que je gardai longtemps comme ce que j'avais de plus précieux au monde. Mais quand j'eus des yeux d'enfant d'école, je m'aperçus que ce n'était qu'une méchante pierre et je la repoussai dédaigneusement.

Ce qui a à peu près le même effet que la découverte d'une mine d'or c'est la découverte d'une masse d'œufs. —"Mais regardez donc! Que ça en aurait pondu des œufs ça!" et chacun va voir la masse d'œufs.

Le père s'est réservé pour lui de brûler les chicots; il fait lentement de grandes éclisses de cèdre, ouvre la porte du poêle et les fait prendre sur la braise d'érable; puis il promène d'un trait la flamme sur la dépouille. La mère entre temps va de l'un à l'autre, trouve que les filles sont plus

d'avance que les hommes, que le duvet va faire de bons oreillers. Et puis elle ne tarit pas d'éloges sur le compte de ses oies: "Regarde-moi donc ça mon vieux... deux doigts d'épais sur le ventre; c'est *durement* beau de voir ça." —"Ils m'ont assez mangé d'avoine et de blé pour en avoir de la reconnaissance", rétorque le vieux qui ne se laisse jamais prendre. Et pour narguer à son tour il raconte l'histoire du trou à bale. Et si vous saviez comme elle est amusante l'histoire du trou à bale. Tenez je vous la conte en deux mots. Défunt grand-père n'aimait pas les oies lui non plus. Or un jour, voilà qu'il les surprend sur le fenil à manger l'orge qu'il avait battue la veille. Sans perdre de temps il fonce dans le tas avec sa fourche et en couche deux par terre; les autres, mortes de peur, n'ont pas le temps de descendre le pont et se jettent dans le trou à bale. Grand-mère arrive épouvantée en criant: "Mon doux! mes oies! mes oies!" Ses pauvres oies avaient les reins *sensibles* je vous l'assure; même il y en eut trois qui moururent à la peine. Trois



avec les deux que grand-père avait *servies* ça faisait cinq; grand'mère n'en a jamais gardées depuis et grand-père se repentait bien de n'avoir pas essayé le trou à bale plus vite.

Et d'histoire en histoire, de plaisanterie en plaisanterie, de plume en plume, l'ouvrage s'achève. Les champions, chez les invités, c'est Baptiste et mademoiselle Luce, quoique Philippe et Clara leur aient joliment brûlé les talons. Deux qui ont fait parler les malins ce soir ce sont Léon et Lisette. Il n'y a plus de doute là-dessus: ils vont publier la semaine prochaine, ils étaient trop distraits. On enlève la plume et le duvet et l'on passe dans l'autre *côté* pour le réveillon. Pensez donc, les invités ne sont pas pour s'en aller rien dans le ventre, et ce n'est pas leur peur; il y en a de quoi sur la table; des poulets rôtis... des bonnes patates jaunes... du pain d'habitant fait avec de la farine de l'année et combien d'autres choses qui mettent l'eau à la bouche... jusqu'aux belles confitures de fraises... et des fraises ramassées dans le clos sur la côte. Mais il faut *débiter* ce coq-là. Il y a échange de politesse: "Charge toi donc de ça toi... tu es plus accoutumé". —"C'est à toi plutôt... tu es plus vieux." Et comme d'habitude, c'est le plus vieux qui a la besogne. Les joyeux repas que ceux qui

closent une *courvée.* Il y a dans l'air des traits d'esprit... des malices toutes gauloises et au milieu des gros rires francs des hommes et des rires clairs des femmes, on sent qu'un lien indéfinissable, qui ressemble à l'esprit de famille, unit tout le monde. Pas de grandes civilités qui mettent toujours du froid et de l'hypocrisie et qui gênent les appétits *de fer,* mais une franche bonhommie, et je sais nombre de repas où plusieurs se sont dit des vérités assez piquantes pour égratigner l'amour-propre en toute autre circonstances. Le diable de Baptiste est toujours en verve: "N'en donnez pas à Léon, crie-t-il, il n'est pas fatigué lui." "Tu me paieras ça, rétorque l'autre en faisant un signe de tête et la conversation tombe sur les Anciens. "Croyez-vous hein! dans l'*ancien temps,* le monde ne travaillait pas fort"...

"Je pense bien... ils n'avaient rien à faire *en fin de compte:* deux vaches au plus... un cheval, une dizaine d'arpents de terre faite". Mais la grand'mère n'entend pas ça de même; quand il est question de l'ancien temps... c'est de son temps à elle; c'est son enfance, sa jeunesse qui passent et d'instinct, elle défend ce coin de sa vie: "Arrêtez un peu mes drôles. Dans l'*ancien temps* on travaillait dur, je m'en rappelle moi; on coupait à la

faucille et tout le monde y allait; on faisait de l'abatis, les filles comme les hommes, et puis vos terres..., si elles sont toutes faites, aujourd'hui, c'est dû à nous autres. Dans son jeune temps, je pense que le défunt père vous aurait donné du fil à retordre l'un après l'autre."

Chacun se leva de table là-dessus. Les hommes attelèrent leurs chevaux, les femmes emmaillottèrent leurs petits, les filles se donnèrent un petit air d'amoureuses et tout le monde s'en alla. Je crois que Baptiste fit plus attention à sa pouliche qu'à mademoiselle Luce cette fois-là. La porte de la cuisine se referma sur la tempête du dehors: "Il s'est fait de l'ouvrage ce soir dit le père tranquillement". "Je vous assure, reprit la mère, que c'est Marie qui était contente des deux oies que je lui ai données."

Puis elle est allée chercher son chapelet de bois et nous nous sommes agenouillés.

EMILE GAGNON
(Jean Noëllet)

Québec, novembre 1916.

Le "brayage du lin"

N'allez pas dire que nos bons *habitants* ne font plus de *courvée*. Tenez, dans le seul rang de l'*Embarras*, pas plus tard qu'aux dernières vacances, on a fait le *levage* de deux granges, chez les Landry et chez les Raymond. Et je sais bien qu'à la *maison de chez nous*, on *braye* encore le lin *sur le bord* de l'automne: ce qui permet au rouet de grand'mère, de ronronner souvent les soirs de *poudrerie*, et au vieux *métier* de ne pas loger trop longtemps dans le fond du *hangar*

Ce soir, des bribes de souvenirs me trottent presque malgré moi, par la cervelle. Je vois comme si c'était d'hier, une bonne vieille *courvée*, quelque peu embrumée par les ans, mais qui est toute champêtre et toute canadienne, je puis vous l'*acertainer*. Je ne peux résister à l'envie de vous la raconter. C'est le *brayage du lin*", à la *maison de mon père.*

Un matin d'automne qu'il avait *geladé* plus que d'ordinaire, la *paternité* sonna plus tôt le réveil:

"Voyons les *enfants*, levez-vous, nous allons *brayer* notre lin." Les *enfants* qui n'en étaient pas, furent *grèyés* dans le temps de le dire, et chacun reçut sa petite besogne: "Alfred ce sera toi qui feras l'*invitatoire*" — soit dit en passant, chez nous, *l'invitatoire* se faisait à la *barre du jour*. Il s'agissait de rien moins qu'à courir son *monde* pour la *courvée*. — "T'avertiras



les *brayeux* du rang et tu *piqueras* à la *Haute-Ville* par le *raccourci* chez Pitre, car il nous faut le *violonneux* du *Cotillon*, et José, le meilleur *breyeux*, une *belle lurette*."........... Mon père parut se recueillir........ "N'oublie pas la *Chauffeuse*." Oui, elle sera de la *courvée*. Pauvre vieille, toujours alerte! *Ben* sûr, le *brayage* du lin va *défuntiser* avant la *Chauffeuse*........

En un tour de main, la *Fine* fut attelée. Vous ne savez pas, vous autres, mais *rapport à la froidure* de la nuit, la veille au soir, on avait été *cri* la pauvre bête au bout de la *terre*, dans la *cédrière*. Et en avant la *Fine*! *amain* tant qu'on voulait, avec ça, pas ombrageuse la moindre miette. En avant la *Fine*! c'est pour la *courvée* du *père François*.

Et vous y serez vous les Landry, les Raymond, les Gauvin et les Lévesque; vous y serez aussi le *violonneux* du *Cotillon*. et vous aussi José. *Drès* huit heures, le *grand frère* s'en revenait déjà dans la *route de l'Embarras* avec la *Chauffeuse* de la *Haute-Ville*. Il en était tout fier. Ecoutez donc: la *Chauffeuse* passait pour être sorcière un *brin*, et la légende, une légende mystérieuse et *télescopique* avait poussé avec la *neige* de ses cheveux.

Mais où donc était sise la brairie?..... Les petits doigts *froidileux* des *enfants d'école* se montraient une fumée bleuâtre qui s'élevait sur le *dépent* du *Coteau de Pins*. On leur avait dit à ces *bonshommes de dix ans*, n'y allez pas c'est la *fournaise au diable*. Il n'en était rien pour la raison bien simple que c'était là la *brayerie* de l'*Embarras*. Et le ruisselet qui, selon leur *dire*, s'en allait comme un petit fou vers l'abîme, oui, c'était lui-même qui léchait le *foyer* de la brairie...

On y allait par le chemin du *grand Michel*, au *sorouêt* de ses *bâtiments*. A peine sept ou huit pagers, sous de hautes *épinettes grises*, le temps de longer la *grosse Roche* et on se trouvait dans l'enfoncement du *Coteau*. Ah! le joli spectacle! C'était là l'*arène* où les *brayeux* luttaient d'agilité et d'empressement. Et dans l'arène, de la mousse sur les

cailloux, des feuilles toutes jaunies éparses sur le gazon; à l'entour, des grands arbres, puis à quinze pas du *foyer*, dans le *beau mitan* de la *place* une touffe d'érables.

La *brayerie de chez nous* est très vieille. Je me suis laissé raconter son histoire par grand'père. Elle existait avant lui, et pourtant mon grand-père n'était pas une *jeunesse* puisqu'il a *défuntisé* à quatre-vingt-quatorze ans. On l'a bâtie l'*année de la grande semaille du lin.* A l'automne, un *mesieu* de la ville devait venir le chercher. L'automne arriva, mais le *mesieu* resta invisible. Pour sûr, nos *vieux* n'étaient pas d'humeur à *brayer* seuls des centaines de *bottes de lin*, en le faisant griller dans le *four à pains.* Un beau matin, il y eut du *parlement* entre les gens du rang, et on alla édifier la *brayerie* commune au bout du *Coteau de Pins.* .....A l'abri des rafales et des entêtements de la tempête, on creusa au pied du roc, une *fosse* qui devait servir de *braisier.* Aux angles, on planta les *montants*, quatre bâtons noueux qui se terminaient en *fourches.* Jetez là-dessus de bonnes gaules d'épinette rouge, et vous aurez cette espèce d'échelle qu'on appelle à la brairie l'*échaufaud* ... Pour le *séchage* du lin, il ne reste plus qu'à étendre sur ce gril rustique une mince couche de lin, et qu'à allumer un feu pas trop *malin.*

Quand je [illegible]s l'arène pour la première fois, toutes les *brayes* étaient déjà en place et les *brayeux* avec. Le matin de notre *courvée*, il y en avait des *brayes*, j'en ai compté 22. On les avait disposées en cercle, autour du *fourneau*, pour la commodité de celui qui devait donner les poignées de lin aux *brayeux*. Apprenez que ce fut moi qui reçus cette besogne glorieuse.

Vous ne les connaissez pas les *brayes !* Petits malheureux, il vous faudrait les avoir vues briser la *poignée*, la tordre sous leurs puissantes mâchoires, pour bien les comprendre. Apprenez toujours que la *braye* se tenait à hauteur d'homme. Supposez-lui la forme que vous voudrez; celle de chez nous ressemblait à un chevalet de bois, qu'on aurait assis sur deux pieds écartés. La partie supérieure, qui se terminait par le *manche*, n'était rien moins qu'un petit auget renversé s'enfonçant dans les rainures de la partie inférieure.

Maintenant voulez-vous la faire fonctionner, levez le *manche* de l'auget, couchez sur les rainures la poignée de lin, et frappe qui frappera, l'auget en descendant s'enfoncera dans la poignée, comme les mâchoires d'un animal.

C'était merveille de voir *José*. Je puis vous *acertifier* que le lin se tordait sous sa *braye* de

m'risier. De la gueule inexorable, les *aigrettes* montaient et descendaient comme de petites folles. Sa poignée est déjà passée au crible, il reste bien de l'*étouppe* au bout, mais *bon sang*, elle va partir, car d'un geste magnifique, il vous *émouche* le lin, sur le dos de sa *machine*. Hourrah pour José! Voyez son beau cordon de *filasse* et il a fini *une beauté* plus vite que les autres. Sa réputation est encore assurée.

Pourtant ce sont de *fiers brayeux* que les *gens de l'Embarras*. Ils vous le brayaient le lin sec, et dans l'arène, c'était une poussière ininterrompue d'*aigrettes*, et sur le sol une jonchée d'étoupe qui allait jusqu'aux *jambages* des *instruments*.

Près du *fourneau*, c'est *Bébé à Donat*, un bébé de 32 ans, farceur comme quatre, puis c'est Landry, notre *maître-chanteux* de la paroisse, et pour vrai il mâchonne toujours un air populaire, une bribe de *Préface;* à l'abri des érables, *p'tit Coq* de la *Haute-Ville*, ce nom lui fut donné en cadeau, un jour qu'il *régimenta fort* ses camarades, même au bout du poing. Il ne faut pas oublier Bastien, l'éternel *étriveux*, et les *petits Gauvin*, deux *boulets* de 6 pieds 3 pouces.

Et pensez-vous que c'était à la *brayerie*, comme dans un cloître. Les *gens de l'Embarras*, au dire

de tous, ne passaient pas pour avoir la langue pendue au palais. A lui seul, Bastien suffisait à faire enrager tout le monde. "Tiens, *P'tit Coq* s'est abrité sous les arbres, pour se préserver des indiscrétions du soleil", et on savait bien que *P'tit Coq* était le plus cuivré de ses co-paroissiens. "Le petit Gauvin a trop veillé hier soir aves sa *blonde*, c'est pour ça qu'il fait *dodo* sur sa *braye*." Souvent, il y mettait de la malice. S'apercevant qu'il manquait des cheveux sur la tête de José, il en donne l'explication. "*Mesieur José*, ce sont les *voisines* qui vous ont *calé* de la sorte." Ce n'est pas pour diminuer la réputation de José, mais il ne passait guère pour se battre avec ses *voisines*.

A midi-sonnant, on prit la *guignolée*, sur le bord du ruisselet. Elle nous était venue avec les plus belles filles du rang et on les disait presque toutes belles les filles de l'*Embarras*. Ce n'était pas en vain qu'avaient mijoté dans la graisse brûlante des croquignoles tout dorés, et qu'avaient cuit dans le vaste *fourneau* du poêle à deux *ponts* les pâtes à viande et les *tartes* de raisin. C'était pour le *dîner* des *brayeux*. Ainsi le voulait à l'époque des *courvées* la *doulce coustume*.

La Chauffeuse retourna vite à son *fourneau*, chacun à sa *braye* et Bastien à ses *étrivements*.

Mais il n'était pas toujours chanceux avec le sexe faible et je vous assure qu'assez souvent il se faisait *revirer* de la belle manière. De temps en temps, le violonneux sifflait une gigue, ou bien Landry étouffait les *bavardages* des *brayes* de sa voix de stentor. Et c'étaient des airs canadiens qui venaient rythmer le travail de Landry..... "Ah! courez, courez, courez, petite fille brune et gentille, ah! courez, courez, venez ce soir vous amuser".... Ah! qui marierons-nous?..... Dans mon chemin, j'ai rencontré..... C'est la belle Françoise, lon, gai..... Mon père avait un beau champ de pois... Vive la canadienne, vole, mon cœur, vole... Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux." Tous de reprendre, "et ses jolis yeux doux, doux, etc."

J'oubliais de vous dire que dans la *relevée* j'avais dû céder ma besogne aux jeunes filles. Les *brayeux*, même ceux qui avaient pris femmes, trouvaient la chose fort à propos. Et je vous assure qu'à travers les atômes d'aigrettes, on pouvait deviner des regards qui ne manquaient pas de feu, des sourires qui n'étaient pas sans charme. Mêlés au murmure *bon enfant* du ruisselet, on aurait pu surprendre des propos qui auraient fait mourir de jalousie les maris un peu exaspérés des *mauvaisetés* de leur compagne.

Assis près du vieux *four à chaux,* je ne cessais de regarder la *Chauffeuse.* En la voyant avec sa manteline de laine grise, avec sa grosse jupe d'*étoffe du pays* et ses souillers plissés à la main, je m'imaginais qu'ainsi devait être la *sorcière* du domaine d'Haberville, au temps des *Anciens Canadiens.* A la considérer si attentive à son feu, mon esprit revivait malgré lui les menaces des vieux Romains: "Malheur à la vestale qui laisse s'éteindre le feu sacré!"



Mais non, le feu de notre vestale ne s'éteindra pas, une rafale est venue du *nordet* se jeter dans le *braisier.* La flamme irritée monte, monte, elle lèche l'*échafaud*..... Puis les *brayes* se taisent, les *agaceries* discontinuent, un cri s'élève: "La grillade! La grillade!" Nous étions à la *brunante,* et à la dernière *fournée* de lin; je vis très bien à la lueur de la *grillade,* l'arène avec ses érables, les *brayes* à demi ensevelies dans l'étoupe, et les *brayeux* tous bâtis à la canadienne, avec chemises

carreautées, culottes d'étoffe, bottes sauvages aux pieds.... Au clocher du village sonnait l'angélus du soir..... Mon père droit et ferme tout près des *grands érables jaunes* se découvrit: "L'Ange du Seigneur annonça à Marie..." Les *brayeux* de répondre: "Et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit"... C'était ce qu'on appelait le *clou du brayage.* N'allez pas croire que c'en était fini de la *courvée.* Pour payer les brayeurs on organisa la *veillée* immédiatement après le souper.

Dans la *grande pièce* de la maison, on revécut dans le temps de le dire un bal rustique et campagnard. C'était là que le *violonneux* prenait ses aises, *une beauté* mieux que sur la *braye.* Et les vieux furent d'avis que les *jeunesses* savaient encore *battre les ailes du pigeon*..... Et les jeux! je vous assure qu'il y en eut des jeux, et pour tous les goûts!

Le premier article au programme, c'était la chasse au lièvre.

Qui veut manger du lièvre n'a qu'à courir après
Coure après ton lièvre, là-bas, dans ces forêts.
Ce soir-là, le Chasseur, ce fut moi, et le lièvre,

vous l'avez deviné, n'est-ce pas? Il portait jupon, et il avait de beaux yeux bleus. Imaginez si j'y allais de bon cœur:

" C'est mon amie que je veux, courons tous ensemble;
C'est mon amie que je veux, courons tous les deux.

Quand j'avais *rattrapé* le lièvre, je ne le mangeais pas, pour sûr. Mais je feignais de le perdre pour le courir encore... Pour faire *étriver* le sexe faible, on vendit du plomb, et je vous réponds que les *acheteux* se faisaient tirer l'oreille avant de solder leurs dettes; on passa le *Pont d'Avignon*, on joua au *Colin Maillard*, à *Madame demande sa toilette.* Lorsqu'il s'agissait de retirer ses gages, c'était un moment psychologique et parfois fort angoissant. On avait condamné le *petit Jauvin* a aller cueillir un baiser sur des... joues roses. Et pour y mettre un peu d'hésitation, il vit les joues roses reculer toujours... P'tit coq par exemple dut couper 10 verges de ruban avec ses dents, et bien d'autres *injustices* pour rire....

Bien sûr à frôler tant de joies, dans leur coin, les vieux jonglaient. Mon père ne put retenir une explosion de souvenirs: "Dire que ça s'en va les *courvées*, et avec elles les types les plus précieux... Pour les labours le Grand Michel n'avait pas son *pareil* pour vous coucher une *mie* égale et épaisse. A l'Epluchette du Blé-d'Inde, et au foulage des étoffes, tous les *gas* et les filles du rang qui n'avaient

pas encore perdu leur gaîté, se réunissaient en une *courvée* fort populaire. Et d'un travail très monotone, on faisait une fête joyeuse et animée... Pour le coupage, la bonne Aglaé vous menait sa planche du bord au meilleur *coupeux* et une *belle lurette* encore..... Pas de plus adroit que Baptiste à Gendron pour planter le *bouquet*, au *levage d'une grange!*...

Et mon père souligna qu'avec ces types avaient pour ainsi dire disparu nos corvées les plus populaires. Peut-être qu'avec *Jose* et la *Chauffeuse*, on verra aussi mourir le *brayage du lin*.

D'ailleurs, la *Chauffeuse* sentait déjà décroître sa réputation. Les enfants se la montraient du doigt: "Pourquoi l'appelle-t-on la Chauffeuse?"... Et souvent la réponse ne venait pas.

Il était onze heures... Landry entonna alors le couplet populaire qui terminait toutes les soirées: "Bonsoir les amis, bonsoir; Bonsoir les amis, bonsoir les amis, bonsoir!... Quand on est si bien ici, quand on est si bien ensemble, devrait-on jamais se séparer?..." Et les *veilleux* de reprendre: "Bonsoir les amis, bonsoir..... Au revoir....." Puis ils partirent...

Pendant que sur la route de l'*Embarras*, la *Fine* reconduisait la *Chauffeuse*, à la maison de mon

père on s'agenouilla devant la croix noire et après la prière du soir, les *ave Maria* se succédèrent aux *ave Maria*..... La *courvée* était bien terminée...

THOMAS MIGNEAULT

LIONEL GENEST

Québec, novembre 1916

La chanson du ber...

Quand Isal cherche dans sa mémoire les figures qui ont fait partie de son enfance, qui lui ont été douces infiniment, quand elle respire l'air d'autrefois, il lui arrive une odeur de foin coupé, et elle voit tout de suite, sur une terre des Laurentides, une vieille maison entourée de saules. Elle revoit aussi tout ce qui était nécessaire au charme des vacances: la rivière et le bac, cause de bains forcés; la vieille "Blonde" qu'on attelait pour aller porter le dîner aux hommes qui travaillaient au bout de la terre; le bois plein de bleuets; la charrette chargée de foin sur laquelle on revenait en chantant; la cabane rouge où séchait le tabac; la grande balançoire que les cousins, sans pitié pour le vertige et la peur des fillettes, lançaient très haut; le grenier



où, les jours de pluie, on allait se peser et manger du sucre du pays.

Isal énumère les corvées différentes et ardues que les hommes et les écoliers accomplissaient durant les mois de l'été. Mais elles pâlissent au souvenir d'une phrase que, les soirs où les jeunes étaient trop turbulents, la tante, qui élevait son dix-huitième enfant, prononçait avec calme et en souriant: "Chut! La petite dort!" Maintenant qu'Isal a vieilli, il lui semble que c'est cette corvée qui était la plus belle, parce qu'elle était sacrée. Aussi, songe-t-elle au ber de la vieille maison, si ancien que la connaissance de son origine a été perdue. De qui ses grands-parents le tenaient-ils? Personne ne le sait plus. Il a été la source de bien des fêtes; il a plus de cent ans; il est quelque chose de l'histoire de sa famille de vivants et de morts, car son grand'père et son père, ses oncles et ses tantes, ses cousins et ses cousines, ses petits-cousins et ses petites-cousines ont reposé dans ce doux abri. Et si la vénération d'Isal est profonde pour la relique chère, son désir de l'avoir bien à elle, un jour, n'en est pas moins ardent. Elle ne se lasse pas d'imaginer ce qu'il a pu être et pourrait être encore.

Dans le bas côté de la grande maison, sur une belle catalogne, assez près du feu qui pétille, il lui

apparaît avec ses berces inégaux et ses quatre colonnes abîmées, sa couleur voyante et sa mine rustique. Il s'incline de droite à gauche, auprès du rouet qui fait rrr. . . rrr. . . Oh! La chanson du ber!. . . Oh! la chanson du feu!. . . Oh! La chanson de la laine!. . .

Ces sons voilés, fêlés, semblent vouloir raconter à une petite fille du siècle présent le bon vieux temps. En un langage suranné, ils expliquent qu'en un jour d'enthousiasme qui ne devait pas avoir de lendemain, était arrivée à Ville-Marie l'aïeule courageuse; que son fils Jean avait été le premier Canadien à grandir dans la petite bourgade; que l'exemple de sa mère avait été bientôt suivi par d'autres femmes qui, comme elle, ne s'effrayaient pas de l'oubli qui pouvait les envelopper au pays de la neige. Ils disent que toutes se sont associées à l'effort de la colonie, en offrant quelque chose d'elles-mêmes à l'œuvre commencée, et en acceptant avec une égale bonne volonté les heures douloureuses comme les heures éclatantes, sachant qu'aucune action ne meurt, que s'exposer c'est rayonner, qu'aimer la famille c'est aimer la patrie, et que l'avenir dépendait des foyers. Ces murmures usés se font plus clairs pour déclarer que la demi-clarté de leur existence et le réconfort

de leurs convictions ajoutaient de l'éclat à la beauté de ces aïeules lointaines. Ils se font plus tendres, plus recueillis, pour décrire la tâche des berceaux, toute la corvée de ces humbles tâcheronnes de la vie.....

Isal écoute le chant de sa race, remueuse de bers, et elle pense pieusement à tous ces visages de ses morts qui se sont inclinés sur l'enfance. Elle pense que, si elle mourait maintenant, elle n'aurait jamais de repos dans sa tombe parce qu'elle n'aurait pas vécu, elle n'aurait pas été utile d'abord. Elle évoque une boucle brune, une robe blanche, un joujou léger. Elle reste plongée dans l'ivresse de sa force, ivresse non raisonnée qui vient peut-être bien de se sentir l'âme de sa génération en cet instant un peu passionné, et de vouloir apporter sa plénitude, son élan. Ses doigts s'exercent au geste inconnu de bercer. Sans comprendre, elle espère.... Elle voudrait dire son ardent désir, mais elle hésite.... Elle essaye de savoir si de lui-même son beau petit enfant va pouvoir le deviner. Depuis longtemps, elle avait commencé à rêver à lui.... Oh! D'abord elle rêvait très timidement, très lointainement, d'écouter son premier souffle de vie, de le baiser au front de toute sa jeunesse, en songeant qu'elle baiserait

aussi sur lui le paradis, les fleurs, un peu de son sang.... Si longtemps il a dormi dans son âme! Maintenant, elle le bénit, car il est la signature de sa foi, de sa race et de son rêve. Sa joie est si belle et si profonde qu'elle ne l'embrasse pas encore tout entière. Devant ce ber de ses aïeux, celui de son fils aussi, devant ce ber du "chez nous" que rien ne banalise, devant "lui" qui est arrivé à la vie, Isal voudrait dire l'indicible émoi de sentir qu'elle renaît et retrouve en lui son être plus jeune. Son immortalité de la terre est en lui.



Oh! Il lui sourit: il reconnaît sa mère. Elle avait tant besoin de sa clarté rassurante! Déjà, les yeux maternels s'éclairent des joies futures, car il est sa raison d'espérer. Entre eux deux, elle ne craint rien. Il peut fouiller son regard; il n'y lira pas l'angoissante question: Pourquoi faut-il créer au péril de ses jours? Il peut regarder l'attitude de sa vie penchée sur la sienne. Est-ce qu'elle tremble? A-t-elle peur de la lutte à venir? Non, il y a désormais de l'éternité sur leur affection. Il lui tend les bras; elle le presse sur son cœur; ils se dotent de leur tendresse. Le besoin de protec-

tion inspire le mouvement ingénu de ces menottes la pitié fléchit ce cou de mère: humble adoration qui se traduit dans un geste silencieux!

Isal berce ce petit être sur ses genoux comme sa mère l'a bercée. Elle l'endort aux chants qui ont endormi son enfance: "En roulant ma boule"... "A la claire fontaine"... Elle s'attarde à une chanson préférée: "C'est la poulette bleue"..... Elle baise les paupières closes.... elle tire les rideaux.... elle allume la veilleuse.... La couverte de laine du pays fait chaud aux membres du petit ange et l'invite aux songes d'or: le Saint-Laurent lui verse ses eaux changeantes; les érables lui prêtent leur dentelle muticolore.... Notre-Dame de Bonsecours veille sur sa barque frêle....

Quand il a été sage, elle lui dit des contes tragiques comme le "Petit Poucet" ou mélancoliques comme "Le Prince changé en mouton blanc". Il applaudit aux légendes: "Le masque de tire", "La chasse-galerie". Les feux-follets lui donnent des peurs. Alors, elle fait briller à son imagination des étoiles d'or, des fleurs merveilleuses, un petit Jésus qui lui prête sa couronne de lumière. Il est le plus chéri des êtres, elle est la mère la plus heureuse.... Oh! Si elle ne l'avait pas, son cher bien-aimé!...

Déjà il marche; il récite sa première fable: "Un souriceau tout zeune, tout zeune".... Il pleure de rencontrer des obstacles. Isal n'ignore pas que les hommes, jeunes ou vieux ,ont besoin de se savoir compris dans leurs vagues ou éloquentes aspirations et que c'est dans son rôle de se prêter à la confiance: parce qu'elle l'écoute, il croit qu'elle parle bien! Puis, elle l'entraîne à sourire: à deux on rit mieux!

A son tour, Isal lui confie le secret de son âme. Elle sait bien que les petits garçons deviennent grands et doivent affronter l'existence. Elle veut qu'il ait du cœur, du caractère, que ce qu'il sera plus tard, il le soit par lui-même. Pour qu'il soit sauvé, elle lui a donné sa foi. Pour qu'il ne connaisse jamais les désespérances, elle cherche une place dans ses idées enfantines pour y loger un petit oiseau bleu. Ensemble ils auront quatre ailes d'azur, car elle veut l'emmener vers une merveilleuse aventure qui s'appelle la vie. Lentement, sans trop d'effort, leur tendresse humaine atteint son but. Ils écoutent le chant du travail pour que lui se le rappelle sur tous les chemins..... Isal y mêle sa voix chaude:

"Aie la fierté d'être bon, dit-elle. Ne crains pas de l'être avec largesse. Donne ta pitié et ton

secours et tu sauras, de tes mains faibles et vaillantes, soutenir tous les fardeaux de la vie et de la mort.

"Sois gai! La gaieté, c'est le corps qui s'écrie: Je me porte bien! C'est l'esprit qui exulte, innocent des vilenies, des désespoirs. Goûte le charme des livres profonds et des paysages reposants, qui communiquent l'allégresse de vivre et chantent un hymne au Créateur. Dis-toi que toute existence est nécessaire à l'harmonie générale, à la condition d'être acceptée et vécue, et que souffrir, mourir avec sérénité, cela encore va à la vie. Si son poème est douloureux ici-bas, il est aussi très consolant.

"Sois fort! Tends au droit. Si l'effort n'atteint pas toujours le but convoité, il reste par lui-même une noble chose. Que chaque jour te fasse plus patriote! Jadis, je te racontais les faits de l'histoire canadienne pour que tu te les rappelles toujours. Souviens-toi de nos pères. Ils savaient rire. Ils savaient aussi lutter pour rester fidèles à leur foi, leur langue, leur patrie, leurs droits. Eux, qui n'abdiquaient point, n'ont pas voulu disparaître à jamais: ils ont voulu se continuer en toi. Qu'ils restent ton conseil, ton courage, ta paix. Ce qui vaut peut-être en moi, aujourd'hui, ce sont eux qui me l'ont inspiré. Ne laisse pas l'étranger

s'approprier la beauté de ta race et de ta terre. Vis en ton pays. N'en laisse pas la direction absolue aux hommes qui représentent le peuple. Essaye de persuader ce dernier qu'il ne doit pas être le jouet du caprice ou de la cupidité du parti, mais qu'il doit appuyer les esprits sincères et destituer ceux qui sont indignes de sa confiance.

"Partout, continue Isal, je te suivrai avec une inexprimable tendresse, en songeant que, lorsque tu étais petit, j'entrevoyais le ciel, grâce à toi, et que, maintenant, quand je suis meilleure, c'est pour toi. Je ne te dis pas des mots fous d'avenir éclatant, de bonheur sans mélange. Je te parle avec ma sincérité et ma douceur .....Maintenant, je ne pense plus rien, sinon que je t'aime de toute l'humilité de mon amour.... Vite.... la vie t'attend; fais-en la rude traversée. Aime Dieu, va ton chemin! Tu as confiance, dis?....

"Mais tu ne me réponds guère... Ah! aucune parole n'ajouterait à ton silence..... Et ta vie? Nous l'avons toute parcourue aujourd'hui.... Et ma tâche, ma corvée? La brunante qui vient l'a toute noyée...

"Hélas! C'est pourtant vrai que tu dors aux limbes de mon rêve qui sera peut-être bien ton seul ber, ton seul songe, ta seule vie. Mais, étant venu

avec moi, il ne faut pas t'en aller tout entier. Et, comme si tu vivais, dit Isal frémissante, je t'aime de tout mon cœur, ô mon enfant!..."

JULIETTE DESROCHES

(Vonne Francès)

Montréal, octobre 1916.

Le couvre-pieds

Elles étaient sept, sans compter les "créatures" de la maison, sept autour du grand "métier", dans la "chambre du fond" débarrassée de tous ses meubles, chez la Veuve Cossette, un après-midi d'automne, il y a bien longtemps.

C'est que, elle mariait son fils François, la veuve, elle le mariait à la petite Mariette Grégoire. Or, elle n'était pas riche, la petite Grégoire, sa mère "prenait des lavages" chez elle, et c'était juste pour vivre, disait-on. Alors, on lui piquait, pour son présent de Noces, un grand couvre-pieds, un beau, à fond blanc, avec de jolies petites corbeilles, en "pointes" de coton rouge.

Les voisines faisaient une "courvée". Elles étaient là, les cheveux bien lissés, sous leurs "seines" de soie, en "mantelets" d'indienne fleurie, leurs grands tabliers blancs aux belles "engrelures", enveloppant leurs larges jupes de tissu sombre.

La "verge" au doigt, la tête basse, elles travaillaient ferme. Les aiguilles marchaient, cou-

raient, piquaient, piquaient, les unes, "sur le droit", les autres, "sur le travers", d'autres encore, "sur le biais".

Hélas! les langues aussi piquaient ici, piquaient là. On avait parlé du "futur", de la "future; lui:

—Un si bon garçon!

—"Ménager"!

—Propre!

—Travaillant!

—Ça ne prend pas une goutte de boisson, Madame.

—Ça ne fume même pas, allons!

—Et joli garçon avec ça!

Elle...

—Belle comme un "cœur"!

—Cuisinière sans pareille!

—Bonne couturière.

—Bien instruite.

—Pas fière un brin.

—Et dévote, pieuse comme un ange du bon Dieu!

On avait comparé le couple merveilleux, à celui-ci, à celui-là; mais enfin, on allait se lasser, la conversation menaçait de languir.

Soudain, la porte s'ouvre, c'est une nouvelle ouvrière qui arrive. Une infatigable causeuse, la

Rosalie, malgré ses dents postiches, un peu longues, et son petit ton nasillard.

—Bonjour vous autres!

—Bonjour Rosalie!

—Avez-vous une place pour moi?

—Mais oui, tiens ici. On t'attendait, tu sais.

—C'est qu'il est joli, ma foi, le couvre-pieds!

—Dame! un couvre-pieds de "mariée" aussi!

—Je voulais venir aussitôt le "train fait", mais il est arrivé de la visite.

—Oui? Qui donc comme cela?

—Le grand "gas" au père Duclos, vous savez.

—Oui, celui qui avait "gagné" le Klondyke?

—Justement.

—Il est revenu?

—Ç'en a tout l'air, puisqu'il a diné chez nous, aujourd'hui.

—Ah! tu peux bien être en retard, le "gas" du père Duclos, ça parle sans comparaison, autant que ton "vieux", Rosalie.

—Quasiment. Dans tous les cas, il en a des histoires, des drôles et des pas drôles allez. Il s'en passe des "affaires", dans ces chantiers-là.

—Vrai ? Conte nous donc ça.....

—Je veux bien. Où est Philomène ?

—Elle est dans la cuisine, avec la blonde à François, sa future brue, quoi donc!

—La petite Grégoire ?...... c'est justement de son père qu'il parlait tantôt, le grand Duclos. Ils étaient partis ensemble, vous vous souvenez ?

—Oui, oui. Il n'est pas mort toujours ?

—Mort ? hélas! oui, mort et mort comme un misérable.

—Comment ça ? C'était un bon garçon pourtant.

—Bon garçon...... oui...... bien faut le dire vite. Ça me faisait drôle à moi, par bouts.

—Par exemple! un homme qui ne prenait pas une goutte de boisson! qui allait à la messe tous les dimanches! un bon travaillant!

—Un sans-cœur qui a laissé sa femme dans la misère, pour s'en aller courir au Klondyke. Quelle affaire avait-il à laisser la "boutique". Ils avaient assez pour vivre.

—Il pensait de revenir et de faire le "gros" par ici, mais.....

—Mais quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé, dis donc vite ?

—Mon doux! Vous garderez ça pour vous

autres, par exemple ! ! Duclos dit qu'il était mau ais, Grégoire. Quand il se fâchait, il ne se connaissait pas. Or, il y avait un grand Anglais, un "insécrable" qui l'avait pris en grippe, et passait son temps à le "bâdrer". Un bon soir la "chicane" s'éleva, après les coups de poing, ce furent les coups de couteaux. Grégoire ne voyait plus clair, il frappait à tort et à travers, enfin il arriva ce qui devait arriver. Grégoire tua l'Anglais, et les mineurs "lynchèrent" Grégoire. J'ai demandé, à Duclos, ce que ça voulait dire "lynché", et j'ai fini par comprendre que Grégoire était mort comme un chien, pendu à une branche d'arbre, sans avoir eu le temps de dire son acte de contrition, ni même de faire "son signe de croix".

—Ah! mon Dieu! Sa pauvre femme, quand elle va savoir ça!

—Eh Philomène ! !

—Et la petite Mariette donc!

—Et François, croyez-vous qu'un honnête homme comme lui, voudrait d'un "tueur" pour beau-père ?

—Marier la fille d'un pendu! Il en faudrait du courage!

Un cri étouffé... un bruit sourd, comme celui d'un corps qui s'affaisse, à l'étage supérieur, fit tressaillir les femmes.

—Qu'est-ce que cela ?..........

—Ecoutez..........

—Avez-vous entendu ?

—Chut! c'est Philomène qui vient. Faudrait pas lui conter ça, les amies, elle le saura toujours assez vite.

La porte s'ouvrait, en effet, devant la maîtresse de la maison, dont la chaleur du poêle avait rougi les joues et les mains.

Les piqueuses retrouvaient contenance.

—Bon! Vous allez venir souper, Mesdames. "Sans cérémonies", vous savez. Je n'ai pas grand'-chose à vous offrir, mais c'est de grand cœur, allez!

—Ah! tiens, ça sent la "sagamitée", tu as acheté du blé d'inde lessivé ? Moi aussi, le Père Provençal est passé ce matin.,

—Oui, j'ai pensé que vous aimeriez cela de la "sagamitée" avec du bon sucre du pays.

—Dame! si on aime cela!

—Mais, dis donc Philomène, où est-elle, ta future brue ?

—Mariette ? Elle est montée endormir le "petit dernier", dans la chambre à coucher des filles. Vous savez, c'est un enfant bien "résolu", qui a, "à cette heure", deux ans et demi passés,



mais qui ne s'endort jamais, sans qu'on le berce un bon petit quart d'heure. Je l'envoie en haut, voyez-vous, c'est plus chaud là, il y a une petite trappe, dans le plancher qui laisse monter la chaleur d'en bas. Quel trésor que cette Mariette, mes amies, c'est de "l'or en barre". Tenez, je vous souhaite chacune une Mariette, vous autres qui avez des François à marier. Bon! vite, approchez, approchez, pendant que c'est chaud.

Et dans la grande cuisine claire, les voisines s'empressent de prendre place autour de la table, recouverte de sa plus belle nappe blanche, et on ne pense plus à Mariette, ni au beau couvre-pieds à pointes de coton rouge......................

....

Et le jour s'éteint. La nuit descend, une nuit d'automne, calme et froide. A son tour, la lune pique de points d'or lumineux le beau couvre-pieds à pointes rouges, dans "la chambre du fond", qui ne contient plus que lui.

Au-dessus, dans la "chambre à coucher des filles", où dort un enfant blond, une main tremblante laisse tomber la porte d'une petite trappe, dissimulée dans le plancher.

Un instant plus tard, une forme frêle descend, se glisse dans la chambre, s'arrête devant le rustique

métier, puis lentement, à regret, après l'avoir baisée, dépose au milieu du beau couvre-pieds piqué, une petite bague, un cercle d'or où brille une perle.

La lune éclaire un galbe pur de jeune fille, elle pique les fines aiguilles de ses rayons dans de lourdes tresses de cheveux, noirs comme l'aile des hirondelles, elle transforme en diamants, de grosses larmes qui roulent, suivent les piqûres délicates du couvre-pieds, en tombant de deux grands yeux, couleur d'ambre brûlé.

La jeune fille s'arrête, comprimant de ses mains jointes, son cœur palpitant.

"C'était pour moi, murmure-t-elle haletante, mais on le donnera à une autre bientôt, quand on saura......

"Mon Dieu, vous avez puni ma curiosité. Je me penchais de là-haut, pour entendre ce qu'on dirait de la petite Mariette. Mariette, la jolie, comme l'appellent les bonnes femmes. Mariette la pauvre, qu'a choisie pour femme le plus beau et le meilleur garçon du village. Oui, j'étais orgueilleuse, j'étais fière, et quel horrible secret, j'ai appris!...

"Mon Dieu, mon Dieu, non c'est faux! Mariette, la fille d'un meurtrier! Mon père pendu comme un chien, a-t-elle dit, un couteau ensanglan-

té à la main, sans avoir eu le temps de crier miséricorde, sans avoir pu marquer son corps coupable du signe rédempteur?...... Non, non, ce n'est pas possible...... Je me suis endormie, j'ai fait un rêve affreux...... Pourtant, non, j'ai bien entendu, c'est Rosalie qui parlait. Oh! mon sang se glace dans mes veines.

"Elles ont dit: —"Lui marier la fille d'un meurtrier, d'un pendu, un honnête homme comme lui, jamais!" Mon Dieu c'est vrai! J'étouffe, donnez-moi du courage, il faut que je m'éloigne de cette maison, qui ne peut être mienne. Demain, il trouvera ma bague de fiancée, mais moi, il ne me reverra jamais. J'irai expier le crime de mon père, je le jure sur vos pieds percés, ô Christ, témoin du martyre de mon cœur. Mariette, la fille du meurtrier, Mariette ne sera jamais la femme de François!"

Doucement, silencieusement, pendant que dans la grande cuisine claire, on causait gaiement, elle ouvrit la fenêtre basse, s'enveloppa dans un long châle sombre, et s'élança dans la nuit noire.

Le lendemain, quand on voulut plier le grand couvre-pieds, si finement piqué, on trouva le mince cercle d'or, sur lequel, comme une larme figée, une perle brillait. Mais on ne revit jamais Mariette,

la jolie fiancée qui l'avait retiré de son doigt, le soir de la "courvée".

Ceci se passa chez nous au P'tit Canada.

Le P'tit Canada, vous savez, c'est un coin du vieux Québec, installé au temps de mon grand'père entre deux plis de montagne, au cœur d'une petite Ville de la Nouvelle Angleterre, dont je vous laisse chercher le nom. Au P'tit Canada, on faisait des "courvées", on en fait encore, je pense, tout comme ici au grand Canada.

On y parle français, tant que pas autre chose, et j'en sais qui, comme mon grand-père paternel, ne savent, de la langue de Shakespeare, que les deux jolis échantillons que voici: "I guess not" et "What", prononcé canadiennement (wotte).

Le bon François est maintenant un vieillard à cheveux blancs, un oncle vieux garçon, qui gâte une bonne douzaine de petits neveux et de petites nièces. Il sait depuis longtemps que Mariette, la fille du meurtrier, expie le crime de son père, au chevet des miséreux, et dans les cachots des prisonniers. Il croit... que Mariette, la sœur de Charité, passera, un jour, devant la porte, tendant la main pour ses pauvres, et il garde, pour le lui tendre alors, le grand couvre-pieds, aux fines corbeilles de "pointes rouges" qui fut piqué, à la

"courvée" fatale, de cet après-midi d'automne, il y a bien, bien longtemps...... chez nous...... au P'tit Canada.

ANGELINE DEMERS
("Claire Fontaine")

Berthierville, novembre 1916.

La corvée du pauvre

Les érables dorés, rouges ou bruns, les chênes rudes, les peupliers légers, les verdoyants sapins, toute la forêt s'illumine aux feux de l'aurore automnale qui commence à danser au sommet des collines.

Dans les chaumes coupés monte une vapeur blanche déchirée, ici et là, par la marche des troupeaux qui s'en vont pesamment, sur la glaise des routes, vers les étables ouvertes.



. . . .

Levé depuis quatre heures, le colon Jolivet, après avoir allumé son "poêle à fourneaux" avec des "éclisses" de cèdre fait, le tour des bâtiments. Il emplit de lait de beurre l'auge creux des génisses;

jette du blé cassé aux volailles curieuses et bourre de foin parfumé la crèche de ses bœufs.

Notre ami très pressé laisse les lapins voleurs courir dans le potager et s'en donner à cœur-joie au milieu des derniers choux, des énormes navets et des voyantes carottes...

Qu'importe les légumes! le brave campagnard s'en va au *bis* demandé par le curé *en plein prône* dimanche, pour donner aux déshérités du canton le bois nécessaire afin de lutter contre les *giboulées* hurlantes qui siffleront bientôt sur la plaine, mouvante de glaces et de frimas.

Dire un dernier bonjour à Louisa, sa chère femme qui emplit de galettes un panier *d'osier;* coiffer un bonnet de laine, tricoté par sa huitième brue lors du dernier *compérage* et se diriger vers la croix du chemin, rendez-vous des *bûcheux*, sont pour Jolivet l'affaire d'un instant.

Un à un, arrivent ses compagnons: ils seront nombreux puisque le curé l'a dit: "Toutes les *haches* du hameau devront frapper dur, à 8 heures au plus tard, dans la *côte à Paquette*... Il me faut 50 cordes de bois franc... et du beau!"...

Bientôt 30 *gars* solides, la jambe moulée dans des bottes sauvages, s'agenouillent un instant à la voix du prêtre et, devant le Christ de plâtre, gris

de la poussière du terroir, mais aux bras étendus amoureusement vers la campagne féconde, les gaillards musclés commencent par une prière la corvée du pauvre.

. . . .

La *côte à Paquette* est située tout au bout du *cordon*, dans le rang de Saint-Guillaume. Une heure de marche dans la friche, parmi les souches de pin, les troncs mousseux d'arbres tombés et les framboisiers dégarnis fatigue peu les *abatteurs de terre neuve*. Au passage ils saluent des bambins qui, pieds nus dans les galets d'un ruisseau, pêchent, avec des lignes de saule, les dernières truites saumonées remontant le courant refroidi par les premières gelées d'octobre.

Dans la sucrerie voisine, une couvée de perdrix se sauve parmi la brousse; le curé *grand-chasseur devant l'Eternel*, a vite fait d'en *tirer* quelques-unes afin de donner plus de saveur à l'appétissante *gibelotte* qui attendra les bûcherons *sur le coup de midi*.

Une dernière clôture à sauter et voilà nos amis à l'endroit de leur travail. Jolivet distribue la part *d'un chacun* et les haches mordent bientôt dans les arbres tassés.

Un orme tordu s'abat *en ouragan* aux hourras



des travailleurs. Le bruit de sa chute fait s'envoler des centaines de corneilles, larges taches noires mouvantes, qui tourbillonnent jusqu'aux nuages, en lançant vers l'infini leur croassement lugubre, musique des tempêtes.

C'est un érable séculaire qui maintenant croule. Les nids nombreux, collés à ses branches, mais désertés à l'approche des froids, se brisent avant de toucher le sol et c'est une neige de plumes, de laine, de fétus séchés, qui se pose avec grâce sur les arbustes voisins.

Les *tas* montent à vue d'œil et quand la cloche fidèle chante au-dessus des vallées un nouvel Angelus, les braves entourent un feu de rondins pour faire honneur aux *baignes*, œufs, grillardes et boudins qui tombent des paniers bombés.

Puis, on allume les *brûlots*. Un vieillard offre une *pipée* de tabac de Joliette; un autre préfère

l'arome du *havana* récolté dans les sables de *Bayolle*. Les bouffées bleues montent bientôt des trente pipes rustiques vers le dôme des feuilles où quelques écureuils agiles se hasardent à montrer leurs petits yeux roulants. .

Tout à coup, dans une clairière faite par les arbres coupés, on voit apparaître au loin un superbe chevreuil. Nez au vent, il scrute l'espace et brame un dernier appel aux compagnes craintives qui le suivront bientôt, dans les sentiers inconnus, pour braver l'hiver, au sommet des montagnes.

Personne ne parle... tous admirent la toison jaune du bel animal qui disparaît d'un bond dans les rochers fendus. Le *fricôt* terminé on reprend la corvée et pendant des heures les haches mordent et remordent toujours dans l'érable où le chêne, amoncelant bûches sur bûches pour la corvée du pauvre...

....

La *brunante* en sournoise enveloppe la forêt et les bras ne s'arrêtent qu'avec l'apparition des premières étoiles. Les cinquante cordes de bois demandées par la charité s'alignent à l'orée du bois. Les premiers rayons de lune jouent à cache-cache dans leurs surfaces bizarres et le voyageur attardé,

qui là-bas, sur le *chemin du roi*, fouette sa haridelle,croit voir au repos, dans l'ombre du couchant, de nombreuses vaches blanches....



Fatigué mais joyeux le *parti* retourne au village; des voix sonores entonnent tout à tour les chants tant aimés: "Isabeau s'y promène". "Par derrière chez mon père". "Vive la Canadienne", etc., etc. L'écho des lacs comme celui des monts transmet à l'espace cette cantate nouvelle et les hiboux se cachent plus avant, dans leurs trous de mousse grise.

....

Neuf heures... la paix du soir emplit le hameau; une à une les *lucarnes* se ferment; les portes se verrouillent; un chien couché jappe au passage d'un amoureux attardé..... la *brume* monte peu à peu au-dessus des marais...puis c'est le silence, le silence empoignant des campagnes de Québec, où grandit, forte et féconde comme ses avoines et ses blés, une race virile!...

Onze heures... une lumière vacillante se montre puis se cache aux fenêtres de la petite église. Sœur des étoiles du ciel, la lampe du sanctuaire brille dans la nuit... Un être cependant veille et, le front courbé sur son prie-Dieu de bois dur, le vieux curé termine la corvée d'amour en demandant au Créateur de bénir ses ouailles... de leur donner beaucoup d'enfants au cœur français!...

Dans un dernier *Pater* il offre sa fatigue pour les pauvres bien-aimés qui auront leur corde de *bois franc* pour la *bordée de la Sainte-Catherine.*

ADOLPHE NANTEL
("Jean Mont-Clerc")

Ottawa, Ont., 9 octobre 1916

La conversion de Landry

Le mardi matin, une animation plus qu'ordinaire régnait dans la paisible localité de Saint-D. Dès l'aube on entendait partout des roulements de voitures; c'étaient les gens de la *courvée*, matineux, déjà en route dans la direction de chez Lésime Fontaine, et que les chiens du rang du Bord-de-l'Eau, effarouchés d'une affluence aussi insolite, saluaient d'aboiements furieux et prolongés.

C'est au milieu de ce concert bien rustique qu'on vit surgir des quatre points cardinaux les Toinon Langevin, P'tisée Nicolas, Jo Mimi, Boise Peton, Remi Sans-Croquant, Pierre Leclerc, le plus drôle *histoireux* de la région, pourvu que la perspective d'un coup de rhum lui réchauffât l'imagination, Tiquenne Guertin avec ses chevaux gris-pommelé réputés la meilleure paire de vingt lieues à la ronde. Félix José, Tibert Maqueu, les Capistran père et fils, celui-ci reconnu pour son adresse à la charpente, Patoche Méthot, venu de loin prêter main-forte à son vieil ami d'enfance, Basile

Angers, sans pareil pour entrainer les bandes à l'ouvrage, et une vingtaine d'autres parmi lesquels, à pied, une hache d'équarrisseur sur l'épaule, Thomas, l'aîné des fils de la veuve Landry, mieux connu sous le sobriquet de *l'Américain* à cause de ses préférences marquées pour la république de l'Oncle Sam.

Il s'agissait de relever la grange de Lésime Fontaine que le vent avait jetée à terre l'automne précédent. On avait répondu en nombre à l'annonce du *crieur*. Ça promettait. Salutations d'usage, échanges de poignées de main, pronostics sur la température et la moisson, et l'on se met à l'œuvre non sans avoir allumé une bonne pipe. Avant sept heures, un véritable chantier s'organisait sur la ferme de Lésime, chacun investi d'une fonction spéciale, grâce au génie organisateur de Basile; à peine si les jeunes éprouvèrent une distraction, aussitôt réprimée par un énergique "Oh! les gars,



ensemble!" lancé par le chef, lorsque passa au milieu d'eux Léontine, la sémillante *fille de la maison*, revênant de traire les vaches, une chaudière pleine d'un lait crémeux et fumant dans chaque main. Thomas, occupé à manœuvrer une solive, faillit échapper la pièce, ce qui amusa fort ses compagnons mais personne n'y rattacha d'autre importance, vu que l'Américain avait la réputation d'être distrait et rêvasseur.

Autour des bâtiments la maman Fontaine, en mantelet d'indienne rouge et en jupon de droguet indigo, alerte malgré ses cinquante ans, trottinait multipliant les courses de la cuisine à la laiterie, du hangar au four d'où s'échappait une appétissante odeur de froment cuit. Derrière les fenêtres ouvertes, plusieurs silhouettes; celles des *créatures* d'alentour, accourues dans le clair matin se mettre au service de la maîtresse de céans. Toute cette maisonnée remue, se dépêche qui au four, qui au grand poêle garni de chaudrons, qui au potager, qui à la pâtisserie, jasant tout ensemble et lançant aux échos les éclats d'un rire sonore et argentin.

Parmi les hommes une activité fébrile. Les godendards et les tarières grincent, les haches d'équarrissage tombent sur les lambourdes d'épinette avec un tintement de cloche sonnant au loin,

et des amas de copeaux et de ripes, fleurant bon la résine, jonchent le sol. Les uns façonnent des mortaises aux extrémités des poutres, travail préparatoire à l'assemblage; les autres promènent la varlope et le rabot d'une main experte; partout des chevrons, des madriers, des soliveaux, sur lesquels Basile Angers trace d'épaisses lignes au crayon noir pour indiquer l'endroit des entures, des joints, des liens, des chevilles. Et dominant tout ce bruit les "Oh! Hop!" du commandant lorsqu'il s'agit de mettre en place les morceaux assemblés.

Tout marchait avec un ensemble des plus prometteurs quand un haussement de voix venu du bord de l'eau détourna l'attention. C'était une dispute entre Batoche Méthot et Tiquenne Guertin qui s'entêtait à faire tirer par ses deux gris dans la montée de la rivière, trois billes d'épinette rouge de soixante pieds non équarries; ses vigoureux percherons en perdaient le sang par le nez lorsque Batoche s'apercevant de l'*embardée* de leur maître, tenta de lui faire lâcher prise. Tiquenne était bien trop *ordilleux* pour abandonner la partie, surtout après l'éveil donné sur l'incident. Je suis venu ici pour montrer de l'ouvrage", affirmant Tiquenne, les sourcis froncés, la couette en bataille et un pli amer au menton. "C'est à

moi ces chevaux-là; s'ils crèvent, c'est pas vous qui les perdrez. Avance, Prince; avance, Bayart!" et le fouet claquait d'une manière menaçante. Tous savaient Guertin homme à tuer ses chevaux là plutôt que de céder. Aussi, devant la sensationnelle expectative d'un événement, en un clin d'œil toute l'équipe fut sur la grève, opinant sur le résultat. "I monteront", "I monteront pas, j'te dis"... "Je paie un gallon de rhum s'ils viennent à bout de haler la charge" clamait le père Capistran, hors de lui, et peu coutumier de vœux aussi téméraires. "J'te prends au motte, *vieux baise-la-piastre*", riposta Basile que seule une aventure de cette importance pouvait décider à suspendre le chantier.

La position se corsait. Sur une pente vraiment abrupte les vaillantes bêtes luttaient contre toute espérance; la glaise, détrempée par les orages de la veille, cédait sous leurs sabots; le poids des longs mélèzes encore vêtus de leur écorce rugueuse, les faisait pénétrer dans la vase, doublant ainsi la difficulté de l'entreprise.

Tiquenne regretta sa promptitude. Il possédait assez de jugeotte pour mesurer l'importance de l'obstacle et entrevoir la possibilité d'un échec. Il usa d'un stratagème digne d'un fils de Normand:

"Si seulement un de vous autres est assez homme pour soulever la charge à l'autre bout, dans trois minutes elle sera rendue!" L'auteur de cette bravade visait à sortir de l'impasse en sauvant un peu l'honneur. Sa provocation risquait de tomber dans le vide; car c'était s'atteler à une tâche tout-à-fait ardue et périlleuse. Personne ne riait. C'est à ce moment plein d'angoisse que Thomas avança, l'allure déterminée; les bras recourbés en dedans, il lia deux billots avec une chaîne, plaça au-dessus celui du milieu, et donna le signal du départ. L'étrange cortège s'ébranla sous les hourras acclamatifs de la foule, l'Américain soutenant le fardeau en arrière, les chevaux ventre à terre, les jarrets tendus sous l'effort. Le temps de faire claquer son fouet cinq ou six coups, et voilà le raidillon gravi, et le gallon de rhum du vieux Capistran acquis à ses compagnons.



Il s'ensuivit un véritable tolle: les

jeunes sec olletaient; les anciens même, entraînés par l'enthousiasme, projetaient par dessus leurs têtes leurs larges chapeaux de paille tressée. Capistran parla de s'acquitter illico. Les congratulations et l'admiration, se partageaient entre l'attelage de Tiquenne, qui venait d'enregistrer un nouveau succès, et Thomas, dont la force herculée nne se révélait aux yeux de ses concitoyens. "C'est que", expliquait-il gauchement, intimidé par son triomphe, "on n'a pas brouetté la brique pendant quatre années sans se raffermir les muscles."

Aux travailleurs s'étaient jointes les femmes, attirées par la curiosité, et dont les regards admiratifs s'attachaient au héros de cette prouesse. Les compagnes de Léontine se signalèrent la rougeur qui empourprait ses joues et l'intérêt qu'elle prenait à tous les détails du récit.

"Mes amis, si vous voulez bien approcher, c'est l'heure de la soupe", intervint le maître.

Sur cet appel opportun, les groupes prirent le chemin de la maison où fumaient déjà sur une table immense des mets abondants et affriolants. Un arome exquis dégagé des pâtes chaudes, des viandes et du potage aux fines herbes envahit l'odorat des invités. Les accortes filles avaient vite repris leurs fonctions de ménagères, pendant que des retarda-

taires, toujours occupés de l'exploit récent, dételaient tranquillement leurs montures, leur donnaient la *portion* et conjecturaient sur la résistance de l'attelage de Tiquenne. Celui-ci, fier comme Artaban, ne cessait de caresser de sa rude main la croupe de ses percherons qu'il n'eût cédés, ce jour-là, pour aucun prix.

Le coup d'appétit fut singulièrement animé. Sans souci du protocole, on but pêle-mêle à la santé de Landry, des chevaux, de Lésime, des *créatures*, de Guertin, de tout le monde.

Plusieurs chansons ajoutèrent à l'entrain du repas. Pierre Leclerc, un peu oublié au cours de la besogne, retrouva soudain toute sa supériorité à table, et puisa largement dans la cruche de rhum de son copain Capistran, dans le baril de bière d'orge de Lésime.

Ces ripailles terminées, les hôtes de Lésime continuèrent à jouir de son hospitalité en dégustant de longues pipes de tabac du pays, pendant que les plus ingambes d'entre eux exerçaient leurs capacités athlétiques en tirant au poignet ou à la jambette dans l'herbe. Puis le sentiment du devoir les ramena au chantier.

A huit heures, les gens de la corvée étaient presque tous repartis, *par rapport au train;* grâce

toutefois à l'action commune, un bâtiment tout flambant neuf dressait sa structure massive à cent pieds de l'habitation de Lésime, avec l'air de porter un défi aux cyclones, le pignon surmonté d'un sapin fleuri de ribambelles bleues et rouges. Quelques coups de marteaux, appliqués d'un bras ralenti, marquaient la fin de l'œuvre. Auprès de cette construction embaumée d'une capiteuse odeur de pin, on distinguait dans l'embrasure de la porte principale, malgré l'ombre naissante, le profil de deux personnes encore inconnues l'une à l'autre au matin: l'Américain et Léontine qui trouvaient décidément trop courte cette journée et la prolongeaient dans les douceurs d'un gracieux tête-à-tête.



A la brunante, Thomas cheminait seul, la hache sur l'épaule, le front méditatif. La nature semblait respecter sa rêverie et même la favoriser. Pour tout bruit, le faible clapotis des lames du

Richelieu, chuchotaient sur la grève; au-dessus de la route, le bourdonnement, harmonieux comme une note de harpe d'abeilles tardives, appesanties par un lourd butin, volant bas vers la ruche, à la faveur des feux mourants d'un soleil de juillet.

Lui comparait inconsciemment ces réconfortantes senteurs du soir avec les émanations fétides des cités *américaines*, aux relents de graisse et d'huile des "factoreries", aux fumées nauséabondes des cheminées d'usines. Jamais la campagne canadienne ne lui avait paru à ce point si belle, noble et attirante avec sa population sympathique, ses mœurs familiales, ses généreux flamboiements de lumière, ses eaux miroitantes du sein desquelles sautaient mille poissons variés à la poursuite des moustiques; ses parfums de foin coupé apportés par la brise du large mêlé à celui plus délicat des pensées, des roses et des géraniums épanouis à la devanture de chaque demeure. Cette Guertie Perkins, la fille du contre-maître de là-bas, qui avait entretenu son cœur jusqu'ici, se montrait égoïste, froide et hautaine à côté de la blonde Léontine si rieuse, si cordiale, si vigilante aux soins du foyer ! ! !

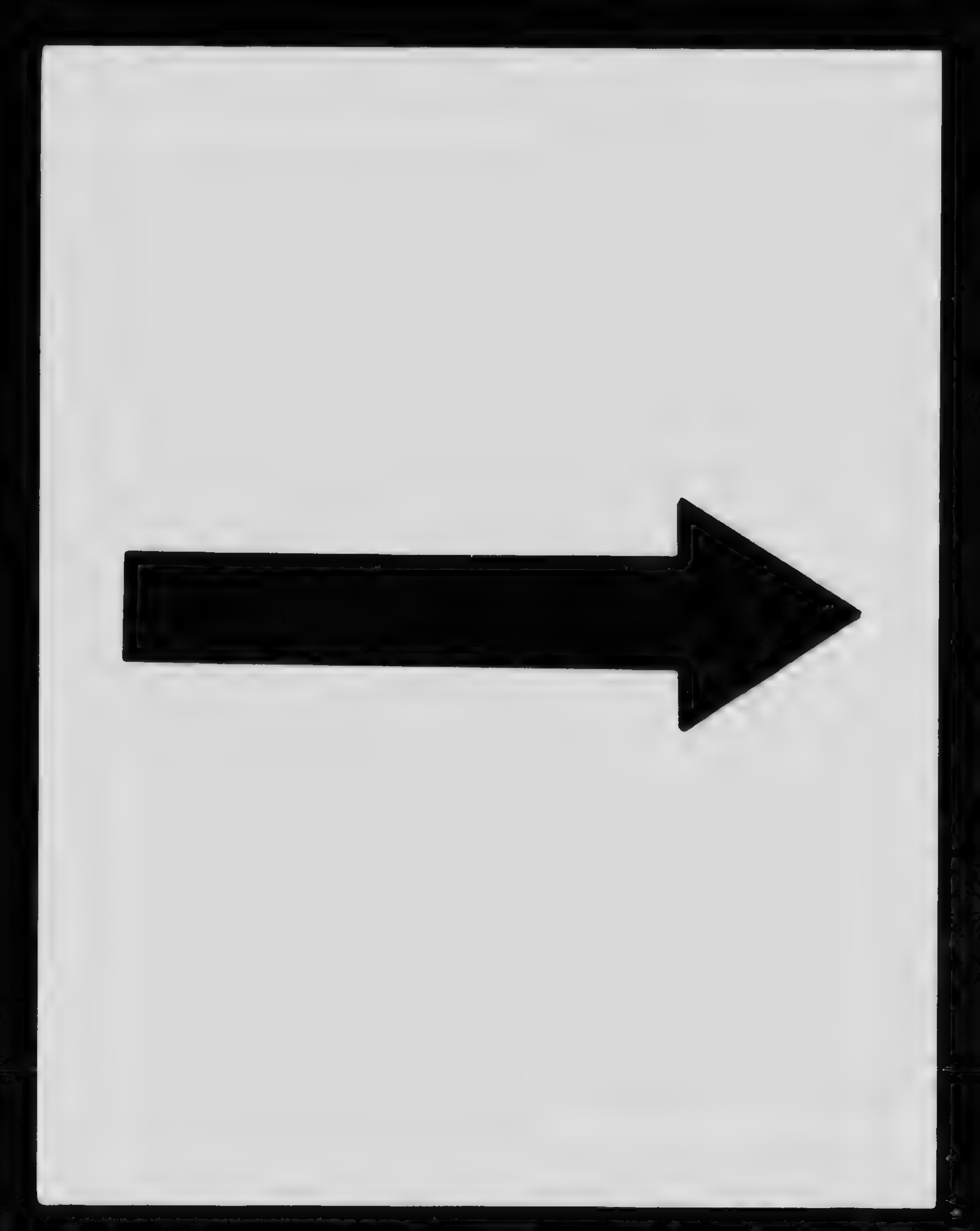
Des épis de blé et d'avoine mûrissant le long de la route s'élevaient des voix lui soufflant à

l'oreille: "Reste avec nous, cher Thomas!" Et l'image enchanteresse de la petite fermière allait au-devant de lui, inséparable vision.

. . . .

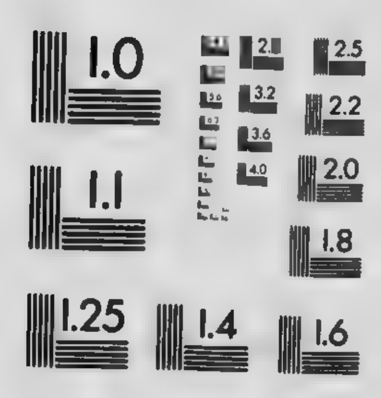
A quatre semaines de là, jour pour jour, un joyeux défilé de noces descendait au pas de course la *montée* de l'église de Saint-D., galopant dans la direction de Lésime Fontaine. Dans la voiture d'honneur, le nouveau *ménage* Thomas Landry sous la gouverne de Tiquenne Guertin et de ses fringants percherons; ceux-ci frisés, enrubannés, pomponnés, les oreilles droites comme il sied dans les circonstances solennelles, dévalaient à fond de train. Suivaient de leur mieux le père de la *mariée* et Pierre Leclerc, le témoin de l'époux, puis toute la bande de la dernière *courvée*. "Il est juste qu'ils soient de la fête", avait observé Lésime, "puisqu'ils ont été à la peine!" Brave père Fontaine, va! et qui aurait jamais pu dire ce qu'on y faisait le plus dans ces réunions de mutuelle assistance, ou de s'amuser en travaillant ou de travailler en s'amusant! Il se croyait encore redevable de ces *politesses* à ces gais lurons. "Ils ont non-seulement remonté ma grange, mais ils m'ont été l'occasion de fonder un foyer. Ma joie est complète."

—"Mieux que cela", ajouta le curé, présent au



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





dîner, "vous avez accru ma paroisse d'une famille et reconquis un sujet estimable. Faites-en souvent des *courvées* comme celle-là!"

—"Vous serez obéi, Monsieur le Curé!" rétorqua l'ineffable Pierre, avec la plus entraînante conviction.

J.-B. BOUSQUET
"Francis Timi"

Nominingue, novembre 1916.

Les foins

Ils fauchent depuis le petit jour et déjà ils entendent dans l'espace ensoleillé perler les notes lointaines de l'angelus du midi; ils fauchent depuis l'heure où les étoiles plus basses et pâlies clignotent sur la courbe frangée des montagnes. Les reins courbés comme des lutteurs, d'un balancement régulier, pas à pas, ils attaquent les foins et le mil cendré; les herbes, blessées à mort par les coups de faulx, se courbent, puis se couchent en larges andains autour des deux hommes cependant que le soleil, à mesure, fane leurs fibres......

Un dernier éclair des faulx et les faucheurs s'arrêtent. Le soleil darde sur toute la campagne, cuisant la terre, séchant l'herbe, accablant bêtes et gens.

Jacques Duval et son fils André vont s'asseoir dans l'ombre d'une clôture et se mettent à mordre à belles dents dans la grosse galette brune du lunch du midi. Et, pendant qu'ils mangent, mastiquant bien chaque bouchée qu'ils humectent de larges

lampées de lait, ils regardent devant eux le travail accompli. Tout près de là, dans le chaume, deux grands bœufs roux, attelés à la "grand'-charrette" flanquée de ses hautes haridelles, semblent sommeiller, les yeux ouverts; par instants, ils secouent d'un long frémissement leur échine puissante harcelée par les taons.

Pendant le temps des foins, le repas des faucheurs est vite englouti dans les abruptes profondeurs gastriques; on craint la pluie et l'appétit est robuste; faucher une relevée durant fait descendre l'estomac dans les talons, aussi le remet-on prestement à sa place... ensuite vient la demi-heure du repos mérité et réparateur, le moment des confidences ou de la courte sieste. Jacques Duval et André allument leur pipe.

André est rêveur: il regarde son père qui, le grand chapeau de paille rejeté en arrière, hume avec conscience les bouffées de l'âcre tabac canadien de son brule-gueule culotté jusqu'au "bouquin". Après quelques instants, André laisse échapper aigrement ces paroles:

"Nous aurons du beau temps, demain, pour la corvée, mais bien peu de bras....

—Allons, André, tu en reviens donc toujours à ta marotte; il nous manquera les deux bras de Paul, voilà tout...

—Oui, mais c'en était deux fameux, au fauchage. Vous vous souvenez, père, de la corvée de l'année dernière, quelques mois avant le départ de Paul pour le régiment? Il vous a abattu sa "planche" dans l'heure; tous les gens du rang, vous et moi, étions bien loin en arrière de lui quand il a crié, joyeux: Fini-ni-ni!... J'étais un peu jaloux; je ne le félicitai pas comme les autres. Demain, il me semble que si la chose se répétait, j'embrasserais mon frère. Voyez-vous, Paul nous serait d'un si grand secours dans la Prairie du Ruisseau qu'il nous faut abattre toute dans la journée.

—Mon pauv. ,arçon, qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse; ton frère a voulu servir son pays comme il l'entend; il s'est fait soldat. Toi...

—Moi, je suis resté un simple paysan, un pauvre cultivateur, un toucheur de bœufs et j'entends être aussi utile à mon pays, repliqua André avec une énergique apreté.

—Chacun son goût, André.... N'importe, je suis tout de même un peu inquiet de ton frère; depuis que nous avons reçu ce message qui nous annonçait que Paul avait été blessé nous n'avons plus aucune nouvelle de lui; ça m'inquiète, ce silence...

Les deux hommes se levèrent.

La prairie semble fatiguée du fardeau du foin qui reste encore debout. Au travail donc sans plus tarder; il restera encore assez à faire aux gens de la corvée, demain.

André, sombre toujours, enfonce déjà sa faulx dans l'épaisse nappe des mils et des trèfles. Jacques Duval, après avoir bourré d'un pouce expert une seconde pipe qu'il allume tranquillement, tire sa pierre à faulx d'une petite gaîne de cuir qu'il porte à sa ceinture et, la passant et repassant sur la lame, il en fait, au loin, crier l'acier.

Et jusqu'à la brunante, les deux faulx brisèrent l'herbe au grand vol régulier de leurs ailes claires...

* * *

On se souviendra longtemps de la corvée chez le père Jacques Duval.

Ce matin-là, on pouvait espérer que la journée serait belle; dès trois heures, l'Orient s'était teinté de rose et les oiseaux s'étaient élancés dans l'espace en criant d'allégresse. Il y eut une aube divine; le matin descendit dans les champs sur un chemin de fleurs et c'est avec son plus large sourire que le soleil vint regarder par dessus les Laurentides pour voir si tous les gens de la corvée étaient prêts. Il

a vu, dans un coin de la ferme Duval, le père et André qui préparaient la besogne de la journée. Le père Jacques est méticuleux et lent; il range avec symétrie et précaution les outils dans la "grand'charrette"; André est ingambe à cette heure matinale; il va et vient, pressé, de la porte de l'écurie à celle de la grange grande ouverte. Dans l'étable, on entend un piétinement mou et des raclements de chaînes aux anneaux des mangeoires; un coq bat des ailes bruyamment et chante dans la "tasserie"; un autre répond d'une grange voisine qui est là-bas enfouie dans les arbres et sur laquelle pèse encore de l'ombre. Une vache meugle dans le loitain du "pacage".

A peine eut-on entendu, dans le brumeux bassin des champs, la cloche du village égrener la pluie sonore des notes de cristal de l'angelus au matin, que l'on vit arriver les hommes de la corvée.

Un joyeux vacarme éveille alors la ferme.

On a toute la prairie du ruisseau à faucher et la besogne sera rude sous l'ardent soleil. Mais les tâcherons ont de bons bras et de bonnes faulx et ils savent se servir à propos de la pierre à aiguiser. C'est André qui sera, cette année, le chef de l'équipe à la place de Paul.

Ah! celui-là tout le monde y pense en ce moment.

En ce moment, tous les hommes de la corvée pensent à Paul, car c'était un rude faucheur. Comme il savait la plonger avec adresse sa lame dans le trèfle épais et mêlé; comme il savait éviter les cailloux et les mottes de terre dure où le tranchant s'émousse et se brise; personne, on le sait, ne pouvait le suivre et lui jeter des andains aux talons....

Maintenant le soleil vient de dépasser le point du midi et il envoie à la terre d'ardents rayons. La chaleur est étouffante. Il reste pourtant encore une bonne moitié de la prairie du ruisseau à abattre; la mer mouvante des herbes brunes s'étend loin encore devant les hommes. Dès qu'un léger souffle de la brise qui vient de la montagne les agite, on dirait qu'un manteau d'or léger et transparent flotte sur la prairie. C'est beau mais les tâcherons n'ont pas le temps de regarder. Vont-ils faillir à la tâche?....

"Hop! Hop! les gars", crie le père Jacques qui n'est pas le dernier dans la file.

Et les faucheurs, le front ruisselant sous leurs vastes chapeaux de paille du pays, les manches de leur chemise relevées, laissant à nu jusqu'aux

coudes leurs bras bronzés, se ruent avec une sorte de furie sur le pré roux, de l'herbe jusqu'à la ceinture. Courbés, solides sur leurs jambes ouvertes, ils accélèrent comme avec rage le mouvement rythmé du torse de droite à gauche et, à chaque élan la faulx vole au bout des bras tendus; l'arme champêtre siffle dans l'air sous un ahan furieux et plonge aussitôt dans la masse opiniâtre des foins. Les herbes s'affaissent sur toute la largeur de la prairie et, derrière les faucheurs, les andains bruissant à la chaleur du jour, s'étendent en longues couches moelleuses.

Cependant le soleil a dû raccourcir de milliers de lieues le trajet qui sépare son orient de son couchant; on dirait qu'il a fait un détour pour aller se cacher plus vite derrière le rideau de la forêt. André lève la tête et mesure, un instant, du regard, l'étendue du foin qui reste encore à faucher. Le fils du père Duval semble faiblir à la besogne.

Les hommes qu'il dirige, eux aussi, n'ont plus l'ardeur du matin. Quand ils s'arrêtent pour aiguiser leur faulx ils s'appuient plus fort sur le manche crochu de l'outil; la pierre grise se promène avec plus de lenteur sur la lame et sonne moins haut dans l'air la trempe souple de l'acier.

Il manque une âme à la corvée.

* * *

Voilà que tout à coup, du côté est de la prairie, un homme accourt venant de la ferme; d'un geste souple, il enjambe la clôture et saute dans le pré. D'un bond, il parvient à la file des faucheurs et, s'emparant de la faulx de l'un d'eux qui, rendu à bout, s'était arrêté, il la plonge et replonge avec de grands mouvements dans la chevelure d'or de la prairie.

L'homme est tout de khaki vêtu et des boutons d'or sur sa poitrine luisent comme des étoiles aux rayons du soleil déclinant. Autour de lui les andains s'affalent si rapidement qu'ils sont couchés sur le sol les uns presque par dessus les autres. Penché jusqu'au niveau de la cîme des plus hauts épis de mil, les deux jarrets nerveux busqués en angle prononcé, l'homme avance presque au pas de course dans le sentier odorant que trace sa faulx dans les foins; l'instrument entre ses poings tourne en rond avec une vitesse comme faucherait la langue d'un bœuf affamé; déjà, il a dépassé cinq des faucheurs et les zigzags clairs et réguliers de sa faulx volent vers André.

Les hommes, étonnés, un instant se sont



IL LA PLONGE ET REPLONGE AVEC DE GRANDS MOUVEMENTS DANS LA CHEVELURE D'OR DE LA PRAIRIE P. 182

arrêtés et de stupeur un cri s'est échappé de leurs lèvres:

"C'est Paul!..."

"Paul!" a crié plus fort un peu le père Jacques Duval et la faulx usagée a tremblé au bout des vieux bras.

"Paul!" murmure sourdement André dont une joie soudaine illumine le front moite. Mais cette joie a fait aussitôt place à la terreur sur le visage du chef; ce n'est pas seulement le frère qui lui bat les talons, c'est aussi le rival.

C'est bien plus le rival; et une sorte de furie emporte maintenant André et ses hommes. Les torses ruissellent, les éclairs des faulx se confondent et l'herbe se courbe comme sous un grand vent. On fauche au pas redoublé. La pièce qui reste encore à abattre s'amincit, se rétrécit comme en un rêve sous les coups d'une baguette enchantée. On n'entend plus dans le silence du champ que les ahans énergiques des faucheurs qui ne prennent plus le temps d'aiguiser leur instrument et que les plaintes sourdes des plantes que l'on arrache presque à la seule force des bras nerveux.

André pousse tout à coup un cri étouffé; Paul lui lance un andain dans les talons et le chef voit à côté de lui le clair rayonnement de la faulx

du soldat; avec rage, il plonge la sienne dans l'herbe et frappe un caillou.

"Hop! André, Hop!" crie joyeusement Paul, qui passe près de son frère en abattant coup sur coup quatre andains de trèfle mauve. André est dépassé.

Les hommes rient dans l'ombre de leur grand chapeau; ils continuent de murmurer, tout en geignant à chaque coup qu'ils donnent: "Mais c'est Paul!..." Des femmes et des enfants sont accourus des maisons vers la prairie du ruisseau; montés sur les pieux de cèdre des clôtures, les enfants crient: "Ohé, Paul!" pendant que les femmes, pâmées d'admiration, rient un peu d'André quand elles le voient dépassé par le soldat.... Une troupe d'oiseaux passe sur la prairie en tourbillonnant et en piaillant et ils ont l'air de courir de toutes leurs petites ailes annoncer aux autres chanteurs de la montagne que Paul est revenu de la guerre; des vaches clament aussi la nouvelle dans un champ de chaume voisin; une caille, sous l'abri d'une meule, la dit aux mulots qui sortent de dessous le foin coupé; un pinson, tout en joie, tirelire sur un piquet de clôture. Il s'est produit, dans ce morceau de campagne, un grand mouvement de vie.

Il ne reste plus qu'une mince lisière d'herbe debout avant que les tâcherons n'arrivent au ruisseau qui marque la limite du travail de la journée.

Le soleil, à ce moment, est juché sur une cîme d'arbre et on dirait qu'il va s'arrêter, un instant, pour regarder les faucheurs donner leur dernier coup de faulx.... Mais, sans doute, fatigué de sa longue course, il s'endort trop et il ne prend pas le temps d'attendre jusqu'au bout.

L'astre ne prit pas le temps d'attendre et, pourtant, ce ne fut pas long. A peine eut-il disparu que le dernier faucheur jetait par terre la dernière fauchée blonde. Aussitôt la nuit tomba sur les champs comme un vol de plumes noires.

Alors, dans toute l'étendue de la prairie, des grillons se mirent à jouer des cymbales en sautant de joie de moyette en moyette; l'air s'embauma de toute l'odeur du foin coupé du jour et, tout-à-coup, on vit la lune grimper sur un petit nuage qui flottait au ras de l'horizon et regarder aussi loin qu'elle pouvait dans la campagne.

La lune vit tous les faucheurs et les femmes autour de Paul et elle éclaira le groupe d'une lumière laiteuse qui blanchissait la prairie, alentour; elle vit Paul parlant avec volubilité tout en serrant des mains.

Le soldat racontait qu'il avait été blessé, là-bas où l'on se bat depuis deux ans; on l'avait transporté dans un grand hôpital au bord de la mer où il avait passé plusieurs semaines; puis, le médecin-major, un matin, lui avait annoncé qu'il partirait, le jour même, pour le Canada; il n'avait pas voulu prévenir les "vieux" afin de leur causer une surprise. Bref! il était arrivé, la veille, à Québec où on lui avait donné son congé; enfin, il arrivait à la ferme juste à temps pour la corvée du père....



Dans le champ voisin, les enfants, pour fêter le retour du soldat et l'heureuse fin de la corvée, ont fait une meule de foin fou qu'ils ont allumée et qui, subitement, s'est prise à flamber. Les faucheurs,

de loin, regardent danser les ombres des enfants autour du grand feu. Un coup de brise passa tout-à-coup arrachant un tourbillon d'étincelles à la meule qui semble une ruche énorme d'où s'enfuiraient, par milliers, des abeilles....

DAMASE POTVIN
"Jean-Louis"

Québec, novembre 1916

Une courvée dans les bois-francs

On était au dernier jour de mai de l'année 1852. Le soleil disparaissait au loin, derrière les épais taillis de la forêt, et filtrait ses derniers feux, à travers les hautes frondaisons, qui encerclaient la petite colonie de Ste-Julie — devenue maintenant le coquet village de Laurierville.

Des lueurs dorées s'épandaient mystérieusement sur les cabanes de bois rond, couvertes de terre ou de chaume, et dressées ça et là, le long des massifs de noyers, de hêtres majestueux et de pins gigantesques, qui avaient été les seuls maîtres des Bois-Francs, pendant un nombre indéfini de siècles.

Un sentier raboteux bordé de broussailles, formait la rue principale; un peu plus loin, s'étendaient les champs d'orge, de seigle, de pommes de terre et de sarrasin des pauvres pionniers. Une vache noire et deux autres vaches rousses étaient affalées à l'ombre d'un orme séculaire, et quelques chevaux prenaient leurs ébats près des troncs calcinés, à la lisière de la forêt.

La chaleur du jour venait de tomber, et la brise du soir, saturée d'émanations printanières, versait un peu de fraîcheur dans l'atmosphère.

Au bout de la rue principale, s'élevait une pauvre ébauche de chapelle que les colons, depuis une semaine, avaient commencé de construire, en l'honneur de Monseigneur Turgeon, qui faisait cette année-là, sa première visite pastorale dans les Bois-Francs.

L'air retentissait de coups de marteaux et de rires sonores. Ils étaient une vingtaine d'hommes qui travaillaient à la *corvée*. Tous gaillards robustes, vêtus d'un pantalon à bavaloise et d'un froc d'étoffe du pays, chaussés de bottes sauvages et coiffés de chapeaux de foin que les femmes confectionnaient à la maison.

Le rustique monument était presque achevé. Il consistait en un carré de pièces de bois rond superposées, solidement enchevêtrées aux extrémités, et dont les joints étaient calfeutrés d'étoupe. Ce carré était couronné d'un pignon, que trois jeunes gens couvraient en *bardeaux*. L'un de ces gars, Pierre Laurendeau, un grand garçon à l'œil noir et à l'allure dansante, égayait ses camarades par des couplets de chansons.



Quand j'étais de chez mon père, digue dindaine,
Jeune fille à marier, digue dindé.
Jeune fille à marier. (*bis*)

—T'es ben en joie, Pierre, lui cria Norbert Savoie, qui était venu de Somerset pour aider à la *courvée* et qui ajustait, en ce moment les croisées de la chapelle. Ça regarde mal, ça, tu sais.. Quand on a l'air heureux comme ça... ça doit être parce qu'on a de l'amour au cœur...

—J'irai jouer du violon à tes noces, Pierre, continua Guillaume Regimbal, un grand homme au teint basané et à l'expression chafouine, qui posait à l'édifice, une porte de noyer brut, ornementée d'une clenche de bois.

—Vous jouerez aussi à nos noces, hein, répliquèrent deux autres gars qui clouaient, à tour de bras, les derniers madriers du perron.

—Ah! j'irai ben sûr, reprit Regimbal. Après que mes récoltes sont finies, c'est mon métier, moi ça, de courir les noces, voyez-vous, et de faire danser les cotillons et les quadrilles. L'année passée, j'ai été comme ça à dix-huit noces... Cinq à Somerset, six à Stanfold, quatre à Gentilly, et le reste par *icite*, (sic), pis, j'ai manqué de périr deux fois dans la savane de Gentilly. J'avais perdu mon violon dans la vase, et en le cherchant, je

me suis enfoncé jusqu'au cou... pis j'ai passé la nuit comme ça... Par chance, que Beauchesne de St-Christophe s'adonnait à passer par là au petit jour, il m'a sorti de ce bourbier... Bon Dieu, que j'étais raide!... pis j'avais presque plus *formance d'homme* tant j'étais abîmé de vase...

—Et pis, votre violon?...

—Dame! Mon violon, en arrivant à la maison, je l'ai brossé, repeinturé, j'ai mis d'autres cordes, pis j'ai couru ben d'autres noces avec depuis ce temps-là, dit Regimbal, en laissant tomber son marteau.

Et harassé de fatigue, il alla s'allonger sur les marches du perron.

A l'intérieur, une dizaine d'hommes, avec des planches brutes, achevaient d'improviser le balustre et les bancs.

Il n'y avait pas de chaire ni de clocher à cette humble chapelle, car ce n'était qu'un temple provisoire en attendant qu'on construisît la première église de Ste-Julie.

Antoine Comtois, un homme robuste aux favoris fauves, en bras de chemise de *toile du pays*, venait de finir un banc un peu plus pompeux que les autres.

—Tiens, François Rousseau, dit-il, en inter-

pellant un gaillard aux yeux bleus et à la figure joviale, qui était occupé plus loin à fabriquer un confessionnal, j'ai fini le banc d'œuvre, et tu vas être notre premier marguillier.

—Je le mérite pas plus que les autres, répondit François.

—Ah ben, par exemple, firent les autres travailleurs, comme manière de protestation.

—Ça fait cinq ans que Monsieur Dufour vient dire la messe chez vous, dit Benjamin Paquet, un petit homme à l'air rabougri qui allumait sa pipe avec du *tondre* et un batte-feu. Quel *borda* mon Dieu, de vider tous les mois, ta maison, et de préparer tout ça...

—J'étais content, dit François, le visage subitement illuminé. Ce qu'on fait pour le prêtre, c'est pas perdu. Le bon Dieu qui descendait dans ma maison, a fait prospérer mes entreprises. Sais-tu, Antoine, que ça va faire sept ans à la St-Michel, qu'on est arrivé dans les Bois-Francs ?..

—Oui, sept ans, reprit ce dernier, devenant rêveur. C'était dans l'automne que le défunt curé Bélanger et Ambroise Pepin sont morts dans la savane de Stanfold...

—Ça demandait du courage, hein, remarqua Benjamin Paquet qui fumait toujours sa pipe, de

laisser ainsi la femme, pis de partir avec la hache à la main et un sac de provisions sur le dos, pour s'en venir au milieu du bois... Pis pas moyen, ajouta-t-il en baillant caverneusement, de donner de nos nouvelles à la parenté qui aurait pu toute trépasser sans être capable de nous le faire dire...

Les autres ouvriers qui suivaient ce dialogue, ralentissaient leur travail, obsédés par ces souvenirs du passé.

Dans le chœur, quelques femmes, vêtues d'une jupe de droguet, d'un mantelet d'indienne, et coiffées d'une câline blanche, venaient de couvrir de draps blancs, une charpente que François Rousseau avait dressée pour l'autel. Une Madone était placée au sommet, et les pieuses femmes étaient en train maintenant d'orner cet autel, de guirlandes de feuillage et d'une dentelle blanche que Rose, la femme de François, avait tricotée durant l'hiver.

—Ma pauvre Josephte s'est bien ennuyée, la première année qu'on était par icite, continua Antoine qui ramassait les clous tombés sur le plancher. Pas vrai Josephte?...

—Oui, le premier jour de l'an qu'on a passé par icite, c'était pas drôle, dit Josephte à sa compagne. Pas de messe, un fret à tout casser,

rien qu'une grillade de lard à manger, pis je m'ennuyais pour mourir... je pensais à ma pauvre défunte mère qui pleurait tant quand j'ai parti de St-Barthélemy... j'avais pas entendu parler d'elle depuis trois mois...

—Et la pauvre femme s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier. Les autres avaient le cœur trop gros pour pouvoir proférer une parole... Elles pensaient, elles aussi, à leurs débuts qui avaient été très rudes.

—Ah! c'est pas rien de laisser des belles paroisses comme St-Michel et pis St-Charles pour s'en venir rester sur des terres neuves, reprit Rose, une jolie blonde aux traits candides, qui étendait sur le parquet du chœur de belles *catalognes* blanches.

—Pis, d'élever une grosse famille avec tant de misère, continua la femme de Benjamin Paquet.

—Ah oui Seigneur! exclama Benjamin qui l'avait entendue.

—Mais, quand on s'aime, s'écrièrent les autres femmes, redevenues subitement joyeuses... c'est ben du trouble... mais il faut ben faire quelque chose pour gagner le ciel...

Mariann' s'en va-t-au moulin (*bis*)
C'est pour y fair' moudre son grain, (*bis*)
A cheval sur son âne,
Ma p'tit' Mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne, Catin,
S'en allant au moulin.

—Les jeunesses s'amusent, remarqua Antoine.

—Oui, c'est Pierre qui a le cœur en joie. C'est pas pour rien hein, Catherine, dit François, en s'adressant à une jeune fille, aux joues roses et au franc sourire, qui rougissait de plaisir tout en posant au bal· .:re, une nappe de "toile du pays", blanchie par la lessive.



Benjamin Paquet, assis sur un amas demadriers, fumait toujours sa pipe.

—Savez-vous, dit-il, que les gros chars vont passer bien vite par icite.

—Oui, répondit Antoine, on le crèra pasquand on aura rien qu'à s'asseoir sur des beauxbancs de velours, pour aller vendre notre *sall* àQuébec.

—Oui, continua François, ça sera plus drôle

que de voyager à pied à travers le bois, sans savoir si on va s'écarter, ou ben si on va périr dans les savanes. Pis porter ce *sall* là sur nos épaules, c'est ben dur. Je me suis brûlé le dos tant de fois comme ça, qu'il me chauffe encore terriblement, par bouts de temps...

—Ah! si les Ministres s'étaient fait *bordasser* comme nous autres dans ces chemins-là, reprit Benjamin, y aurait longtemps que les gros chars passeraient par icite.

—Ah oui, ben sûr firent les autres.

Et les réminiscences se succédaient en même temps que les coups de marteaux retentissaient drus et saccadés.

—Pis on était ben chanceux pour commencer, dit Antoine, quand on pouvait avoir des provisions pour ce sapré *sall.* Les deux premières années que j'étais par icite, on a hiverré avec not' tinette de lard, pis le printemps, on avait rien que de la galette de sarrazin à manger, pis de la soupe aux racines.

—Nous autres pareil, répliqua François, ça faisait un carême long, mais il faut ben faire pénitence.

—Tout juste, tout juste, approuvèrent les autres ouvriers, qui, leur besogne terminée, ramas-

saient les marteaux et distribuaient à qui de droit, les haches, les varlopes et les scies.

Par derrièr' chez ma tante,
Y a-t-un bois joli
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.

C'était Pierre, qui entrait en fredonnant ce couplet. Il venait d'apercevoir Catherine et voulait attirer son attention.

Il était suivi de ses camarades qui reprenaient en chœur, avec des rires bruyants:

Gai lon la joli rosier
Du joli mois de mai.

—Eh! que c'est beau dedans! dit Norbert Savoie.

—Des beaux bancs, s'écrièrent les compagnons de Pierre.

—Ah "la belle autel" y a rien que les femmes qui peuvent faire des fantaisies comme ça, exclama Guillaume Regimbal.

Et ses yeux s'éclairèrent d'une lueur de malice. Il venait d'apercevoir Pierre qui se faufilait auprès de Catherine.

—Eh ben, on a fini notre "courvée" toujours, firent-ils tous ensemble.

—Oui, ça fait huit jours qu'on travaille pour le bon Dieu, à c't'heure, on va travailler chacun pour nous autres, dit Benjamin qui enlevait, à l'aide d'un vieux balai, le bran de scie et les bouts de planches sur le parquet.

—La prochaine "courvée" ça sera probablement pour bâtir une école, continua François, aidant les autres à tout remettre en ordre.

—Ça sera pas de sitôt qu'on va avoir une école, remarqua Josephte.

—Ah! pour bûcher dans le bois, pas besoin de savoir lire, reprit Antoine.

—Ça nuit jamais l'instruction, dit Rose.

—Si on peut seulement avoir un curé résidant avec nous autres, on fera une "courvée" pour bâtir son presbytère, continua François.

—Ah oui! firent-ils tous ensemble.

—Pis, quand on aura une belle église, une vraie s'écrièrent les femmes.

—Dans tous les cas, not' misère est pas mal passée à c't'heure, conclut Benjamin qui furetait partout en mâchonnant du tabac.

—Ah oui! répondit François, dans tous les cas, on va avoir le bon Dieu avec nous autres, pis la messe tous les quinze jours...

Guillaume Regimbal, qui avait jeté son froc

sur le banc d'œuvre, était en bras de chemise d'étoffe rouge, et se mouchait avec fracas dans un grand mouchoir d'indienne brune, tout en surveillant Pierre et Catherine qui chuchotaient dans un coin.

—Je savais pas que t'étais icite, disait Pierre à Catherine.

—Ah! tu le savais ben, répondit Catherine câlinement. Sais-tu, Pierre, que ça fait un an aujourd'hui qu'on s'est parlé pour la première fois...

—Oui, c'est vrai, on s'était rencontré près de la croix où on allait faire le mois de Marie, l'année passée, continuait Pierre, devenant rêveur.

—Oui, pis on était allé ramasser des petites fleurs le long du bois.... je me rappelle de tout... dit Catherine, enveloppant Pierre d'un regard amoureux.

—T'es donc fine, Catherine, s'écria Pierre, lui saisissant la main.

Regimbal de loin, la moustache frémissante, ne perdait pas un mouvement, et, à la dérobée, il se glissait auprès de Pierre et de sa blonde, pour tout entendre.

—Ah! que c'est beau l'amour, leur cria-t-il, avec un sourire narquois, le temps des amourettes, voyez-vous...

—C'est le dernier jour du mois de Marie aujourd'hui, on va dire le chapelet avant de partir, interrompit François, en s'avançant majestueusement.

—Ah oui! approuvèrent les autres, dix minutes, ça nous retardera toujours pas tant.

Et la tête respectueusement découverte, les braves colons s'agenouillèrent, avec les femmes, le long du balustre et près des bancs, aux pieds de la Madone.

Rose, d'une voix douce, entonna:

Je mets ma confiance,

Vierge en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.

Et à pleins poumons, tous chantèrent le refrain:

Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Les derniers sons du cantique s'éteignaient dans la modeste voûte, quand François, d'une voix solennelle, commença à réciter les Ave; les autres, égrenant dans leurs mains calleuses, des

chapelets de bois, répondaient sur le ton de la psalmodie. Tous ces bons paysans semblaient saisis d'un profond respect, à la pensée que le Dieu de l'Eucharistie allait bientôt descendre dans ce sanctuaire.

Au dehors, la paix du soir tombait doucement du ciel bleu. Le soleil couchant embrasait l'horizon et inondait, d'une orgie de lumière, les hautes futaies que la brise caressait mollement. Des ombres rougeoyantes s'allongeaient sur la route, et empourpraient le chaume des maisonnettes. Puis, au fond du crépuscule, la lune s'irisait comme une opale, et versait sur cette soirée de printemps, la sérénité des cieux.

Des flots de lumière mourante ruisselaient aussi sur le pauvre temple. A l'intérieur, de fuyantes clartés roses voilaient la rusticité des murs et des bancs, et enveloppaient de mystère et de couleurs irréelles, tous ces humbles, au teint hâlé, qui dissimulaient sous une apparence un peu fruste, de si grands cœurs et de si belles âmes, et qui priaient toujours, prosternés aux pieds de la Vierge Marie.

. . . .

Les Bois-Francs sont maintenant l'un des endroits les plus florissants de la Province de

Québec. Ils comptent plusieurs villes coquettes et intéressantes, et ont donné plus d'un grand homme à la Patrie.

Cette partie du pays, qui devait être un château fort pour les Anglais, est devenue un nouveau rempart pour l'étonnante race française d'Amérique, grâce au labeur et au courage de ces vaillants défricheurs, qui dorment maintenant dans les cimetières des Bois-Francs, et qui furent de grands patriotes et des héros sublimes sans le savoir.

ANNE-MARIE TURCOT
"Pierre Deschamps"

Ottawa, 21 novembre 1916.

La corvée chez Bapaume

(SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE)

C'était à St-Mathias de Rouville, par un lourd et chaud dimanche de juillet.

Dès le haut du jour, les vieux qui étaient sortis prendre l'air sur le pas de leur porte s'étaient dit, en regardant là-bas le mont St-Hilaire, dont le sommet nageait dans une buée opaque et grise:

"Pour sûr, ça va taper avant que le soleil se couche."

Le pronostic, paraît-il, est infaillible. Quand les contours de la montagne tranchent bien net sur le bleu du ciel, le temps, cela est sûr, est au beau fixe. Par contre, quand le sommet du mont, surtout du côté du Pain de Sucre, est tout enchifrené, il faut parer au grain. Chacun sait ça dans Rouville...

En attendant l'ondée, on suait ferme, ce dimanche-là, à St-Mathias, où l'on reçoit tout à plein, par les jours de grosse chaleur, l'haleine de fournaise du Bassin de Chambly. Et encore, il

y avait une semaine, tout juste, que ça durait. Les gens de la paroisse s'étaient traînés tant bien que mal à la grand'messe, et dès le Gloria c'était un assoupissement presque général dans la petite église, aux fenêtres grandes ouvertes, et par où entrait le chant suraigu des sauterelles s'égosillant à l'aise dans le petit cimetière d'à côté. Dans les rais de soleil des abeilles bourdonnaient, et l'on entendit aussi tout à clair les chevaux qui, alignés à la porte, piaffaient d'impatience sous les piqûres des mouches.

On ne prêta qu'une oreille distraite à la lecture de l'Evangile, et sitôt après chacun se tassa dans son banc, quelques-uns même se calant un tout petit peu dans les coins, afin d'y aller d'un bout de somme.

Et voici que, dans la lourde torpeur sommeillante, chacun dressa les oreilles à pic. De tous côtés les têtes, redevenues attentives, se tournaient de ci de là et s'interrogeaient, de l'air de se dire: "V'là qui va faire, pour sûr, du parlement dans la journée."

Il y avait de quoi, aussi. Jugez plutôt. En premier lieu, le curé venait de recommander aux prières des fidèles Jean-François Bapaume, l'un des notables de la paroisse, terrassé par un coup

de sang, et agonisant depuis la veille, à preuve qu'il lui avait porté le Bon Dieu aux petites heures du jour. La seconde nouvelle était que ceux qui n'avaient pas encore fini de rentrer leurs foins seraient dispensés, pour cet après-midi-là de l'observation du dimanche. C'était plus prudent, rapport aux orages qui maintenant, sans doute, ne pouvaient plus tarder à fondre sur eux.



A la sortie de la messe ce fut, comme on devait s'attendre, dans la fumée des pipes hâtivement allumées, une parlette à ne plus finir. Ce pauvre Jean-François. Un vrai colosse, pourtant, fort comme un chêne, haut en couleur, et bâti pour cent ans. Ce que c'est, tout de même, que de nous. Quant aux foins, ah! pour sûr que ça tombait bien, car pas plus que la moitié des voyages devaient êtres rentrés. Ce qu'on allait trimer ferme, cet après-midi-là, en dépit de ce diable de soleil qui chauffait toujours de plus en plus fort.

Oui, mais Bapaume comment les rentrerait-il, lui, ses foins? Il n'avait que des filles à la maison;

et puis, comme si c'était un fait exprès, son homme engagé, parti aux Etats depuis une semaine pour une affaire de famille, n'était pas encore revenu. Ça serait bien dommage, car les foins de Bapaume, comme on savait, étaient les plus beaux de toute la paroisse, tout droits et reluisants que c'en était comme un velours à l'œil, et s'il apprenait, le pauvre bougre, que tout ça risquait de se perdre, il n'en faudrait pas plus, crac! pour le faire mourir encore plus vite.

Et voici que soudain la chose vola de bouche en bouche. Ce fut le gros Anthime Métivier, le cavalier de l'aînée des filles de Bapaume qui, le premier, s'en avisa.

"Pourquoi qu'on ferait pas une courvée", demanda-t-il.

Et mais, oui, c'était bien simple. Avec la courvée, on allait s'en tirer. Parmi les jeunesses, surtout, l'empressement fut d'autant plus marqué que les deux filles de Bapaume passaient pour être les deux plus beaux brins de créatures qu'on put trouver, de St-Hilaire au Village Richelieu, et qu'en outre le gros Métivier n'était pas si sûr que cela de pouvoir garder l'aînée. Qui sait, avec un peu de chance, et les occasions de la courvée aidant,

on pourrait peut-être tout de même lui faire manger un peu d'avoine, à ce gaillard-là.

***

Il était à peine une heure de relevée quand, après s'être lestés à la hâte de leur dîner, une quinzaine de gais lurons s'attaquèrent aux douze arpents de foin de Bapaume. En ce temps-là, les machines à faucher ne faisaient que commencer à se répandre dans le pays, et, dans tous les cas, à St-Mathias, on fauchait encore alors à la faux. Or, en comptant un arpent par homme, et déduction faite des quelques travailleurs employés au chargement des charrettes, c'était tout de même, comme on dit, une fière pipe, pour une petite après-midi.

Aussi, le temps de le dire, le travail était-il en train. Les pierres à aiguiser battirent le tranchant des faux, avec le claquement sonore et particulier qu'on connaît bien; puis les faux, une fois prêtes, entrèrent dans les foins avec un même mouvement harmonieux et cadencé de tous les bras. Sous les chapeaux de paille à larges bords, les figures ruisselaient; et l'on allait, taillant en plein; les ahan! des faucheurs se faisant de plus en plus précipités au fur et à mesure que la fatigue se précisait. Mais on allait quand même, tout entiers à la hâte

d'en finir, sans trop de souci de la chaleur qui, sur le coup de trois heures, sembla s'être faite encore plus lourde et couvrait toutes choses comme d'une chape de plomb. Aux quelques arbres espacés ça et là plus une feuille ne bougeait, et de la terre surchauffée un souffle de braise montait et dansait dans la lumière miroitante. Les oiseaux s'étaient tus, et seules les sauterelles continuaient leur crépitement strident. De temps à autre, et pour mettre un peu de cœur au ventre de ses compagnons, Pierre Grimblot, qui était le maître-chantre de la paroisse, un tout petit homme trapu et musclé, avec un creux de voix bien connu dans le district, entonnait un chant populaire quelconque: "Le curé de notre village disait un jour dans son sermon." Ou encore: "C'est la belle Françoise", "C'est à Bytown qu'y a d'jolies filles," etc. Et l'on allait, l'on allait toujours.



Sur les quatre heures, les deux filles de Bapaume, aidées de quelques-unes des blondes des faucheurs invitées pour la circonstance,

apportèrent aux hommes la collation de rigueur, sans quoi une courvée ne saurait être une courvée. Du gros pain de ménage bien appétissant, des concombres, des framboises toutes fraîches cueillies, du fromage et du lait. Réunie sous le plus gros arbre, toute la bande fit largement honneur au festin; puis, après que les plus entreprenants eurent fait quelques aguicheries aux créatures, l'on se remit au travail avec un renouveau de vigueur, d'autant plus qu'il restait encore près de la moitié de la fauchaison à faire et que le jour allait bientôt toucher à sa fin.

Comme il approchait de six heures, une petite brise commença à se lever, venant de l'ouest, du fin bout de l'horizon, où depuis un moment commençaient à monter de petits nuages floconneux qui ne disaient rien de bon. Si follette que fût cette brise, chacun s'en sentit ragaillardi, et Grimblot ayant entonné le chant bien connu:

V'là l'bon vent. V'là le joli vent.
V'là l'bon vent. Ma mie m'appelle.

le refrain fut repris en chœur, et la tâche, enfin, s'acheva en un dernier coup de collier où les plus robustes eurent beau jeu à montrer leur vaillance, devant leurs belles revenues voir se terminer la

courvée. La dernière charrette entra dans la cour de Bapaume qu'il était à peine sept heures.

Il était temps, du reste, car les nuages floconneux de tout à l'heure, au ras de l'horizon, montaient rapidement par grosses volutes grises, marbrées de jaune. Le soleil, encore assez haut, disparut subitement mangé par l'avalanche. Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'avalanche se fit au bas toute verdâtre avec un ourlet blanc qui paraissait argenté. Des zébrures étincelantes apparurent. Une rafale passa, courbant les arbres, et soulevant la poussière du chemin en flots aveuglants. Au loin, le mont St-Hilaire n'était plus.

* * *

Toute la bande s'était réunie sur la galerie de devant, d'où l'on avait, grâce à une éclaircie de l'autre côté du chemin, bonne vue d'ensemble sur le Bassin et jusqu'à Chambly. On voyait maintenant, de ce côté-là, tout l'horizon barré comme d'un mur noir, à travers quoi il semblait que plus rien, désormais, ne pût passer. Et cela marchait, courait plutôt, d'un bloc, attirant tout à soi. Quand cela atteignit le Bassin, les flots bouillonnants et fouettés d'écume parurent un moment vouloir se ruer à l'assaut de l'énorme chose, et bientôt après on commença à entendre un bruit singulier, fait

d'une sorte de froissement de feuilles métalliques. La noirceur, si possible, se fit encore plus opaque. La chose géante arrivait, allait s'abattre. Un formidable éclat de tonnerre ébranla la maison de Bapaume. Tous coururent se réfugier à l'intérieur, les "créatures", pâles et hagardes, formant un cercle serré au milieu des hommes de la courvée.

Et soudain, enfin déchaînée, la tourmente passa, creva sur le village, les trombes d'eau s'abattant en nappes serrées sur la terre assoiffée et tout aussitôt y disparaissant, cependant que le sol, aussi, se couvrait d'une épaisse couche de grêlons, qui couraient et bondissaient partout en refaisant le bruit singulier entendu l'instant d'avant. Dans la noirceur qui s'était encore épaissie, on eût dit, durant quelques minutes fugitives, que c'était là la fin de tout.

Puis, aussi subitement qu'elle était venue, cette noirceur se dissipa. Même au point de l'horizon où, il n'y avait qu'un moment, on avait vu s'avancer l'horrible vision, un peu de blanc teinté de rose et de bleu maintenant apparaissait. Çà et là des nuées commencèrent à se vêtir d'une crête dorée, et voici que, comme elles s'écartaient un peu par le bas, apparut, sombrant dans une mer empourprée, le disque de l'astre-roi, dont les rayons

de feu projetés un peu partout préludaient à la poussée de l'arc-en-ciel qu'on voyait peu à peu monter jusqu'au zénith. Une délicieuse fraîcheur venait de la terre, qui après avoir bu tout son plein, allait entrer dans la paix de la nuit.

* * *

On annonça le souper, mais avant de se mettre à table tous passèrent voir le malade un instant qui, sous les bouffées d'air frais emplisant la chambre, semblait vouloir se raccrocher à la vie. Lui qui, depuis tant d'heures, se roulait sur son lit en faisant à tout moment le geste de s'étreindre la tête pour en extraire le mal qui la tenaillait, s'était maintenant presque subitement tranquilisé. Les yeux, aussi, qui s'ouvraient par intervalles, paraissaient avoir une lueur de connaissance. Ce que voyant, sa femme, espérant quand même le miracle d'une guérison toujours possible, et voulant en hâter la réalisation, jugea le moment favorable pour annoncer à son homme qu'il n'eût pas à s'inquiéter de ses foins, et que tout était en grange. Puis, pour le convaincre tout à fait, elle lui parla de la courvée de l'après-midi, et comme quoi tous ces braves garçons qui étaient en ce moment à ses côtés avaient fini par mener l'ouvrage à bonne fin. Et "de la belle ouvrage", il pouvait se le tenir

pour dit. Il verrait lui-même, d'ailleurs, dès qu'il serait debout.

Bapaume dut entendre et comprendre, car un commencement de sourire s'esquissa aux coins des lèvres. Et alors, rien que d'avoir vu ce pâle semblant de retour à la vie, chacun s'en fut content vers la salle à manger, bien décidé de faire honneur au souper de la courvée.

Deux énormes pâtés, l'un de canards et l'autre de poulets, aux deux bouts de la table, faisaient les frais principaux de ces agapes, le tout arrosé d'un excellent cidre — le verger de Bapaume était célèbre — capiteux comme il fallait, et qui en un rien de temps mit tout le monde en heureuse disposition. Au dessert, composé de tartes de toute description et de corbeilles de fruits de saison, ce fut tout juste si la pensée de l'agonisant dans la chambre d'à côté empêcha les convives de réclamer à Grimblot une autre chanson. Nos gens de la campagne, du moins ceux qui sont bien pénétrés des choses de la terre, n'ont pas comme à la ville la même appréhension de la mort. Tout ce qui vit finit par mourir, c'est la loi, et la plupart s'y soumettent sans murmurer et en trouvant la chose toute naturelle. Mais, à défaut de chanson, la causerie n'en fut pas moins aussi vive et enjouée

que la circonstance le permettait. Même, avant de se lever de table, et comme la mère Bapaume, pour couronner la journée, faisait goûter à ses hôtes une fine liqueur de merises qu'elle tenait en réserve, on but coup sur coup plusieurs rasades aux noces prochaines de certains farauds qui se trouvaient là, sans oublier le gros Métivier, qui décidément paraissait bien ancré dans le cœur de sa belle, et à qui décidément aussi il ne fallait pas songer, du moins ce soir-là, à tenter de faire manger l'avoine promise.

* * *

Le souper terminé, les gens de la courvée se répandirent au dehors, les uns restant sur la galerie à causer, mais le plus grand nombre envahissant le jardin, et quelques-uns mêmes poussant jusqu'au Bassin pour y faire un peu de canotage. On ne pouvait vraiment se rassasier des délices de l'air, redevenu si pur et tout chargé de l'arome des plantes, après la semaine d'étuve par laquelle on venait de passer.

La journée aurait dû, comme toute bonne courvée, se terminer par une sauterie. Mais si nos gens de la campagne ne redoutent pas la mort au même point que les gens de ville, du moins lui gardent-ils plus de respect, et, avec eux, Bapaume

pouvait être sûr qu'on ne lui danserait pas sur le ventre avant qu'il fût porté en terre.



Au surplus, le dénouement était plus rapproché qu'on ne croyait. Le docteur du village étant venu faire son tour vers les neuf heures, annonça que le malade n'en avait plus que pour un bout de temps, et que, dans tous les cas, il passerait sûrement avant que la nuit s'écoulât. Ce fut, chez tous, un effarement. Comment donc, mais le moribond paraissait tout à l'heure si reposé, si joyeux surtout desavoir ses foins bien au sec, dans sa grange. Eh bien, oui, c'était là précisément, cet apaisement trompeur, la fin de tout ce qui s'en venait petit à petit. On espérait, devant ce calme, une guérison toujours possible, alors que ce n'était là qu'une détente de tout l'être, comme pour mieux le préparer au dernier sursaut qui n'était pas loin.

Le docteur avait vu juste. Dix heures venaient de sonner, et bon nombre s'apprêtaient déjà à prendre congé, sentant enfin la fatigue de leur

rude après-midi leur courir dans les jambes, quand on vint en toute hâte recruter tout le monde autour de la maison pour leur dire que Bapaume commençait à virer de l'œil et s'en allait grand train. On envahit la chambre, et alors chacun comprit que, cette fois, c'était fini. En effet, le moribond commençait à faire l'œil blanc, et un souffle rauque et précipité lui sortait de la poitrine. La tête, de plus en plus, creusait l'oreiller, et le nez qui, l'instant d'avant, semblait encore en bonne chair, s'effilait maintenant en lame, livide comme du plomb. Les mains cherchaient à tirer les draps. Le souffle rauque s'enflait en un bruit de râpe qu'on entendait très loin....

D'instinct, tout le monde fut à genoux pour la prière des agonisants. La femme du mourant lui tenait la tête un peu soulevée, et ses filles allumaient en toute hâte des cierges bénits pour chasser le mauvais esprit, toujours rôdant comme on sait en pareille conjoncture. De temps à autre, l'un des assistants, puisant un peu d'eau sainte au bout d'un rameau, en aspergeait le lit.

Par la fenêtre entrait, avec l'air de plus en plus frais, le chant rythmique et scandé des criquets qui était, à la façon de ces petits êtres, un hymne solennel à la nuit.

On commença un chapelet, mais on n'alla pas loin. Le bruit de râpe s'amincissait, devenait plus rare. Et voici que, soudain, on n'entendit plus rien. Comme on regardait du côté du lit, on vit que la bouche du mourant s'ouvrait de plus en plus, toute grande. Puis, avec un claquement sec, il la referma. Et ce fut tout. Plus rien ne bougea. Le temps de le dire, le visage de Bapaume fait de traits assez frustes, prit une beauté qu'on ne lui avait jamais vue.

Par la fenêtre, entrait toujours à plein le chant des criquets, auquel se joignait maintenant le concert des grenouilles, dans les hautes herbes bordant le Bassin. Tout là-bas, du côté de Rougemont, une lune démesurée émergeait, la pleine lune du temps de la fenaison, aux beaux tons de cuivre rouge que l'on sait.

Ah! la belle nuit qu'aurait Bapaume, pour se rendre chez le Bon Dieu, rendre compte de sa courvée......

SYLVA CLAPIN
(Jean-François)

Ottawa, novembre 1917.

La corvée de l'érable

EN MARGE D'UN LEÇON D'HISTOIRE DU CANADA.

Notre vieux professeur avait dit en frottant ses lunettes au coin de son mouchoir: "Si vous écoutez bien la leçon, je vous raconterai quelque chose!" Regardant l'horloge, nous rectifiâmes la position, bien décidés à obtenir l'histoire fallut-il pour cela écouter la leçon! Entre nos sourcils légèrement froncés, une petite ride se creusa — la ride de l'attention, si drôle et si fugace sur un front jeune! — et durant une heure nous entendîmes parler de monsieur le marquis de Montcalm, de l'infâme Bigot, de la sombre journée des Plaines et des éclairs de gloire de Carillon et de Sainte-Foye. Il atteignit vraiment la haute éloquence ce jour-là, notre cher maître, quand il nous brossa le tableau du dernier soir français à l'Ile Sainte-Hélène, du chevalier de Lévis adossé à un orme séculaire,

regardant d'un œil atone le brasier rougeoyant où se tordaient les derniers lys de France, tandis que tout autour, dans la nuit montante, les vieux grenadiers de Royal-Roussillon pleuraient sur leurs baudriers blancs!

C'était si beau que nous en oubliions presque le récit promis. Mais lorsque, après avoir regardé l'heure et toussé pour s'éclaircir la voix, le narrateur parla d'attaquer certaines propriétés qui découlent du théorème de Pythagore, ce fut un *tolle* général! Les grands jouèrent du bec tandis que les plus jeunes mettaient au service de la cause commune règles, pieds et couvercles de pupitres. Ah! cher frère! malgré vos cinquante ans bien sonnés et votre rabat blanc — et peut-être à cause de cela! — vous étiez malin tout de même! Vous regardiez tout ce chahut par-dessus vos lunettes d'un air satisfait, et je crois bien — Dieu me pardonne! — que vous prépariez vos effets.

Toujours est-il que ce jour-là, le divin Pythagore fut renvoyé chez lui, aux calendes grecques, et voici à peu près, moins la couleur et la verve, ce qui nous fut raconté.

* * *

L'ancien curé de Saint-Jérôme, le curé Labelle, est certainement l'un des hommes les plus extraor-

dinaires que notre pays ait produits. Un voyageur français n'a-t-il pas osé écrire que les trois choses les plus remarquables du Canada étaient la foi du peuple, les chutes de Niagara et.... le curé Labelle!

Le "Roi du Nord" comme on se plaisait à l'appeler était au physique un colosse aux formes un peu brutales mais corrigées par une tête d'idéaliste. Au moral il alliait à une bonté quasi-maternelle qui en faisait une idole, une force sûre d'elle-même qui en faisait une puissance. On sait quelle fut son œuvre. Il ouvrit à la colonisation canadienne-française la mystérieuse région du Nord, fit dériver de ce côté le flot d'émigration qui menaçait de tarir les veines du pays laurentien, et comme l'a dit excellemment son pauvre ami Arthur Buies, il a su ébaucher dans les âmes les plus humbles l'image concrète de la patrie, ce sentiment indéfinissable qui les poussait en avant, et qui n'était peut-être que la canalisation de l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique.

Or, vers 1872, Saint-Jérôme qui ne possédait "son curé" que depuis quatre ans était encore dans ses langes. Une centaine de maisons à peu près s'échelonnaient le long de la Rivière du Nord sur une seule rue. Alors comme aujourd'hui, d'énor-

mes érables, respectés par les premiers colons, formaient une voûte impénétrable au-dessus des ornières. En remontant un peu, les habitations se distançaient et la rue, continuée par le *cordon*, venait buter sur la première croupe des Laurentides sans fin. Mais déjà le vaillant apôtre se penchait sur son œuvre, pénétrait ces régions fermées, entrevoyait leurs possibilités futures, et déjà, sous le entrevoyait les possibilités futures, et déjà, sous le vaste front volontaire, se construisait le chemin de fer du Nord, condition de la mise en valeur de cet immense pays.

* * *

C'est la nuit de Noël. Dans la petite église de Saint-Jérôme la messe de minuit est terminée. Les portes basses dégorgent sur le perron glissant la foule des habitants en capots d'étoffe, des femmes enveloppées de gros châles et des enfants un peu étourdis par l'imprévu de l'heure, de la lumière et des vieux cantiques.

Jacques Maillé avait rangé sa carriole près du banc de neige de l'autre côté du chemin, et, tout en disposant la robe de fourrure, le vieux tirait de sa pipe de profondes bouffées. Tenue sous le bras par un robuste gars d'une vingtaine d'années, une

vieille s'avança, un gros livre de messe dans sa main ridée.

—Donnez-moi le livre, la mère, dit le jeune homme, mettez vos mitaines et entortillez-vous bien! Il fait un *fret* noir, et la Rivière-à-Gagnon, c'est pas chez le voisin!

—Merci bien, mon petit Joseph, et bien des choses chez vous!

La carriole partit au trot allongé de la jument noire qui prit le pont, tourna à droite, suivit un moment la berge de la rivière, puis s'engagea dans la route des Mille-Isles. Le Collège et le cimetière n'existaient pas encore, et le chemin — simple coupée dans la forêt — montait entre les rangs serrés des conifères sombres.

Cette nuit-là il ne neigeait pas, mais la neige de la veille était partout. Elle palmait de lambeaux d'ouate les doigts étendus des rameaux de sapin, elle atténuait la tristesse des rochers erratiques, elle pavait de marbre les clairières du bois. C'était elle encore la bonne neige blanche qui criait sous la lisse du traîneau, qui naissait de l'haleine de la bête et revenait en arrière s'accrocher en étoiles menues sur le châle noir de la vieille.

La pente s'accentua et la jument se mit au pas.

—Comme ça, Jacques, notre curé organise sa grande corvée pour après-demain ?

—Oui, Aurélie, et ça m'a l'air qu'il va y avoir gros de monde!

—Et toi ?

—Oh! moi, je suis vieux, plus vieux que les autres. Mais c'est pour la charité, vois-tu. Y a tant de pauvre monde à la ville. Tu as entendu qu'on vend le bois de corde douze piastres de ce temps-ci à Montréal. Les pauvres vont mourir de froid, bien sûr! Et puis, tu comprends, on est pas des enfants, on sait bien que le curé va profiter de ça pour avancer son affaire de chemin de fer. C'est un homme *ben capable*, notre curé, et moi je dis qu'il l'aura, son chemin de fer!

—As-tu du bois de fait ?

—J'ai trois cordes de *belle* érable à la *cabane*. J'ai le temps *à plein* d'en bûcher d'autre avant *les sucres*. Et puis, continua l'homme après une hésitation, depuis le malheur, je me sens baisser, et ce sera peut-être ma dernière charité, Aurélie!

A ce mot de malheur, un silence peuplé de souvenirs s'installa entre les deux. Jacques regarda les étoiles qui luisaient, ardentes, sur l'étroite laize de velours sombre entre les fûts rigides des épinettes. Aurélie ferma les yeux et revit la scène

de cette soirée d'hiver qui avait ruiné leur bonheur familial. Arthur, le fils unique, avait annoncé à son père, entre la soupe et les crêpes, sa volonté d'aller travailler à la ville où l'on gagne gros et où, ajoutait-il amèrement, c'est plus gai que dans le fond des bois! Le vieux colon, pionnier de la Rivière-à-Gagnon et qui comptait laisser à son fils les arpents, fruits du labeur des meilleures années de sa vie, était entré dans une colère terrible. Sa timide intervention maternelle s'était trouvée impuissante devant ces deux volontés tendues l'une contre l'autre comme les chevrons de la grange. Il s'était dit de ces paroles qui creusent un abîme entre les âmes, et la querelle avait fini comme ça finit toujours! Arthur avait quitté la table, ramassé en hâte ses pauvres hardes, chaussé ses raquettes, et sans dire un mot de plus, sans l'embrasser, elle, la mère, sans regarder en arrière, il s'était enfui dans la direction de Saint-Jérôme. Au matin, la terre comptait un enfant de moins, et la neige achevait d'effacer silencieusement ses traces. Depuis ce jour de malheur, nul n'avait entendu parler d'Arthur Maillé, le gars à Jacques, de la Rivière-à-Gagnon.

A ce souvenir cuisant évoqué durant cette belle nuit de Noël où les angelots roses glissent

dans l'air pur allant porter par-dessus les bois bonne volonté, des larmes coulèrent des pauvres yeux maternels et, saisies par le froid, se congelèrent au creux des rides dont elles connaissaient si bien le chemin. Courbés sur leur peine, ni lui ni elle ne dirent plus rien, et, cette nuit-là, il n'y eut pas de réveillon chez Jacques Maillé, de la Rivière-à-Gagnon.

* * *

On se souvient encore à Saint-Jérôme du 28 décembre 1872. Dès la veille au soir, les traîneaux chargés d'érable commencèrent à déboucher de partout. Les gens du fin Nord, ceux de Sainte-Marguerite, de Sainte-Adèle et de Saint-Sauveur arrivèrent les premiers. Et bientôt il y eut autour de l'église une forêt de brancards levés vers la lune. Au presbytère, grand tapage! Les colons, groupés autour d'un immense crachoir, discouraient bruyamment dans la fumée âcre. Près de la cheminée, debout, la paume de la main soutenant le fourneau d'une longue pipe recourbée, le curé Labelle souriait à tous ces hommes incultes, rudes de visage et hauts de verbe, inspirés et soutenus par son idée. C'était sa famille, à lui qui en avait sacrifié les joies; il était leur roi, celui qui les conduirait, la hache sur l'épaule, jusqu'au bout du monde.

—Mes enfants, répétait-il en lançant au plafond de puissantes bouffées, mes enfants, faites de la terre, rien que de la terre, et laissez-moi ces petits *estèques* qui conduisent à mourir la poche sur le dos!

....

Le lendemain, il faisait un temps splendide, mais froid à pierre fendre. Dès sept heures, plus de deux cents attelages stationnaient sur la rue, devant l'église et dans les cours des maisons. Les chevaux, des pompons rouges aux œillères, sentaient la litière et leurs naseaux fumaient dans l'air glacial. La tuque sur les yeux, les hommes circulaient pour se réchauffer autour des traîneaux à *ridelles* chargés de rondins d'érable. Sur la belle écorce couleur de vieil argent, sur les sections blondes étoilées de moelle, de petits glaçons perlaient, où le soleil, par instants, allumait des éclairs.

Tout à coup, la cloche de l'église s'ébranla, puis sonna à toute volée, secouant sa joie dans l'air pur; à ce moment, sur le seuil du presbytère, casqué, encapoté, la pipe aux dents, le curé Labelle parut entre ses marguilliers. Les hommes saluèrent d'un vigoureux hourrah! sautèrent sur leur *voyage*, ramenèrent les guides, et le tintamarre follet des grelots répondit au salut du clocher.



Le curé prit place sur une énorme charge tirée par quatre chevaux blancs. Sur la pile de bois, en fortes majuscules, se lisaient, inscrits sur un coton, les mots suivants: "Les colons du Nord". Les fouets claquèrent et au milieu des cris et des appels la caravane s'ébranla. Jacques Maillé, seul vieillard de toute la corvée, venait après le curé, menant sa jument noire qui, — la chose fut remarquée — n'avait pas de pompon! Puis les gens de la Chapelle prirent la file conduits par Pierre Legault, le premier chantre de l'orgue, qui entonna à tue-tête:

"......*C'est la belle Françoise!*"

Groupés par régions, les colons suivaient, assis sur la *couverte à cheval* pliée en quatre, bien serrés dans leurs capots d'étoffe par la ceinture *fléchée*, laissant pendre leurs jambes chaussées de gros bas à côtes et de souliers de peau. Longtemps les femmes suivirent des yeux la longue procession qui descendait vers Sainte-Thérèse, — énorme chenille noire cheminant lentement sur la plaine blanche.

Il y a bien trente-deux milles de Saint-Jérôme à Montréal, mais le terrain est *planche*, et l'hiver, il y a des raccourcis bien balisés. On entre tout de suite dans la savane *ruinée* par le feu et unie comme un lac. En ce jour de décembre, la neige récente avait habillé d'hermine les flancs des troncs noircis, et les souches chauves portaient des bonnets blancs. Des pistes fraîches traversaient la route, et les jeunes gens disaient en montrant la lisière sombre vers Mascouche: "Il y a du *chevreux* par ici!"

Sainte-Thérèse, Sainte-Rose, Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe virent tour à tour passer la corvée de l'érable. Partout on lui faisait fête et de nouveaux traîneaux s'ajoutaient. Enfin, vers cinq heures, les colons du Nord firent leur entrée dans Montréal par la rue Saint-Laurent. Les réverbères s'allumaient et la cessation du travail commençait à peupler la rue. Une foule compacte, grossie par une escorte de gamins, s'amassa bientôt des deux côtés. Curieux spectacle vraiment que ces robustes gaillards à qui les petits glaçons faisaient des moustaches mérovingiennes, ces chevaux blancs de frimas, cette symphonie naïve des grelots qui disaient à leur façon: "Venez les pauvres, voici du bois! Venez, les pauvres, voici du feu!"

La voiture de tête attirait surtout l'attention,

et le Roi du Nord, aussi heureux qu'un triomphateur de Rome, recevait les applaudissements et les saluts et remerciait du fouet. Sur le Champ-de-Mars on s'arrêta, et le curé Labelle harangua le Maire et les échevins réunis pour recevoir la députation des colons du Nord. Derrière lui se pressaient ses chers grands enfants, et il plaida magnifiquement la cause de ces pionniers de la race qu'il ne faut pas abandonner, parce que dans leurs veines coule le plus pur sang de chez nous, à qui il faut fournir les moyens de communiquer avec leurs frères, pour qui enfin il veut que l'on construise le chemin de fer du Nord. Eux, les colons, n'oublient pas leurs frères malheureux, et dans la détresse où la fermeture prématurée de la navigation fluviale a jeté les pauvres de Montréal, le Curé Labelle est fier de présenter les deux cents traîneaux chargés du bois de la charité!

Ce fut un beau soir pour les miséreux! Tous les colons reçurent un billet portant l'adresse d'une famille indigente et se dispersèrent au milieu des cris, des interpellations et du babil tintinnabulant des grelots.

Jacques Maillé ne connaissait guère la ville, n'y étant venu qu'une seule fois dans sa vie. Aussi fit-il monter auprès de lui un gamin amené là par

la curiosité et tout fier de grimper sur une voiture *d'habitant* sans risquer un coup de fouet.

Le traîneau enfila la rue Notre-Dame et prit avec précaution, au travers des voitures de charge et des *chars à chevaux*, la direction du faubourg Québec. La petite jument noire avait bien un peu les oreilles dans le crin au milieu de ce tapage et de tant de choses nouvelles, mais c'était une brave bête, pas *gesteuse*, et elle fit bonne contenance. Sur l'indication du garçonnet Jacques remonta la rue Shaw, aujourd'hui la rue Dorion, et après quelques arpents s'engagea dans une ruelle étroite et noire. Ce devait être par là. Le vieux frotta une allumette et fit relire le numéro par son jeune guide, qui, pour la première fois, ressentit quelque orgueil de son instruction primaire. Il s'arrêta enfin devant une petite maison basse et cagneuse, une cabane plutôt, lambrissée de vieilles tôles lépreuses, dont le toit laissait dépasser un bout de tuyau qui ne fumait pas. De l'unique fenêtre, où manquaient des carreaux, jaillissait un prisme de lumière pâlotte où tournoyaient les flocons de neige qui commençaient à tomber. Afin d'avoir les mains libres pour décharger, Jacques noua son fouet à sa ceinture, releva un peu le bord de sa tuque et frappa.

—Entrez! répondit une voix de l'intérieur.

L'homme appuya sur la clenche de fer, et comme la porte s'ouvrait, Jacques, saisi par la soudaine apparition de la misère, se découvrit et resta muet. La tête protégée par un châle, pelotonnée dans un pauvre manteau, une jeune femme, assise sur une boîte — il n'y avait pas de chaises — serrait contre elle un paquet de haillons d'où émergeait vaguement une tête d'enfant. Un bambin de deux à trois ans, tragique comme la faim et le froid, toute la jeunesse de son petit visage abolie par la souffrance, s'était réfugié derrière elle à l'entrée de l'inconnu. Pas de feu dans le petit poêle à fourneau, et pas trace de bois autour. Sur une corde tendue dans un coin quelques langes pendaient raidis et glacés. L'ameublement, presque nul d'ailleurs, décelait la misère noire.

Le cœur du vieillard s'émut. Dans les forêts du Nord, le besoin est chose aussi inconnue que la richesse. L'on travaille dur contre la terre et contre la souche, le vent d'hiver est terrible et secoue les maisons à les faire écrouler, mais il y a toujours un bon feu dans le poêle et dans l'armoire un bon morceau de pain!

—Madame, dit-il à la femme qui se levait, surprise, je suis un colon du Nord, et l'on m'a dit de décharger ici mon voyage d'érable.

—Mais, répondit celle-ci qui ne s'expliquait pas bien.....

—Oui, vous n'en avez pas acheté, n'est-ce pas ? Je comprends, ajouta-t-il en jetant un regard triste autour de lui. Mais voilà! Nous autres, les défricheurs du Nord, nous sommes pauvres aussi, mais nous ne manquons de rien dans le nécessaire et, moi pour un, j'ai voulu cette année que ceux qui sont moins heureux que moi, sachent, au jour de l'an..... de quel bois se chauffe le père Jacques Maillé de la Rivière-à-Gagnon.

Et fier de son calembour le visage du vieux s'éclaira d'un bon sourire qui était comme une fleur oubliée par l'automne dans un jardin flétri.

Aux derniers mots, la femme, devenue toute pâle, avait fait un pas en avant, et elle ouvrait la bouche quand la porte livra passage à un homme grand et maigre dont les yeux cernés brillaient sous les sourcils noirs. Le paletot râpé, les mauvaises chaussures, le chapeau fatigué le désignaient bien comme le maître de ce taudis.

En reconnaissant le nouvel arrivant, — comment ne l'aurait-il pas reconnu ? — le vieux Jacques avait reculé d'un pas. C'était Arthur, son Arthur, mais combien changé et vieilli par la misère! Une minute, le père et le fils se mesurèrent du regard

pendant que la jeune femme, effrayée, se réfugiait vers le pauvre lit, dans un angle, et serrait son bébé sur son cœur.

A cette heure même, dans la petite demeure de la Rivière-à-Gagnon, la lampe venait de s'allumer, et, agenouillée devant l'image de la Sainte-Famille derrière laquelle passait le rameau bénit, à demi-baignée dans la lumière jaune descendant de l'abat-jour, la vieille mère priait, son âme tendue toute vers Celui qui console, qui pardonne et qui ramène. La flamme du poêle jetait parfois des ardeurs sur le mur en face, le vent travaillait les poutres du grenier, de sorte que l'âme obscure de la vieille maison semblait s'agiter et demander aussi le retour du prodigue. Au dehors la solitude était complète sur la terre, tout se taisait dans les bois enneigés; mais le firmament tout entier, criblé d'étoiles, s'arrondissait en voûte d'église sur la petite maison où une âme, invinciblement croyante, traitait avec Dieu! Et parce que les humbles, ceux qui ont écouté toute leur vie, à chaque heure, la voix divine de la terre, ont des façons directes de prier que nous ne connaissons pas, Dieu, qui est d'abord le Dieu des humbles, entendit enfin la prière maternelle.

Là-bas, au loin, dans la ville trépidante, où le

ait
ebé

de
er,
lle
ni-
de
ue
ui
es
es
de
er
le
es
lé
a
e,
s,
e,
e
t
a

e



"EMBRASSE TON GRAND-PÈRE !" P. 237.

travail seul faisait trêve, mais où le vice et la misère s'agitaient toujours dans la nuit montante, le père et le fils étaient en face l'un de l'autre, retranchés dans leur orgueil et le souvenir du passé. Jacques hésitait entre la vieille colère qui lui remontait au cœur comme un mauvais levain, et son amour — ancien aussi — pour la chair de sa chair! Se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son cœur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon?

Aux heures de désastre familial, l'enfant reste encore la ressource suprême, son front pur est le terrain neutre où l'on peut dans un baiser, exhaler ses rancœurs. Jacques le sentit. Brusquement il enleva dans ses bras le petit que la surprise avait empêché de suivre sa mère, le baisa, tremblant, en lui disant tout bas:

—Embrasse ton grand-père!.....

Puis d'une voix tranquille où il n'y avait plus d'orgueil, mais seulement de la pitié et de l'amour, il ajouta, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et résolue à l'avance:

—Donc, Arthur, c'est entendu, tu reviens chez nous!.....

La misère et la désillusion sont de terribles dissolvants pour l'orgueil humain. Arthur avait

le cœur bien fait. Cédant à un emportement de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard et du premier coup, jusqu'aux moelles. Il savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient — il le comprenait — l'insulte jetée à la face paternelle. A ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui en passant par son enfant, il porta la main à ses yeux. Un flot de larmes, accumulées comme l'eau derrière un barrage, déborda tout-à-coup, et il tomba à genoux en murmurant:

—Pardon, père, pardon!

. . . .

Un quart d'heure après, le bébé dormait dans le capot du père Jacques Maillé, et devant un bon feu d'érable, il y avait un vieillard tenant un enfant sur son genou, qui disait à un jeune homme et une jeune femme pleurant tous deux en face de lui:

—C'est la vieille mère qui va en faire une joie quand elle va nous voir tourner le coin de la route!

. . . .

Quand la corvée sortit de Montréal le lendemain matin, la jument noire avait des pompons rouges et les gens de Saint-Jérôme disaient à demi-voix en se montrant le traîneau où une jeune femme était chaudement installée avec deux enfants:

—C'est le père Jacques Maillé qu'a *rapaillé* son gars!

FR. MARIE-VICTORIN des E. C.
"JEAN-BAPTISTE DE L'ERABLIÈRE"

TABLE DES MATIÈRES